

TEXTE LIBRE À PARTICIPATION LIBRE

hurlus.fr, tiré le 10 août 2021

Note du traducteur	1
Préface	1
Premier manuscrit	3
Salaire	3
Profit du Capital	8
1° Le Capital	8
2° Le profit du Capital	9
3° La domination du Capital sur le travail et les motifs d capitaliste	10
4° L'accumulation des capitaux et la concurrence entre les capitalistes	10
Rente foncière	15
Le travail aliéné	20
Second manuscrit	25
[Opposition du Capital et du Travail. Propriété foncière et Capital]	25
Troisième manuscrit	28
[Propriété privée et travail. Points de vue des mercantilistes, des physiocrates, d'Adam smith, de Ricardo et de son école.]	28
[Propriété privée et communisme, stades de développement des conceptions communistes. Le communisme grossier et égalitaire. Le communisme en tant que socialisme.]	30
[Signification des besoins humains dans le régime de la propriété privée et sous le socialisme. Différence entre la richesse dissipatrice et la richesse industrielle, division du travail dans la société bourgeoise.]	36
[Pouvoir de l'argent dans la société bourgeoise]	42
[Critique de la dialectique de Hegel et de sa philosophie en général]	44
Phénoménologie	46
A. – La Conscience de soi	46
B. – L'Esprit	46
C. – La Religion Religion naturelle. Religion esthétique. Religion révélée.	46
D. – Le Savoir absolu	46

Note du traducteur

Notre traduction a été établie d'après le texte publié en 1932 dans le 3^e volume de l'édition MEGA. Ce texte présente encore des erreurs de lecture, corrigées en partie dans celui publié à Berlin pour une part dans *Die Heilige Familie* (1953) et pour une part dans *Kleine ökonomische Schriften* (1955). L'Institut du Marxisme-Léninisme à Moscou nous a transmis au printemps 1961 toute une série de corrections, ce pourquoi nous lui exprimons ici nos remerciements. Notre traduction repose donc sur la version allemande la plus récente. Nous avons également consulté le texte russe publié en 1956 dans le volume : MARX i ENGELS : *Iz rannikh proizvedenii*, ainsi que la traduction anglaise parue en 1959.

Nous avons adopté la présentation de l'édition MEGA, c'est-à-dire que nous avons indiqué en chiffres romains gras entre crochets la numérotation des pages mêmes des manuscrits. Cela permettra au lecteur de rétablir s'il le désire l'ordre de la rédaction. De même, nous avons signalé par des < > les passages barrés par Marx d'un trait au crayon¹.

Pour les auteurs cités, nous avons repris les traductions françaises que Marx avait lui-même lues. Parfois nous avons rétabli le texte intégral en mettant entre [] les passages non repris. Ailleurs, nous avons indiqué en note les divergences entre l'original et la citation. Nous avons aussi été amenés à présenter comme citation des passages qui ne sont pas donnés comme tels dans le texte, mais que Marx emprunte littéralement à ses lectures.

La traduction a posé de nombreux problèmes. Marx emploie des notions qui ne nous sont plus très familières aujourd'hui ou utilise le vocabulaire de Feuerbach ou de Hegel. De ce fait, le même terme est souvent employé dans des acceptions différentes. Nous avons donc lorsque cela s'imposait, expliqué en note les raisons de notre choix. Notre traduction voudrait être un essai pour rendre intelligible un texte souvent obscur. Cela signifie que nous avons été souvent obligés d'opter en faveur de tel ou tel sens. Nous espérons l'avoir fait en toute honnêteté et en respectant la pensée de Marx. Mais nous ne saurions prétendre à l'infaillibilité.

E. B.

Préface

J'ai annoncé dans les *Annales franco-allemandes* la critique de la science du droit et de la science politique sous la forme d'une critique de la Philosophie du Droit de Hegel². Tandis que j'élaborais le manuscrit pour l'impression³, il apparut qu'il était tout à fait inopportun de mêler la critique qui n'avait pour objet que la philosophie spéculative⁴ à celle des diverses matières elles-mêmes, et que ce mélange entravait l'exposé et en gênait l'intelligence. En outre, la richesse et la diversité des sujets à traiter n'auraient permis de les condenser en un seul ouvrage que sous forme d'aphorismes, et un tel procédé d'exposition aurait revêtu l'apparence d'une systématisation arbitraire.

¹. Nous avons utilisé le soulignement pour cette édition électronique (MIA)

². Marx fait ici allusion à son article paru dans les *Annales franco-allemandes* : "Contribution à la critique de la Philosophie du Droit de Hegel. Introduction."

³. Il est probable que Marx pense ici à la Contribution à la Critique de la Philosophie du Droit de Hegel qu'il rédigea au cours de l'été 1843, mais qui ne fut publiée qu'en 1927.

⁴. Par philosophie spéculative (il emploie aussi dans le même sens le terme "spéculation"), Marx entend la philosophie de Hegel.

C'est pourquoi je donnerai successivement, sous forme de brochures séparées, la critique du droit, de la morale, de la politique, etc., et pour terminer, je tâcherai de rétablir, dans un travail particulier, l'enchaînement de l'ensemble, le rapport des diverses parties entre elles, et je ferai pour finir la critique de la façon dont la philosophie spéculative a travaillé sur ces matériaux⁵. C'est pourquoi il ne sera traité, dans le présent ouvrage, des liens de l'économie politique avec l'État, le droit, la morale, la vie civile, etc., que pour autant que l'économie politique touche elle-même à ces sujets ex-professo.

Pour le lecteur familiarisé avec l'économie politique, je n'ai pas besoin de l'assurer dès l'abord que mes résultats sont le produit d'une analyse tout à fait empirique, qui se fonde sur une étude critique consciencieuse de l'économie politique⁶.

⁷Par contre, au critique ignare qui cherche à masquer sa complète ignorance et sa pauvreté de pensée en jetant à la tête du critique positif la formule "phraséologie utopique" ou des phrases creuses comme "La critique absolument pure, absolument décisive, absolument critique", la "société qui n'est pas seulement juridique mais sociale, totalement sociale", la "masse massive et compacte", les "porte-parole qui se font les interprètes de la masse massive", il reste encore à ce critique à fournir d'abord la preuve qu'en dehors de ses affaires de famille théologiques, il a aussi son mot à dire dans les affaires séculières⁸.

Il va de soi qu'outre les socialistes français et anglais, j'ai aussi utilisé des travaux socialistes allemands. Toutefois, les travaux allemands substantiels et originaux dans cet ordre de science se réduisent – en dehors des ouvrages de Weitling⁹ – aux articles de Hess publiés dans les 21 Feuilles¹⁰ et à l' "Esquisse d'une Critique de l'économie politique" d'Engels dans les Annales franco-allemandes¹¹ dans lesquelles j'ai également ébauché d'une manière très générale les premiers éléments de la présente étude.

Tout autant qu'à ces auteurs, qui ont traité de manière critique d'économie politique, la critique positive en général, donc aussi la critique positive allemande de l'éco-

nomie politique, doit son véritable fondement aux découvertes de Feuerbach ; contre sa Philosophie de l'Avenir¹² et ses "Thèses pour la Réforme de la Philosophie" dans les Anekdotia¹³ – bien qu'on les utilise tacitement – l'envie mesquine des uns et la colère réelle des autres semblent avoir organisé une véritable conspiration du silence.

C'est seulement de Feuerbach que date la critique humaniste et naturaliste positive. Moins il est tapageur, plus l'effet des œuvres de Feuerbach est sûr, profond, ample et durable, et ce sont, depuis la Phénoménologie et la Logique¹⁴ de Hegel, les seuls écrits où soit contenue une révolution théorique réelle.

Quant au dernier chapitre du présent ouvrage, l'analyse critique de la dialectique de Hegel et de sa philosophie en général, je l'ai tenu, à l'opposé des théologiens critiques¹⁵ de notre époque, pour absolument nécessaire, car ce genre de travail n'a pas été fait – ce qui est un manque de sérieux inévitable, car même critique, le théologien reste théologien ; donc, ou bien il doit partir de postulats déterminés de la philosophie comme d'une autorité, ou bien si, au cours de la critique, et du fait des découvertes d'autrui, il lui vient des doutes sur ses postulats philosophiques, il les abandonne lâchement et sans justification, il en fait abstraction, il ne manifeste plus que d'une manière négative, dénuée de conscience et sophistique son asservissement à ceux-ci et le dépit qu'il éprouve de cette sujétion.

[II] ne l'exprime que d'une façon négative et dénuée de conscience, soit qu'il renouvelle constamment l'assurance de la pureté de sa propre critique, soit que, afin de détourner l'œil de l'observateur et son œil propre du nécessaire règlement de comptes de la critique avec son origine – la dialectique de Hegel et la philosophie allemande en général –, de cette nécessité pour la critique moderne de s'élever au-dessus de sa propre étroitesse et de sa nature primitive, il cherche plutôt à donner l'illusion qu'en dehors d'elle-même, la critique n'aurait plus affaire qu'à une forme bornée de la critique – disons celle du XVIII^e siècle – et à l'esprit borné de la *masse*. Enfin, lorsque sont faites des découvertes – comme *celles de Feuerbach* – sur la nature de ses propres postulats philosophiques, ou bien le théologien critique se donne l'apparence de les avoir *lui-même* réalisées, et qui plus est il le fait en lançant, sous la forme de *mots d'ordre*, sans pouvoir les élaborer, les résultats de ces découvertes à la tête des écrivains encore prisonniers de la philosophie. Ou bien il sait même se donner la conscience de son élévation au-dessus de ces découvertes, non pas peut-être en s'efforçant ou en étant capable de rétablir le juste rapport entre des éléments de la *dialectique* de Hegel qu'il regrette de ne pas trouver dans cette critique [de Feuerbach] ou dont on ne lui a pas

⁵. Ce plan ne fut jamais réalisé, mais La Sainte Famille et l'Idéologie allemande peuvent être considérées comme autant de contributions à la critique de la philosophie de Hegel.

⁶. Marx a dépouillé à Paris toute une série d'ouvrages économiques. Ses notes et extraits ont été publiés dans MEGA I, tome 3, pp. 437-583.

⁷. Les parties rayées par Marx d'un trait vertical dans le manuscrit sont ici soulignées.

⁸. Marx parle ici de Bruno Bauer qui éditait l'Allgemeine Literatur Zeitung (Charlottenburg 1844). Les formules citées sont tirées d'articles de Bauer dans le cahier 1 et le cahier 8. Ce journal et le groupe de la critique critique feront l'objet d'une polémique plus approfondie dans La Sainte Famille.

⁹. Wilhelm Weitling, ouvrier tailleur, fut un des premiers Allemands à annoncer l'émancipation du prolétariat. Il avait publié en 1838 : L'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être, en 1842 Les Garanties de l'harmonie et de la liberté et en 1843, L'Évangile d'un pauvre pêcheur.

¹⁰. Les Einundzwanzig Bogen aus der Schweiz édités à Zurich en 1843, par Georg Herwegh, contenaient trois articles de M. Hess : "Socialisme et Communisme", "La Liberté une et entière", "Philosophie de l'action".

¹¹. C'est le fameux article d'Engels dont on dit communément qu'il éveilla chez Marx la curiosité de l'économie politique.

¹². Ludwig FEUERBACH : Grundsätze der Philosophie der Zukunft, Zürich und Winterthur 1843.

¹³. Anekdotia sur neuesten deutschen Philosophie und Publizistik. Zürich/Winterthur 1843. Ce recueil édité par Ruge contenait tous les articles refusés par la censure à la rédaction des Annales allemandes. Parmi eux figuraient les "Vorläufige Thesen zur Reform der Philosophie" de Feuerbach, qui présentaient, sous forme d'aphorismes, les principales idées développées ensuite dans la Philosophie de l'Avenir.

¹⁴. La Phénoménologie de l'Esprit avait paru en 1807, La Science de la Logique en 1812.

¹⁵. Marx fait ici allusion aux collaborateurs de Bruno Bauer à l'Allgemeine Literatur Zeitung, qui groupait les éléments idéalistes de la gauche hégélienne.

encore offert la jouissance critique, mais en les mettant mystérieusement en avant, contre cette critique de la dialectique hégélienne, d'une manière déguisée, sournoise et sceptique, sous la forme particulière qui lui est propre, ainsi par exemple la catégorie de la preuve médiate contre celle de la vérité positive qui a son origine en elle-même. Le critique théologique trouve en effet tout naturel que, du côté philosophique, tout soit **à faire**, pour qu'il puisse **se montrer bavard** sur la pureté, sur le caractère décisif, sur toute la critique critique, et il se donne l'impression d'être le vrai **triomphateur de la philosophie**, s'il a par hasard le **sentiment** qu'un élément de Hegel manque chez Feuerbach, car notre critique théologique, bien qu'il pratique l'idolâtrie spiritualiste de la "**Conscience de soi**" et de l' "**Esprit**", ne dépasse pas le sentiment pour s'élever à la conscience.

A bien y regarder, la critique **théologique** – bien qu'au début du mouvement elle ait été un véritable moment du progrès – n'est en dernière analyse rien d'autre que la pointe et la conséquence logique poussées jusqu'à leur **caricature théologique** de la vieille **transcendance** de la **philosophie** et en particulier de **Hegel**. A une autre occasion, je montrerai dans le détail cette justice intéressante de l'histoire, cette Némésis historique, qui destine maintenant la théologie, qui fut toujours le coin pourri de la philosophie, à représenter aussi en soi la décomposition négative de la philosophie – c'est-à-dire son processus de putréfaction.

Par contre, dans quelle mesure les découvertes de **Feuerbach** sur l'essence de la philosophie rendent toujours nécessaire – tout au moins pour leur servir de **preuve** – une explication critique avec la dialectique philosophique, cela ressortira de ce que je vais exposer.

Premier manuscrit¹⁶

Salaire

[I] Le **salaire** est déterminé par la lutte ouverte entre capitaliste et ouvrier. Nécessité de la victoire pour le capitaliste. Le capitaliste peut vivre plus longtemps sans l'ouvrier, que l'ouvrier sans le capitaliste. Union entre capitalistes habituelle et efficace, celle entre ouvriers interdite et pleine de conséquences fâcheuses pour eux. En outre, le propriétaire foncier et le capitaliste peuvent ajouter à leurs revenus des avantages industriels ; l'ouvrier ne peut ajouter à son revenu industriel ni rente foncière, ni intérêts de capitaux. C'est pourquoi la concurrence est si grande entre les ouvriers. C'est donc pour l'ouvrier seul que la séparation du capital, de la propriété foncière et du travail est une séparation nécessaire, essentielle et nuisible. Le

¹⁶. Ce premier manuscrit se compose d'une liasse de 9 feuilles in-folio (soit 36 pages) réunies par Marx en cahier et paginées en chiffres romains. Chaque page est divisée par deux traits verticaux en trois colonnes qui portent les titres : Salaire, Profit du capital, Rente foncière. Ces titres, qui se retrouvent à chaque page, laissent à penser que Marx a conçu la division de son manuscrit en trois parties à peu près égales et qu'il a titré les colonnes préalablement à la rédaction. Mais à partir de la page XXII, titres et division en colonnes perdent toute signification. Le texte est écrit à la suite et il a été intitulé conformément à son contenu : Travail aliéné. **Le premier manuscrit s'interrompt à la page XXVII.**

capital et la propriété foncière peuvent ne pas rester dans les limites de cette abstraction, mais le travail de l'ouvrier ne peut en sortir.

Donc, pour l'ouvrier, la séparation du capital, de la rente foncière et du travail est mortelle.

Le taux minimum et le seul nécessaire pour le salaire est la subsistance de l'ouvrier pendant le travail, et l'excédent nécessaire pour pouvoir nourrir une famille et pour que la race des ouvriers ne s'éteigne pas. Le salaire ordinaire est, d'après Smith, le plus bas qui soit compatible avec la **simple humanité**¹⁷, c'est-à-dire avec une existence de bête.

La demande d'hommes règle nécessairement la production des hommes comme de toute autre marchandise¹⁸. Si l'offre est plus grande que la demande, une partie des ouvriers tombe dans la mendicité ou la mort par inanition. L'existence de l'ouvrier est donc réduite à la condition d'existence de toute autre marchandise. L'ouvrier est devenu une marchandise et c'est une chance pour lui quand il arrive à se placer. Et la demande, dont dépend la vie de l'ouvrier, dépend de l'humeur des riches et des capitalistes. Si [la] quantité de l'offre [dépasse]¹⁹ la demande, un des éléments consti[tuant]²⁰ le prix (profit, rente foncière, salaire) sera payé au-dessous du **prix**, [une partie de]²¹ ces déterminations se soustrait donc à cette utilisation et ainsi le prix du marché gravite [autour]²² de son centre, le prix naturel²³. Mais 1° à un niveau élevé de la division du travail, c'est l'ouvrier pour lequel il est le plus difficile de donner une orientation différente à son travail, 2° c'est lui le premier touché par ce préjudice, étant donné son rapport de subordination au capitaliste.

Du fait que le prix du marché gravite autour du prix naturel, c'est donc l'ouvrier qui perd le plus et qui perd nécessairement. Et précisément la possibilité qu'a le capitaliste de donner une autre orientation à son capital a pour conséquence ou bien de priver de pain l'ouvrier²⁴ limité à une branche d'activité déterminée, ou de le forcer à se soumettre à toutes les exigences de ce capitaliste.

[II] Les fluctuations contingentes et soudaines du prix du marché affectent moins la rente foncière que la partie du prix qui se résout en profit et en salaires, mais elles affectent moins le profit que le salaire. Pour un salaire qui monte, il y en a la plupart du temps un qui reste **stationnaire** et un qui **baisse**.

L'ouvrier ne gagne pas nécessairement lorsque le capitaliste gagne, mais il perd nécessairement avec lui. Ainsi l'ouvrier ne gagne pas, lorsque, en vertu du secret de fabrication ou du secret commercial, en vertu des monopoles ou de la situation favorable de sa propriété, le capitaliste maintient le prix du marché au-dessus du prix naturel.

¹⁷. A. SMITH : Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations. Traduit par Germain Garnier, Paris 1802, tome I, p. 138. Les deux derniers mots sont en français chez Marx.

¹⁸. Loc. cit., I, p. 162.

¹⁹. Restitué d'après le sens. Le manuscrit est ici taché d'encre.

²⁰. Restitué d'après le sens. Le manuscrit est ici taché d'encre.

²¹. Restitué d'après le sens. Le manuscrit est ici taché d'encre.

²². Restitué d'après le sens. Le manuscrit est ici taché d'encre.

²³. Il faut noter ici que Marx adopte, comme d'ailleurs par la suite, la terminologie et les définitions des économistes dont il ne fait que résumer et commenter la pensée dans ces premiers chapitres.

²⁴. **Gras-italique** : en français dans le texte.

En outre : les **prix du travail sont beaucoup plus constants que les prix des moyens de subsistance**. Souvent ils sont en rapport inverse. Dans une année de vie chère, le salaire est diminué à cause de la réduction de la demande, augmenté à cause de la hausse des moyens de subsistance. Donc compensé. En tout cas, une quantité d'ouvriers privés de pain. Dans les années de bon marché, salaire élevé par l'élévation de la demande, diminué à cause des prix des moyens de subsistance. Donc compensé.

Autre désavantage de l'ouvrier :

Les prix du travail des différentes sortes d'ouvriers sont beaucoup plus variés que les gains des diverses branches dans lesquelles le capital s'investit. Dans le travail, toute la diversité naturelle, intellectuelle et sociale de l'activité individuelle apparaît et elle est payée différemment, tandis que le capital inerte marche toujours du même pas et est indifférent à l'activité individuelle *réelle*.

D'une manière générale, il faut remarquer que là où l'ouvrier et le capitaliste souffrent également, l'ouvrier souffre dans son existence, le capitaliste dans le profit de son veau d'or inerte.

L'ouvrier n'a pas seulement à lutter pour ses moyens de subsistance physiques, il doit aussi lutter pour gagner du travail, c'est-à-dire pour la possibilité, pour les moyens de réaliser son activité.

Prenons les trois états principaux dans lesquels peut se trouver la société et considérons la situation de l'ouvrier en elle.

1° Si la richesse de la société décline, c'est l'ouvrier qui souffre le plus, car : quoique la classe ouvrière ne puisse pas gagner autant que celle des propriétaires dans l'état de prospérité de la société, **aucune ne souffre aussi cruellement de son déclin que la classe des ouvriers** ²⁵.

[III] 2° Prenons maintenant une société dans laquelle la richesse progresse. Cet état est le seul favorable à l'ouvrier. Là intervient la concurrence entre les capitalistes. La demande d'ouvriers dépasse l'offre. Mais :

D'une part, l'augmentation du salaire entraîne **l'excès de travail** parmi les ouvriers. Plus ils veulent gagner, plus ils doivent sacrifier leur temps et, se dessaisissant entièrement de toute liberté, accomplir un travail d'esclave au service de la cupidité. Ce faisant, ils abrègent ainsi le temps qu'ils ont à vivre. Ce raccourcissement de la durée de leur vie est une circonstance favorable pour la classe ouvrière dans son ensemble, parce qu'elle rend sans cesse nécessaire un apport nouveau. Cette classe doit toujours sacrifier une partie d'elle-même pour ne pas périr dans son ensemble.

En outre : Quand une société se trouve-t-elle en état d'enrichissement croissant ? Quand les capitaux et les revenus d'un pays augmentent. Mais ceci est possible seulement

a) si beaucoup de travail est amoncelé, car le capital est du travail accumulé ; donc si une partie toujours plus grande de ses produits est enlevée des mains de l'ouvrier, si son propre travail s'oppose à lui de plus en plus en tant que propriété d'autrui et si ses moyens, d'existence et d'activité sont de plus en plus concentrés dans la main du capitaliste.

b) L'accumulation du capital accroît la division du travail. La division du travail accroît le nombre des ouvriers ; inversement, le nombre des ouvriers augmente la division du travail, tout comme la division du travail augmente l'accumulation des capitaux. Du fait de cette division du travail d'une part et de l'accumulation des capitaux d'autre part, l'ouvrier dépend de plus en plus purement du travail, et d'un travail déterminé, très unilatéral, mécanique. Donc, de même qu'il est ravalé intellectuellement et physiquement au rang de machine et que d'homme il est transformé en une activité abstraite et en un ventre, de même il dépend de plus en plus de toutes les fluctuations du prix du marché, de l'utilisation des capitaux et de l'humeur des riches. L'accroissement de la classe d'hommes [IV] qui n'ont que leur travail augmente tout autant la concurrence des ouvriers, donc abaisse leur prix. C'est dans le régime des fabriques que cette situation de l'ouvrier atteint son point culminant.

c) Dans une société dans laquelle la prospérité augmente, seule les plus riches peuvent encore vivre de l'intérêt de l'argent. Tous les autres doivent soit investir leur capital dans une entreprise, soit le jeter dans le commerce. Par suite, la concurrence entre les capitaux s'accroît donc, la concentration des capitaux devient plus grande, les grands capitalistes ruinent les petits et une partie des anciens capitalistes tombe dans la classe des ouvriers qui, du fait de cet apport, subit pour une part une nouvelle compression du salaire et tombe dans une dépendance plus grande encore des quelques grands capitalistes ; du fait que le nombre des capitalistes a diminué, leur concurrence dans la recherche des ouvriers n'existe à peu près plus, et du fait que le nombre des ouvriers a augmenté, leur concurrence entre eux est devenue d'autant plus grande, plus contraire à la nature et plus violente. Une partie de la classe ouvrière tombe donc tout aussi nécessairement dans l'état de mendicité ou de famine, qu'une partie des capitalistes moyens tombe dans la classe ouvrière.

Donc, même dans l'état de la société qui est le plus favorable à l'ouvrier, la conséquence nécessaire pour celui-ci est l'excès de travail et la mort précoce, le ravalement au rang de machine, d'esclave du capital qui s'accumule dangereusement en face de lui, le renouveau de la concurrence, la mort d'inanition ou la mendicité d'une partie des ouvriers.

[V] La hausse du salaire excite chez l'ouvrier la soif d'enrichissement du capitaliste, mais il ne peut la satisfaire qu'en sacrifiant son esprit et son corps. La hausse du salaire suppose l'accumulation du capital et l'entraîne ; elle oppose donc, de plus en plus étrangers l'un à l'autre, le produit du travail et l'ouvrier. De même la division du travail accroît de plus en plus l'étroitesse et la dépendance de l'ouvrier, tout comme elle entraîne la concurrence non seulement des hommes, mais même des machines. Comme l'ouvrier est tombé au rang de machine, la machine peut s'opposer à lui et lui faire concurrence. Enfin, de même que l'accumulation du capital augmente la quantité de l'industrie, donc des ouvriers, la même quantité d'industrie produit, du fait de cette accumulation, **une plus grande quantité d'ouvrage**, laquelle se transforme en surproduction et a pour résultat final soit de priver de leur pain une grande partie des ouvriers, soit de réduire leur salaire au minimum le plus misérable.

25. SMITH : loc. cit., tome II, p. 162.

Telles sont les conséquences d'un état social qui est le plus favorable à l'ouvrier, à savoir l'état de la richesse **croissante et progressive**.

Mais enfin cet état de croissance doit finir par atteindre son point culminant. Quelle est alors la situation de l'ouvrier ?

3° Dans un pays qui aurait atteint le dernier degré possible de sa richesse, le salaire et l'intérêt du capital seraient tous deux très bas. La concurrence entre les ouvriers pour obtenir de l'occupation serait nécessairement telle que les salaires y seraient réduits à ce qui est purement suffisant pour maintenir le même nombre d'ouvriers, et le pays étant déjà pleinement peuplé, ce nombre ne pourrait jamais augmenter ²⁶.

Le + devrait mourir.

Donc, dans l'état de déclin de la société, progression de la misère de l'ouvrier, dans l'état de prospérité croissante, complication de la misère, à l'état de prospérité parfaite, misère stationnaire.

[VI] Mais comme, d'après Smith, une société "ne peut sûrement pas être réputée dans le bonheur et la prospérité quand la très majeure partie de ses membres ²⁷" souffre, que l'état le plus riche de la société entraîne cette souffrance de la majorité et que l'économie politique (la société de l'intérêt privé en général) mène à cet état de richesse extrême, le **malheur** de la société est donc le but de l'économie politique.

Quant au rapport entre ouvrier et capitaliste, il faut encore remarquer que l'élévation du salaire est plus que compensée pour le capitaliste par la diminution de la quantité de temps de travail et que la hausse du salaire et celle de l'intérêt du capital agissent sur le prix des marchandises comme l'intérêt simple et l'intérêt composé ²⁸.

Il nous dit qu'à l'origine, et par conception même, "le **produit entier** du travail appartient à l'ouvrier" ²⁹. Mais il nous dit en même temps qu'en réalité, c'est la partie la plus petite et strictement indispensable du produit qui revient à l'ouvrier ; juste ce qui est nécessaire, non pas pour qu'il existe en tant qu'homme, mais pour qu'il existe en tant qu'ouvrier ; non pas pour qu'il perpétue l'humanité, mais pour qu'il perpétue la classe esclave des ouvriers.

L'économiste nous dit que tout s'achète avec du travail et que le capital n'est que du travail accumulé. Mais il nous dit en même temps que l'ouvrier, loin de pouvoir tout acheter, est obligé de se vendre lui-même et de vendre sa qualité d'homme.

Tandis que la rente foncière de ce paresseux de propriétaire foncier s'élève la plupart du temps au tiers du

produit de la terre et que le profit de l'industriel capitaliste atteint même le double de l'intérêt de l'argent, le surplus, ce que l'ouvrier gagne au meilleur cas, comporte juste assez pour que de ses quatre enfants, deux soient condamnés à avoir faim et à mourir. [VII] Tandis que, d'après les économistes, le travail est la seule chose par laquelle l'homme augmente la valeur des produits de la nature, tandis que le travail est sa propriété active, d'après la même économie politique le propriétaire foncier et le capitaliste qui, parce que propriétaire foncier et capitaliste, ne sont que des dieux privilégiés et oisifs, sont partout supérieurs à l'ouvrier et lui prescrivent des lois.

Tandis que d'après les économistes, le travail est le seul prix immuable des choses, rien n'est plus contingent que le prix du travail, rien n'est soumis à de plus grandes fluctuations.

Tandis que la division du travail augmente la force productive du travail, la richesse et le raffinement de la société, elle appauvrit l'ouvrier jusqu'à en faire une machine. Tandis que le travail entraîne l'accumulation des capitaux et par suite la prospérité croissante de la société, il fait de plus en plus dépendre l'ouvrier du capitaliste, le place dans une concurrence accrue, le pousse dans le rythme effréné de la surproduction, à laquelle fait suite un marasme tout aussi profond.

Tandis que d'après les économistes, l'intérêt de l'ouvrier ne s'oppose jamais à l'intérêt de la société, la société s'oppose toujours et nécessairement à l'intérêt de l'ouvrier.

D'après les économistes, l'intérêt de l'ouvrier ne s'oppose jamais à celui de la société : 1° parce que l'élévation du salaire est plus que compensée par la diminution de la quantité de temps de travail, en plus des autres conséquences exposées plus haut, et 2° parce que, rapporté à la société, tout le produit brut est produit net et que le net n'a de sens que rapporté à l'individu privé.

Mais que le travail lui-même, non seulement dans les conditions présentes, mais en général dans la mesure où son but est le simple accroissement de la richesse, je dis que le travail lui-même soit nuisible et funeste, cela résulte, sans que l'économiste le sache, de ses propres développements.

De par leurs concepts mêmes, la rente foncière et le gain capitaliste sont des retenues que subit le salaire. Mais en réalité le salaire est une retenue que la terre et le capital font tenir à l'ouvrier, une concession du produit du travail à l'ouvrier, au travail.

C'est dans l'état de déclin de la société que l'ouvrier souffre le plus. Il doit le poids spécifique de la pression qu'il subit à sa situation d'ouvrier, mais il doit la pression en général à la situation de la société.

Mais dans l'état progressif de la société, la ruine et l'appauvrissement de l'ouvrier sont le produit de son travail et de la richesse qu'il crée. Misère qui résulte donc de l'essence du travail actuel.

L'état le plus prospère de la société, idéal qui n'est jamais atteint qu'approximativement et qui est tout au moins le but de l'économie politique comme de la société bourgeoise, signifie la misère stationnaire pour les ouvriers.

²⁶. SMITH : loc. cit., tome I, p. 193. Marx condense ici Adam Smith. Voici le texte intégral : "Dans un pays qui aurait atteint le dernier degré de richesse auquel la nature de son sol et de son climat et sa situation à l'égard des autres pays peuvent lui permettre d'atteindre, qui par conséquent ne pourrait parvenir au-delà, et qui n'irait pas en rétrogradant, les salaires du travail et les profits des capitaux seraient probablement très bas tous les deux. Dans un pays aussi pleinement peuplé que le comporte la proportion de gens que peut nourrir son territoire ou que peut employer son capital, la concurrence, pour obtenir de l'occupation, serait nécessairement telle que les salaires y seraient réduits à ce qui est purement suffisant pour maintenir le même nombre d'ouvriers, et le pays étant déjà pleinement peuplé, ce nombre ne pourrait jamais augmenter."

²⁷. Ibid., tome I, p. 160.

²⁸. Ibid. tome I, p. 201.

²⁹. Ibid. : tome I, p. 129

Il va de soi que l'économie politique ne considère le prolétaire, c'est-à-dire celui qui, sans capital ni rente foncière, vit uniquement du travail et d'un travail unilatéral et abstrait, que comme ouvrier. Elle peut donc établir en principe que, tout comme n'importe quel cheval, il doit gagner assez pour pouvoir travailler. Elle ne le considère pas dans le temps où il ne travaille pas, en tant qu'homme, mais elle en laisse le soin à la justice criminelle, aux médecins, à la religion, aux tableaux statistiques, à la politique et au prévôt des mendiants.

Élevons-nous maintenant au-dessus du niveau de l'économie politique et cherchons, d'après ce qui précède et qui a été donné presque dans les termes mêmes des **économistes**³⁰, à répondre à deux questions.

1° Quel sens prend dans le développement de l'humanité cette réduction de la plus grande partie des hommes au travail abstrait ?

2° Quelle faute commettent les **réformateurs en détail** qui, ou bien veulent élever le salaire et améliorer ainsi la situation de la classe ouvrière, ou bien considèrent comme Proudhon l'égalité du salaire comme le but de la révolution sociale³¹ ?

Le travail n'apparaît, en économie politique, que sous la forme de l'activité en vue d'un gain.

[VIII] On peut affirmer que des occupations qui supposent des dispositions spécifiques ou une formation plus longue sont dans l'ensemble devenues d'un meilleur rapport ; tandis que le salaire relatif pour une activité mécanique uniforme à laquelle n'importe qui peut être facilement et rapidement formé, a baissé à mesure que la concurrence augmentait, et il devait nécessairement baisser. Et c'est précisément ce genre de travail qui, dans l'état d'organisation actuelle de celui-ci, est encore de loin le plus fréquent. Si donc un ouvrier de la première catégorie gagne maintenant sept fois plus et un autre de la deuxième autant qu'il y a, disons cinquante ans, tous deux gagnent certes en moyenne quatre fois plus. Mais si, dans un pays, la première catégorie de travail occupe 1 000 ouvriers et la seconde un million d'hommes, 999 000 ne s'en trouvent pas mieux qu'il y a cinquante ans, et ils s'en trouvent plus mal si, en même temps, les prix des denrées de première nécessité ont monté. Et c'est avec ce genre de calculs de moyennes superficielles qu'on veut se leurrer sur la classe la plus nombreuse de la population. En outre, la grandeur du salaire n'est qu'un facteur dans l'appréciation du revenu de l'ouvrier³², car pour mesurer ce dernier, il est encore essentiel de considérer la durée assurée de celui-ci, ce dont toutefois il ne peut absolument être question dans l'anarchie de ce qu'on appelle la libre concurrence, avec ses fluctuations et ses à-coups qui se reproduisent sans cesse. Enfin, il faut encore tenir compte du temps de travail habituel, auparavant et maintenant. Or, pour les ouvriers anglais de l'industrie cotonnière, depuis vingt-cinq ans, c'est-à-dire précisément depuis l'introduction des machines économisant le travail, celui-ci a été élevé, par la soif de gain des entrepreneurs, [IX]

³⁰. La plupart des développements qui ont précédé sont, en effet, le résumé des idées exprimées par A. Smith, quand ils n'en reprennent pas exactement les termes.

³¹. Dans son premier mémoire : *Qu'est-ce que la propriété ?* (Paris 1840), Proudhon soutient que "En tant qu'associés les travailleurs sont égaux, et il implique contradiction que l'un soit payé plus que l'autre" (p. 99).

jusqu'à douze et seize heures par jour et l'augmentation dans un pays et dans une branche de l'industrie devait plus ou moins se faire sentir ailleurs aussi, car partout encore l'exploitation absolue des pauvres par les riches est un droit reconnu³³. (SCHULZ : Mouvement de la production, p. 65.)

Mais même s'il était aussi vrai qu'il est faux que le revenu moyen de toutes les classes de la société a augmenté, les différences et les écarts relatifs du revenu peuvent cependant avoir grandi et, par suite, les contrastes de la richesse et de la pauvreté se manifester avec plus de force. Car du fait précisément que la production globale augmente et dans la mesure même où cela se produit, les besoins, les désirs et les appétits augmentent aussi et la pauvreté relative peut donc augmenter, tandis que la pauvreté absolue diminue. Le Samoyède n'est pas pauvre avec son huile de baleine et ses poissons rances, parce que, dans sa société fermée, tous ont les mêmes besoins. Mais dans un État qui va de l'avant et qui, au cours d'une dizaine d'années par exemple, a augmenté sa production totale d'un tiers par rapport à la société³⁴, l'ouvrier qui gagne autant au début et à la fin des dix ans n'est pas resté aussi prospère, mais s'est appauvri d'un tiers." (Ibid., pp. 65-66).

Mais l'économie politique ne connaît l'ouvrier que comme bête de travail, comme un animal réduit aux besoins vitaux les plus stricts.

Domestiques – gages, ouvriers – salaires⁴⁴, employés – traitement ou émoluments (Ibid., pp. 409-410).

"Louer son travail", "prêter son travail à l'intérêt"³, "travailler à la place d'autrui".

"Louer la matière du travail", "prêter la matière du travail à l'intérêt"⁴⁵, "faire travailler autrui à sa place" (Ibid., p. 411).

[XIII] Cette constitution économique condamne les hommes à des métiers tellement abjects, à une dégradation tellement désolante et amère, que la sauvagerie apparaît, en comparaison, comme une royale condition (I.c., pp. 417-418). La prostitution de la chair non-propritaire sous toutes les formes. (p. 421 sq.) Chiffonniers.

Pour qu'un peuple puisse se développer plus librement au point de vue intellectuel, il ne doit plus subir l'esclavage de ses besoins physiques, ne plus être le serf de son corps. Il doit donc lui rester avant tout du temps pour pouvoir créer intellectuellement et goûter les joies de l'esprit. Les progrès réalisés dans l'organisme du travail gagnent ce temps. Avec les forces motrices nouvelles et l'amélioration des machines, un seul ouvrier dans les fabriques de coton n'exécute-t-il pas souvent l'ouvrage de 100, voire de 250 à 350 ouvriers d'autrefois ? Conséquences semblables dans toutes les branches de la production, parce que les forces extérieures de la nature sont de plus en plus³⁵ contraintes [XI] à participer au travail humain. Si, pour satisfaire une certaine quantité de besoins matériels, il fallait autrefois une dépense de temps et de force humaine qui, par la suite, a été réduite de moitié, la marge de temps nécessaire à la création et à la jouissance intellectuelle a été du même coup augmentée d'autant, sans que le bien-être physique en ait souffert.³⁶ Mais même de la répartition du butin que nous gagnons sur le vieux Chronos lui-même dans son

³². Chez SCHULZ : du revenu du travail.

³³. Die Bewegung der Produktion. Eine geschichtlich-statistische Abhandlung von Wilhelm SCHULZ. Zürich und Winterthur 1843.

³⁴. Chez SCHULZ : la population.

propre domaine, c'est encore le jeu de dés du hasard aveugle et injuste qui décide. On a calculé en France qu'au niveau actuel de la production, un temps moyen de travail de cinq heures par jour, réparti sur tous ceux qui sont aptes au travail, suffirait pour satisfaire tous les intérêts matériels de la société... Sans tenir compte des économies³⁷ de temps réalisées par le perfectionnement des machines, la durée du travail d'esclave dans les fabriques n'a fait qu'augmenter pour une grande partie de la population (Ibid., pp. 67-68).

Le passage du travail manuel complexe [au travail mécanique] suppose sa décomposition en ses opérations simples ; or, ce n'est au début qu'une partie des opérations revenant uniformément qui incombera aux machines, tandis que l'autre écherra aux hommes. D'après la nature même de la chose et d'après le résultat concordant des expériences, une telle activité continûment uniforme est aussi néfaste pour l'esprit que pour le corps ; et ainsi, dans cette union du machinisme avec la simple division du travail entre des mains plus nombreuses apparaissent nécessairement aussi tous les désavantages de cette dernière. Ces désavantages se manifestent entre autres dans l'accroissement de la mortalité des ouvriers [XI] de fabriques³⁸... Cette grande distinction entre la mesure dans laquelle les hommes travaillent à l'aide de machines et celle où ils travaillent en tant que machines, on n'en a pas... tenu compte³⁹ (Ibid., p. 69).

Mais pour l'avenir de la vie des peuples, les forces naturelles privées de raison qui agissent dans les machines seront nos esclaves et nos serves. (Ibid., p. 74.)

Dans les filatures anglaises, on occupe seulement 158 818 hommes et 196 818 femmes. Pour 100 ouvriers dans les fabriques de coton du comté de Lancaster, il y a 103 ouvrières et, en Écosse, il y en a même 209. Dans les fabriques anglaises de chanvre de Leeds, on comptait pour 100 ouvriers hommes 147 femmes. A Druden, et sur la côte orientale de l'Écosse, on en comptait même 280. Dans les fabriques de soierie anglaises, beaucoup d'ouvrières ; dans les fabriques de lainage qui demandent une plus grande force de travail, plus d'hommes⁴⁰... Même dans les fabriques de coton d'Amérique du Nord, il n'y avait, en 1833, pas moins de 38 927 femmes occupées pour 18 593 hommes. Du fait des transformations survenues dans l'organisme du travail, un champ plus vaste d'activité en vue du gain est donc échu au sexe féminin... Les femmes [dans] une position économique plus indépendante... les deux sexes devenus plus proches dans leurs rapports sociaux⁴¹. (Ibid., pp. 71-72).

Dans les filatures anglaises marchant à la vapeur et à la force hydraulique travaillaient, en 1835 : 20.558 enfants entre 8 et 12 ans ; 35 867 entre 12 et 13 ans et enfin 108.208 entre 13 et 18 ans... Certes, les progrès ultérieurs de la mécanique, en enlevant de plus en plus aux hommes toutes les occupations uniformes, tendent à éliminer [XII] peu à peu cette anomalie. Mais à ces progrès assez rapides eux-mêmes s'oppose précisément encore le fait que les capitalistes peuvent s'approprier les forces des classes inférieures jusqu'à l'enfance de la manière la plus facile et à meilleur compte pour les employer à la place des auxiliaires mécaniques et pour en abuser. (Schulz : Mouvement de la production, pp. 70-71).

Appel de Lord Brougham aux ouvriers : "Devenez capitalistes !" ⁴²... "Le mal c'est que des millions d'hommes ne peuvent gagner chichement leurs moyens de vivre que par un travail astreignant, qui les mine physiquement et qui les étiole moralement

et intellectuellement ; qu'ils doivent même tenir pour une chance le malheur d'avoir trouvé un tel travail." (Ibid., p. 60).

"Pour vivre donc, les non-propriétaires sont obligés de se mettre, directement ou indirectement, au service des propriétaires, c'est-à-dire sous leur dépendance." (PECQUEUR : Théorie nouvelle d'économie sociale, etc., p. 409) ⁴³

C. PECQUEUR : *Théorie nouvelle d'économie sociale et politique ou étude sur l'organisation des sociétés*. Paris 1842. Les citations de Pecqueur sont en français dans le texte de Marx.

Ch. Loudon ⁴⁶, dans son ouvrage : *Solution du problème de la population*, etc. (Paris 1842), estime le nombre des prostituées en Angleterre à 60 000 ou 70 000. Le nombre des *femmes d'une vertu douteuse* serait tout aussi grand. (p. 228.)

La moyenne de vie de ces infortunées créatures sur le pavé, après qu'elles sont entrées dans la carrière du vice, est d'environ six ou sept ans. De manière que, pour maintenir le nombre de 60 000 à 70 000 prostituées, il doit y avoir, dans les trois royaumes, au moins 8.000 à 9 000 femmes qui se vouent à cet infâme métier chaque année, ou environ 24 ⁴⁷ nouvelles victimes par jour, ce qui est la moyenne d'une par heure ; et conséquent, si la même proportion a lieu sur toute la du globe, il doit y avoir constamment un million et demi de ces malheureuses. (Ibid., p. 229.)

La population des misérables croît avec leur misère, et... c'est à la limite extrême du dénuement que les êtres humains se pressent en plus grand nombre pour se disputer le droit de souffrir... En 1821 ⁴⁸, la population de l'Irlande était de 6 millions 801.827. En 1831, elle s'était élevée à 7.764.010 ; c'est 14 % d'augmentation en dix ans. Dans le Leinster, province où il y a le plus d'aisance, la population n'a augmenté que de 8 %, tandis que, dans le Connaught, province la plus misérable, l'augmentation s'est élevée à 21 %

³⁵. Marx résume ici la phrase de Schulz : "On peut noter des résultats semblables dans toutes les branches de la production, même s'ils n'ont pas la même extension ; comme conséquences nécessaires du fait que les forces extérieures ont été de plus en plus..."

³⁶. Chez Schulz, cette phrase que Marx n'a pas reprise – "Et ainsi, il nous faut reconnaître qu'avec les progrès de la production matérielle, les nations se conquièrent simultanément un monde nouveau de l'esprit."

³⁷. Chez Schulz : "Quoi qu'il en soit de ce mouvement, il est du moins certain que, sans tenir compte..."

³⁸. Cette phrase est en réalité le début d'une note de bas de page chez Schulz. La phrase suivante est la suite du texte.

³⁹. Chez SCHULZ : "on n'en a pas toujours tenu compte."

⁴⁰. Chez SCHULZ : "Dans les fabriques de soierie anglaises se trouvent également beaucoup d'ouvrières ; tandis que dans les fabriques de lainage, qui demandent une plus grande force physique, plus d'hommes sont employés."

⁴¹. Chez SCHULZ : "Mais si, de ce fait, c'est en conséquence du développement progressif de l'industrie que les femmes gagnent une position économique plus indépendante, nous voyons comment en conséquence les deux sexes se rapprochent dans leurs rapports sociaux."

⁴². Chez SCHULZ : "Mais dans les circonstances actuelles l'appel de Lord Brougham aux ouvriers : 'Devenez capitalistes' apparaît nécessairement comme une amère raillerie."

⁴⁴. Chez PECQUEUR salaire.

⁴⁵. Chez PECQUEUR à intérêt.

⁴⁶. Charles LOUDON *Solution du problème de la population et de la subsistance, soumise à un médecin dans une série de lettres*. Paris 1842.

(Extrait des Enquêtes publiées en Angleterre sur l'Irlande, Vienne 1840). BURET : De la misère, etc., tome I, pp. [36]-37 ⁴⁹.

L'économie politique considère le travail abstraitement comme une chose ; le travail est une marchandise ; si le prix en est élevé, c'est que la marchandise est très demandée ; si, au contraire, il est très bas, c'est qu'elle est très offerte ; comme marchandise, le travail doit de plus en plus baisser de prix ; soit la concurrence entre capitalistes et ouvriers soit la concurrence entre ouvriers y oblige ⁵⁰.

... La population ouvrière, marchande de travail, est forcément réduite à la plus faible part du produit... la théorie du travail marchandise est-elle autre chose qu'une théorie de servitude déguisée ? (I.c., p. 43). Pourquoi donc n'avoir vu dans le travail qu'une valeur d'échange ? (Ibid., p. 44) Les grands ateliers achètent de préférence le travail des femmes et des enfants qui coûte moins que celui des hommes. (I.c.) Le travailleur n'est point, vis-à-vis de celui qui l'emploie, dans la position d'un libre vendeur... le capitaliste est toujours libre d'employer le travail, et l'ouvrier est toujours forcé de le vendre. La valeur du travail est complètement détruite, s'il n'est pas vendu à chaque instant. Le travail n'est susceptible, ni d'accumulation, ni même d'épargne, à la différence des véritables [marchandises]. [XIV] Le travail c'est la vie, et si la vie ne s'échange pas chaque jour contre des aliments, elle souffre et périt bientôt. Pour que la vie de l'homme soit une marchandise, il faut donc admettre l'esclavage ⁵¹. (I.c., pp. 49-50.)

Si donc le travail est une marchandise, il est une marchandise douée des propriétés les plus funestes. Mais, même d'après les principes d'économie politique, il ne l'est pas, car il n'est pas le libre résultat d'un libre marché ⁵². Le régime économique actuel abaisse à la fois et le prix et la rémunération du travail, il perfectionne l'ouvrier et dégrade l'homme. (I.c., pp. 52-53.) L'industrie est devenue une guerre et le commerce un jeu. (I.c., p. 62.)

Les machines à travailler le coton (en Angleterre) représentent à elles seules 84 millions d'artisans ⁵³.

L'industrie se trouvait jusqu'ici dans l'état de la guerre de conquête. Elle a prodigué la vie des hommes qui composaient son armée avec autant d'indifférence que les grands conquérants. Son but était la possession de la richesse, et non le bonheur des hommes. (BURET, I.c., p. 20.)

Ces intérêts (c'est-à-dire économiques), librement abandonnée à eux-mêmes... doivent nécessairement entrer en conflit ; ils n'ont d'autre arbitre que la guerre, et les décisions de la guerre donnent aux uns la défaite et la mort, pour donner aux autres la victoire... C'est dans le conflit des forces opposées que la science cherche l'ordre et l'équilibre : la guerre perpétuelle est selon elle le seul moyen d'obtenir la paix ; cette guerre s'appelle la concurrence. (I.c., p. 23.)

La guerre industrielle demande, pour être conduite avec succès, des armées nombreuses qu'elle puisse entasser sur le même point et décimer largement. Et ce n'est ni par dévouement, ni par devoir, que les soldats de cette armée supportent les fatigues qu'on leur impose ; c'est uniquement pour échapper à la dure nécessité de la faim. Ils n'ont ni affection, ni reconnaissance pour leurs chefs ; les chefs ne tiennent à leurs inférieurs par aucun sentiment de bienveillance ; ils ne les connaissent pas comme hommes, mais seulement comme des instruments de production qui doivent rapporter le plus possible ⁵⁴ en dépensant le moins possible. Ces populations de travailleurs de plus en plus pressées n'ont pas même la sécurité d'être toujours employées ; l'industrie qui les a convoquées ne les fait vivre que quand elle a besoin d'elles, et, sitôt qu'elle peut s'en passer, elle les abandonne sans le moindre souci ; et les ouvriers ⁵⁵... sont forcés d'offrir leur personne et leur force pour le prix qu'on veut bien leur accorder. Plus le travail qu'on leur donne est long, pénible et fastidieux, moins ils sont rétribués ; on en voit qui, avec seize heures par jour d'efforts continus, achètent à peine le droit de ne pas mourir (I.c., pp. [68]-69).

[XV] Nous avons la conviction... partagée... par les commissaires chargés de l'enquête sur la condition des tisserands à la main, que les grandes villes industrielles perdraient, en peu de temps, leur population de travailleurs, si elles ne recevaient à chaque instant, des campagnes voisines, des recrues continuelles d'hommes sains, de sang nouveau (I.c., p. 362).

Profit du Capital

1° Le Capital

1° Sur quoi repose le **capital**, c'est-à-dire la propriété privée des produits du travail d'autrui ?

En supposant même que le capital ne soit le fruit d'aucune spoliation, il faut encore le concours de la législation pour en consacrer l'hérédité. (SAY, tome I, p. 136. Nota) ⁵⁶.

Comment devient-on propriétaire de fonds productifs ? Comment devient-on propriétaire des produits qui sont créés à l'aide de ces fonds ?

Grâce au **droit positif** (SAY, tome II, p. 4) ⁵⁷.

Qu'acquiert-on avec le capital, en héritant d'une grande fortune, par exemple ?

Celui qui acquiert une grande fortune par héritage ⁵⁸, n'acquiert par là nécessairement aucun pouvoir politique [...] Le genre de pouvoir que cette possession lui transmet immédiatement et directement, c'est le pouvoir d'acheter ; c'est un droit de commandement sur tout le travail d'autrui ou sur tout le produit de ce travail existant alors au marché (SMITH, tome I, p. 61).

⁴⁷. Dans le manuscrit, Marx copie par erreur 80. Toute la citation est recopiée en français.

⁴⁸. A partir d'ici tout le passage cité se trouve en note chez Buret.

⁴⁹. Eugène BURET : De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France. 2 vol. Paris 1840.

⁵⁰. Ibid., p. 42-43. Les phrases en italique sont reproduites en français par Marx. La dernière phrase résume l'argumentation de Buret.

⁵¹. Cette citation est en français dans le manuscrit.

⁵². La phrase en français chez Marx. Chez BURET : le résultat alun libre marché.

⁵³. Ibid., p. 193, note. Le début de la citation en français chez Marx.

⁵⁴. Chez BURET : beaucoup.

⁵⁵. Ici chez BURET : mis à la réforme.

⁵⁶. Jean-Baptiste SAY : Traité d'Économie politique, 3^e édition, 2 vol. Paris 1817. Nous donnons ici le texte de J.-B. Say. Marx ajoute après "spoliation" : et de la fraude. Il traduit la fin de la phrase par "pour consacrer l'héritage".

⁵⁷. Voici le texte de Say résumé par Marx : "Comment est-on propriétaire de ces fonds productifs ? et par suite comment est-on propriétaire de produits qui peuvent en sortir ? Ici le droit positif est venu ajouter sa sanction au droit naturel."

Le capital est donc le pouvoir de gouverner le travail et ses produits. Le capitaliste possède ce pouvoir, non pas en raison de ses qualités personnelles ou humaines, mais dans la mesure où il est propriétaire du capital. Son pouvoir, c'est le pouvoir d'achat de son capital, auquel rien ne peut résister.

Nous verrons plus loin, d'abord comment le capitaliste exerce son pouvoir de gouvernement sur le travail au moyen du capital, puis le pouvoir de gouvernement du capital sur le capitaliste lui-même.

Qu'est-ce que le capital ?

Une certaine quantité de travail amassé ⁵⁹ et mis en réserve (SMITH, tome II, p. 312).

Le capital est du travail amassé.

2° *Fonds, stock.*

signifie tout amas [quelconque] des produits de la terre ou du travail des manufactures. Il ne prend le nom de capital que lorsqu'il rapporte à son propriétaire un revenu ou. profit [quelconque] ⁶⁰ (SMITH, tome II, p. 191, note 1).

2° Le profit du Capital

Le profit ou gain du capital est tout à fait différent du salaire. Cette différence apparaît d'une double manière. D'une part, les gains du capital "se règlent en entier sur la valeur du capital employé", quoique le travail d'inspection et de direction puisse être le même pour des capitaux différents. A cela s'ajoute que, dans de grandes fabriques, "tout le travail de ce genre est confié à un principal commis" dont le traitement "ne garde jamais de proportion réglée avec [II] le capital dont il surveille la régie." Quoique ici le travail du propriétaire se réduise à peu près à rien, "il n'en compte pas moins que ses profits seront en proportion réglée avec son capital" (SMITH, tome I., pp. 97-99).

Pourquoi le capitaliste réclame-t-il cette proportion entre gain et capital ?

Il n'aurait pas d'intérêt ⁶¹ à employer ces ouvriers s'il n'attendait pas de la vente de leur ouvrage quelque chose de plus que ce qu'il fallait pour remplacer ses fonds avancés pour le salaire et il n'aurait pas d'intérêt à employer une grosse somme de fonds plutôt qu'une petite, si ses profits ne gardaient pas quelque proportion avec l'étendue des fonds employés (tome I, p. 97)

Le capitaliste tire donc un gain : primo, des salaires, secundo, des matières premières avancées.

Or quel est le rapport du gain au capital ?

Nous avons déjà observé qu'il était difficile de déterminer quel est le taux moyen des salaires du travail en un lieu et dans un temps déterminés ⁶²... Mais ceci ⁶³ ne peut guère s'obtenir à l'égard des profits de capitaux [...]. Ce profit se ressent, non seulement de chaque variation qui survient dans le prix des marchandises sur lesquelles il commerce, mais encore de la bonne ou mauvaise fortune de ses rivaux et de ses pratiques, et

de mille autres accidents auxquels les marchandises sont exposées, soit dans leur transfert par terre ou par mer, soit même quand on les tient en magasin. Il varie donc non seulement d'une année à l'autre, mais même d'un jour à l'autre et presque d'heure en heure (SMITH, tome I, pp. 179-180). Mais quoiqu'il soit peut-être impossible de déterminer avec quelque précision quels sont ou quels ont été les profits moyens des capitaux, [...] cependant on peut s'en faire quelque idée d'après l'intérêt de l'argent ⁶⁴. Partout où on pourra faire beaucoup de profits par le moyen de l'argent, on donnera communément beaucoup pour avoir la faculté de s'en servir ; et on donnera en général moins quand il n'y aura que peu de profits à faire par son moyen (SMITH, tome I, pp. [180]-181). La proportion que le taux ordinaire de l'intérêt [...] doit garder avec le taux ordinaire du profit net varie nécessairement selon que le profit hausse ou baisse. Dans la Grande-Bretagne, on porte au double de l'intérêt ce que les commerçants appellent un profit honnête, modéré, raisonnable. Toutes expressions qui [...] ne signifient autre chose qu'un profit commun et d'usage (SMITH, tome I, p. 198).

Quel est le taux le plus bas du profit ? Quel est le plus haut ?

Le taux le plus bas des profits ordinaires des capitaux doit toujours être quelque chose au-delà de ⁶⁵ ce qu'il faut, pour compenser les pertes accidentelles auxquelles est exposé chaque emploi de capital. Il n'y a que ce surplus qui constitue vraiment le profit ou le bénéfice net. Il en va de même pour le taux le plus bas de l'intérêt. (SMITH, tome I, p. 196.)

[III] Le taux le plus élevé auquel puissent monter les profits ordinaires est celui qui, dans la plus grande partie des marchandises, emporte la totalité de ce qui devrait aller à la rente de la terre ⁶⁶ et laisse seulement ce qui est nécessaire ⁶⁷ pour salarier le travail [...] ait taux le plus bas ⁶⁸ auquel le travail puisse jamais être payé [...]. Il faut toujours que, de manière ou d'autre, l'ouvrier ait été nourri pendant le temps que l'ouvrage l'a employé ⁶⁹ ; mais il peut très bien se faire que le propriétaire de la terre n'ait pas eu de rente. Exemple : au Bengale, les gens de la Compagnie de Commerce des Indes. (SMITH, tome I, pp. 197-198.)

Outre tous les avantages d'une concurrence réduite que le capitaliste est en droit d'exploiter dans ce cas, il peut d'une manière honnête maintenir le prix du marché au-dessus du prix naturel.

D'une part par le secret commercial.

Si le marché est à une grande distance de ceux qui le fournissent : notamment en tenant secrets les changements de prix, en élevant celui-ci au-dessus de l'état naturel ⁷⁰. Ce secret a en effet pour résultat que d'autres capitalistes ne jettent pas également leur capital dans cette branche.

Ensuite par le secret de fabrication, qui permet au capitaliste de livrer, avec des frais de production

⁵⁸. Chez SMITH : "Mais celui qui acquiert une grande fortune ou qui l'a par héritage..."

⁵⁹. Souligné par Marx.

⁶⁰. Le mot "quelconque" entre [] figure chez Smith et n'est pas repris par Marx.

⁶¹. Souligné par Marx.

⁶². Chez SMITH particuliers.

⁶³. Chez SMITH ceci même.

⁶⁴. Souligné par Marx

⁶⁵. ..

⁶⁶. Souligné par Marx.

⁶⁷. Souligné par Marx.

⁶⁸. Souligné par Marx.

⁶⁹. Chez Marx : aussi longtemps qu'il est employé à un ouvrage.

moindres, sa marchandise au même prix, ou même à des prix plus bas que ses concurrents, avec plus de profit. (La tromperie par maintien du secret n'est pas immorale. Commerce de la Bourse.) – En outre, là où la production est liée à une localité déterminée (comme par exemple un vin précieux) et où la demande effective ne peut jamais être satisfaite. Enfin par der, monopoles d'individus ou de compagnies. Le prix de monopole est aussi élevé que possible ⁷¹. (SMITH, tome I, pp. 120-124.)

Autres causes éventuelles qui peuvent élever le profit du capital : l'acquisition de territoires nouveaux ou de nouvelles branches de commerce augmente souvent, même dans un pays riche, le profit des capitaux parce qu'elle retire aux anciennes branches commerciales une partie des capitaux, diminue la concurrence, fait approvisionner le marché avec moins de marchandises, dont les prix montent alors ; les négociants de ces branches peuvent alors payer l'argent prêté à un taux plus élevé (SMITH, tome I, p. 190) ⁷².

À mesure qu'une marchandise particulière vient à être plus manufacturée, cette partie du prix qui se résout en salaires et en profits devient plus grande à proportion de la partie qui se résout en rente. Dans les progrès que fait la main-d'œuvre sur cette marchandise, non seulement le nombre des profits augmente, mais chaque profit subséquent est plus grand que le précédent parce que le capital d'où [IV] il procède est nécessairement toujours plus grand. Le capital qui met en œuvre les tisserands, par exemple, est nécessairement plus grand que celui qui fait travailler les fileurs, parce que non seulement il remplace ce dernier capital avec ses profits, mais il paie encore en outre les salaires des tisserands ; et [...] il faut toujours que les profits gardent une sorte de proportion avec le capital (tome I, pp. 102-103).

Donc, le progrès que le travail humain fait sur le produit naturel, qu'il a transformé en produit de la nature travaillé, n'augmente pas le salaire, mais soit le nombre de capitaux qui font du profit, soit le rapport aux précédents de tout capital subséquent.

Nous reviendrons plus loin sur le profit que le capitaliste tire de la division du travail.

Il tire un double profit, premièrement de la division du travail, deuxièmement en général du progrès que le travail humain fait sur le produit naturel. Plus est grande la participation humaine à une marchandise, plus est grand le profit du capital inerte.

Dans une seule et même société, le taux moyen des profits du capital est beaucoup plus proche d'un même niveau que le salaire des diverses espèces de travail (tome I, p. 228) ⁷³. Dans les divers emplois de capitaux, le taux ordinaire du profit varie plus ou moins

suivant le plus ou moins de certitude des rentrées. Le taux ⁷⁴ du profit s'élève toujours plus ou moins avec le risque. Il ne paraît pas pourtant qu'il s'élève à proportion du risque, ou de manière à le compenser parfaitement. [Ibid. pp. 226-227].

Il va de soi que les profits du capital augmentent aussi avec l'allègement ou le prix de revient moindre des moyens de circulation (par exemple l'argent-papier).

3° La domination du Capital sur le travail et les motifs d capitaliste

Le seul motif qui détermine le possesseur d'un capital à l'employer plutôt dans l'agriculture ou dans les manufactures, ou dans quelque branche particulière de commerce en gros ou en détail, C'est le point de vue ⁷⁵ de son propre profit. Il n'entre jamais dans sa pensée de calculer combien chacun de ces différents genres d'emplois mettra de travail productif ⁷⁶ en activité ou [VI ajoutera de valeur au produit annuel des terres et du travail de son pays (SMITH, tome II, pp. 400-401).

L'emploi de capital le plus avantageux pour le capitaliste est celui qui, à sûreté égale, lui rapporte le plus gros profit ; mais cet emploi peut ne pas être le plus avantageux pour la société. [...] Tous les capitaux employés à tirer parti des forces productives de la nature sont les plus avantageusement employés (SAY, tome II, pp. 130-131).

Les opérations les plus importantes du travail sont réglées et dirigées d'après les plans et les spéculations de ceux qui emploient les capitaux ; et le but qu'ils se proposent dans tous ces plans et ces spéculations, c'est le profit. Donc ⁷⁷, le taux du profit ne hausse point, comme la rente et les salaires, avec la prospérité de la société, et ne tombe pas, comme eux, avec sa décadence. Au contraire, ce taux est naturellement bas dans les pays riches, et haut dans les pays pauvres ; et jamais il n'est si haut que dans ceux qui se précipitent le plus rapidement vers leur ruine. L'intérêt de cette [...] classe n'a donc pas la même liaison que celui des deux autres, avec l'intérêt général de la société... L'intérêt particulier de ceux qui exercent une branche particulière de commerce ou de manufacture, est toujours, à quelques égards, différent et même contraire à celui du public. L'intérêt du marchand est toujours d'agrandir le marché et de restreindre la concurrence des vendeurs... C'est là une classe de gens dont l'intérêt ne saurait jamais être exactement le même que l'intérêt de la société, qui ont, en général, intérêt à tromper le public et à le surcharger (SMITH, tome II, pp. 163-165).

4° L'accumulation des capitaux et la concurrence entre les capitalistes

L'accroissement des capitaux qui fait hausser les salaires, tend à abaisser les profits des capitalistes par la concurrence entre eux (SMITH, tome I, p. 179).

Quand, par exemple, le capital nécessaire au commerce d'épicerie d'une ville se trouve partagé entre

⁷⁰. SMITH, I, p. 121.

⁷¹. Chez SMITH : "Le prix *de monopole* est, à tous les moments, le plus haut qu'il soit possible de retirer."

⁷². Chez Smith : "L'acquisition d'un nouveau territoire ou de quelques nouvelles branches de commerce peut quelquefois élever les profits des capitaux, et avec eux l'intérêt de l'argent, même dans un pays qui fait des progrès rapides vers l'opulence... Une partie de ce qui était auparavant employé dans d'autres commerces en est nécessairement retirée pour être versée dans ces affaires nouvelles qui sont plus profitables ; ainsi, dans toutes ces anciennes branches de commerce, la concurrence devient moindre qu'auparavant. Le marché vient à être moins complètement fourni de plusieurs différentes sortes de marchandises. Le prix de celles-ci hausse nécessairement plus ou moins, et rend un plus gros profit à ceux qui en trafiquent ; ce qui les met dans le cas de payer un intérêt plus fort des prêts qu'on leur fait."

⁷³. Chez SMITH : "... dans une même société ou canton, le taux moyen des profits ordinaires dans les différents emplois de capitaux se trouvera bien plus proche du même niveau, que celui des salaires pécuniaires des diverses espèces de travail..."

⁷⁴. Chez SMITH "Le taux ordinaire."

⁷⁵. Chez SMITH "la vue."

⁷⁶. Souligné par Marx.

⁷⁷. Chez SMITH : Or.

deux épiciers différents, la concurrence fera que chacun d'eux vendra à meilleur marché que si le capital eut été dans les mains d'un seul ; et s'il est divisé entre vingt [VI] la concurrence en sera précisément d'autant plus active, et il y aura aussi d'autant moins de chances qu'ils puissent se concerter entre eux pour hausser le prix de leurs marchandises (SMITH, tome II, pp. 372-373).

Comme nous savons déjà que les prix de monopole sont aussi élevée que possible, que l'intérêt des capitalistes même du point de vue de l'économie politique commune est opposé à la société, que l'augmentation du profit du capital agit sur le prix de la marchandise comme l'intérêt composé (SMITH, tome I, pp. 199-201) ⁷⁸, la concurrence est le seul remède contre les capitalistes qui, d'après les données de l'économie politique, agisse d'une façon aussi bienfaisante sur l'élévation du salaire que sur le bon marché des marchandises au profit du public des consommateurs.

Mais la concurrence n'est possible que si les capitaux augmentent, et qui plus est en de nombreuses mains. La naissance de capitaux nombreux n'est possible que par accumulation multilatérale, étant donné que le capital en général ne naît que par accumulation, et l'accumulation multilatérale se convertit nécessairement en accumulation unilatérale. La concurrence entre les capitaux augmente l'accumulation des capitaux. L'accumulation qui, sous le régime de la propriété privée, est **concentration** du capital en peu de mains, est, d'une manière générale, une conséquence nécessaire, si les capitaux sont abandonnés à leur cours naturel, et c'est seulement la concurrence qui ouvre vraiment la voie à cette destination naturelle du capital.

On nous a dit que le profit du capital est proportionnel à sa grandeur. Abstraction faite tout d'abord de la concurrence intentionnelle, un grand capital s'accumule donc, relativement à sa grandeur, plus vite qu'un petit capital.

[VIII] En conséquence, même abstraction faite de la concurrence, l'accumulation du grand capital est beaucoup plus rapide que celle du petit. Mais poursuivons-en la marche.

À mesure que les capitaux augmentent, du fait de la concurrence, leurs profits diminuent. Donc le petit capitaliste est le premier à souffrir.

L'augmentation des capitaux et un grand nombre de capitaux supposent en outre la progression de la richesse du pays.

Dans un pays qui est parvenu au comble de sa mesure de richesse, [...] comme le taux ordinaire du profit net y sera très petit, il s'ensuivra que le taux de l'intérêt ordinaire que ce profit pourra suffire à payer, sera trop bas pour qu'il soit possible, à d'autres qu'aux gens riches, de vivre de l'intérêt de leur argent. Tous les gens de fortune bornée ou médiocre seront obligés de diriger par leurs mains l'emploi de leurs capitaux. Il faudra absolument que tout homme à peu près soit dans les affaires ou intéressé dans quelque genre de Commerce (SMITH, tome I, pp. [196]-197).

⁷⁸. Chez Smith : "La hausse des salaires opère en haussant le prix d'une marchandise, comme opère l'intérêt simple dans l'accumulation d'une dette. La hausse des profits opère comme l'intérêt composé."

Cette situation est la situation préférée de l'économie politique.

C'est [...] la proportion existante entre la somme des capitaux et celle des revenus qui détermine partout la proportion dans laquelle se trouveront l'industrie et la fainéantise ; partout où les capitaux l'emportent, c'est l'industrie qui domine ; partout où ce sont les revenus, la fainéantise prévaut (SMITH, tome II, p. 325).

Qu'en est-il donc de l'utilisation du capital dans cette concurrence accrue ?

À mesure que les capitaux se multiplient la quantité des **fonds à prêter à intérêt** devient successivement plus grande. À mesure que la quantité des fonds à prêter à intérêt vient à augmenter, l'intérêt [...] va nécessairement en diminuant, non seulement en vertu de ces causes générales qui font que le prix de marché de toutes choses diminue à mesure que la quantité de ces choses augmente, mais encore en vertu d'autres causes qui sont particulières à ce cas-ci. À mesure que les capitaux se multiplient dans un pays ⁷⁹, le profit qu'on peut faire en les employant diminue nécessairement ; il devient successivement de plus en plus difficile de trouver dans ce pays une manière profitable d'employer un nouveau capital. En conséquence, il s'élève une concurrence entre les différents capitaux, le possesseur d'un capital faisant tous ses efforts pour s'emparer de l'emploi qui se trouve occupé par un autre. Mais le plus souvent, il ne peut espérer débusquer de son emploi cet autre capital, sinon par des offres de traiter à de meilleures conditions. Il se trouve obligé non seulement de vendre la chose meilleur marché, mais encore, pour trouver occasion de la vendre, il est quel quelquefois aussi obligé de l'acheter plus cher. Le fonds destiné à l'entretien du travail productif grossissant de jour en jour, la demande qu'on fait de ce travail devient aussi de jour en jour plus grande : les ouvriers trouvent aisément de l'emploi, [IX] mais les possesseurs de capitaux ont de la difficulté à trouver des ouvriers à employer. La concurrence des capitalistes fait hausser les salaires du travail et fait baisser les profits (SMITH, tome II, pp. 358-359).

Le petit capitaliste a donc le choix : 1° ou bien de manger son capital, puisqu'il ne peut plus vivre des intérêts, donc de cesser d'être capitaliste. Ou bien 2° d'ouvrir lui-même une affaire, de vendre sa marchandise moins cher et d'acheter plus cher que le capitaliste plus riche, et de payer un salaire élevé ; donc, comme le prix du marché est déjà très bas du fait qu'on suppose une haute concurrence, de se ruiner. Par contre, si le grand capitaliste veut débusquer le petit, il a vis-à-vis de lui tous les avantages que le capitaliste a, en tant que capitaliste, vis-à-vis de l'ouvrier. Les profits moindres sont compensés pour lui par la masse plus grande de son capital et il peut même supporter des pertes momentanées, jusqu'à ce que le capitaliste plus petit soit ruiné et qu'il se voit délivré de cette concurrence. Ainsi, il accumule à son propre profit les gains du petit capitaliste.

En outre : le grand capitaliste achète toujours meilleur marché que le petit, puisqu'il achète par quantités plus grandes. Il peut donc sans dommage vendre meilleur marché.

⁷⁹. Souligné par Marx.

Mais si la chute du taux de l'argent transforme les capitalistes moyens de rentiers en homme d'affaires, inversement l'augmentation des capitaux investis dans les affaires et la diminution du profit qui en résulte ont pour conséquence la chute du taux de l'argent.

Du fait que le bénéfice que l'on peut tirer de l'usage d'un capital diminue, le prix que l'on peut payer pour l'usage de ce capital diminue nécessairement (SMITH, tome II, p. 359)⁸⁰.

À mesure de l'augmentation des richesses, de l'industrie et de la population, l'intérêt de l'argent, donc le profit des capitaux diminue, mais les capitaux eux mêmes n'en augmentent pas moins ; ils continuent même à augmenter bien plus vite encore qu'auparavant, [malgré la diminution des profits]... Un gros capital, quoique avec de petits profits, augmente en général plus promptement qu'un petit capital avec de gros profits. L'argent fait l'argent, dit le proverbe (tome I, p. 189).

Si donc à ce grand capital s'opposent maintenant de petits capitaux avec de petits profits, comme c'est le cas dans l'état de forte concurrence de notre hypothèse, il les écrase entièrement.

Dans cette concurrence, la baisse générale de la qualité des marchandises, la falsification, la contrefaçon, l'empoisonnement général tel qu'on le voit dans les grandes villes, sont alors les conséquences nécessaires.

[X] Une circonstance importante dans la concurrence des capitaux grands et petits est en outre le rapport du capital fixe⁸¹ au capital circulant.

Le capital circulant est un capital qui est utilisé pour produire des moyens de subsistance, pour la manufacture ou le commerce. Le capital employé de cette manière ne peut rendre à son maître de revenu ou de profit tant qu'il reste en sa possession ou tant qu'il continue à rester sous la même forme [...]. Il sort continuellement de ses mains sous une forme, pour y rentrer sous une autre, et ce n'est qu'au moyen de cette circulation ou de ces échanges successifs qu'il peut lui rendre quelque profit. Le capital fixe se compose du capital employé à améliorer des terres ou à acheter des machines utiles et des instruments de métier ou d'autres choses semblables (SMITH, [tome II], pp. 197-198).

Toute épargne dans la dépense d'entretien du capital fixe est une bonification du revenu net [de la société]. La totalité du capital de l'entrepreneur d'un ouvrage quelconque est nécessairement partagée entre son capital fixe et son capital circulant. Tant que son capital total reste le même, plus l'une des deux parts est petite, plus l'autre sera nécessairement grande. C'est le capital circulant qui fournit les matières et les salaires du travail et qui met l'industrie en activité. Ainsi toute épargne [dans la dépense d'entretien] du capital fixe, qui ne diminue pas dans le travail la puissance

productive, doit augmenter le fonds (SMITH, tome II, p. 226)⁸².

On voit, dès l'abord, que le rapport entre *capital fixe* et *capital circulant* est bien plus favorable au grand capitaliste qu'au petit. Un très grand banquier n'a besoin que d'une quantité infinie de capital fixe de plus qu'un très petit. Leur capital fixe se limite à leur bureau. Les instruments d'un grand propriétaire foncier n'augmentent pas en proportion de la grandeur de sa propriété. De même, le crédit qu'un grand capitaliste a sur un petit l'avantage de posséder est une économie d'autant plus grande de capital fixe, c'est-à-dire de l'argent qu'il doit toujours avoir prêt. Enfin il va de soi que, là où le travail industriel a atteint un haut degré de développement, où donc presque tout le travail à la main s'est transformé en travail d'usine, tout son capital ne suffit pas au petit capitaliste pour posséder seulement le *capital fixe* nécessaire. *On sait que les travaux de la grande culture n'occupent habituellement qu'un petit nombre de bras*⁸³.

En général, dans l'accumulation des grands capitaux, il se produit aussi une concentration et une simplification relatives du *capital fixe par* rapport aux petits capitalistes. Le grand capitaliste introduit pour lui un type [XII] d'organisation des instruments du travail.

De même, dans le domaine de l'industrie, toute manufacture et toute fabrique est déjà l'union assez large d'une assez grande fortune matérielle avec des facultés intellectuelles et des habiletés techniques nombreuses et variées dans un but commun de production... Là où la législation maintient de vastes propriétés foncières, l'excédent d'une population croissante se presse vers les industries et c'est donc, comme en Grande-Bretagne, le champ de l'industrie sur lequel s'accumule principalement la masse la plus grande des prolétaires. Mais là où la législation autorise le partage continu de la terre, on voit, comme en France, augmenter le nombre des petits propriétaires endettés qui sont jetés, par la progression du morcellement continu, dans la classe des indigents et des mécontents. Si enfin ce morcellement et ce surcroît de dettes sont poussés à un niveau plus élevé, la grande propriété absorbe à nouveau la petite, comme la grande industrie anéantit la petite ; et comme de grands ensembles de biens fonciers se reconstituent, la masse des ouvriers sans biens qui n'est pas strictement indispensable à la culture du sol est de nouveau poussée vers l'industrie (SCHULZ, Mouvement de la production, pp. [58]-59).

La nature des marchandises de même sorte change du fait des modifications dans le mode de production et en particulier de l'utilisation des machines. Ce n'est qu'en écartant la force humaine qu'il est devenu possible de filer, à l'aide d'une livre de coton d'une valeur de 3 shillings 8 pence, 350 écheveaux d'une longueur de 167 milles anglais, c'est-à-dire 36 milles allemands, et d'une valeur commerciale de 25 guinées (Ibid., p. 62).

En moyenne les prix des cotonnades ont baissé en Angleterre depuis 45 ans des 11/12^e et, d'après les calculs de Marshall, la même quantité de produits fabriqués pour laquelle on payait en 1814 16 shillings est livrée maintenant pour 1 shilling 10 pence. Le bon

⁸⁰. Chez SMITH : "Or lorsque le bénéfice qu'on peut retirer de l'usage d'un capital se trouve ainsi pour ainsi dire rogné à la fois par les deux bouts, il faut bien nécessairement que le prix qu'on peut payer pour l'usage de ce capital diminue en même temps que ce bénéfice."

⁸¹. En français dans le texte. Marx adopte ici la définition du capital fixe et du capital circulant que donne A. Smith. II en fera plus tard la critique dans le livre II du *Capital*, au chapitre X (Cf. Le Capital. Éditions Sociales, tome IV, pp. 176-198). Smith appelle capital circulant ce que Marx appellera capital de circulation. Quant au capital fixe, il serait selon Smith générateur de profit. L'économiste anglais distingue deux manières de placer son capital ; ce qui n'est pas une distinction scientifique.

⁸². Nous donnons cette citation dans les termes mêmes d'Adam Smith. Nous avons mis entre [] les parties que Marx n'a pas reprises.

⁸³. Cette phrase en français a été rajoutée par Marx.

marché plus grand des produits industriels a augmenté et la consommation à l'intérieur, et le marché à l'étranger ; et à cela est lié le fait qu'en Grande-Bretagne, non seulement le nombre des ouvriers en coton n'a pas diminué après l'introduction des machines, mais qu'il est passé de 40 000 à 1 million 1/2. [XII] En ce qui concerne maintenant le gain des entrepreneurs et ouvriers industriels, du fait de la concurrence croissante entre propriétaires de fabriques, le profit de ceux-ci a nécessairement diminué relativement à la quantité de produits qu'ils livrent. Entre 1820 et 1833, le bénéfice brut du fabricant à Manchester est tombé pour une pièce de calicot de 4 shillings 1 1/3 pence à 1 shilling 9 pence. Mais, pour recouvrer cette perte, le volume de la fabrication a été augmenté d'autant. La conséquence en est... que, dans diverses branches de l'industrie, apparaît par moments une surproduction ; qu'il se produit des banqueroutes nombreuses qui ont pour effet, à l'intérieur de la classe des capitalistes et des patrons du travail, un flottement et une fluctuation peu rassurants de la propriété, ce qui rejette dans le prolétariat une partie de ceux qui ont été économiquement ruinés ; que souvent et brutalement un arrêt ou une diminution du travail devient nécessaire, dont la classe des salariés ressent toujours amèrement le préjudice (Ibid., p. 63).

Louer son travail, c'est commencer son esclavage louer la matière du travail, c'est constituer sa liberté... Le travail est l'homme ⁸⁴, la matière au contraire n'est rien de l'homme. (PECQUEUR : Théorie sociale, etc., pp. 411-412) ⁸⁵.

L'élément matière, qui ne peut rien pour la création de la richesse sans l'autre élément travail, reçoit la 'vertu magique d'être fécond pour eux comme s'ils y avaient mis, de leur propre fait, cet indispensable élément (Ibid., l.c.).

En supposant que le travail quotidien d'un ouvrier lui rapporte en moyenne 400 fr. par an, et que cette somme suffise à chaque adulte pour vivre d'une vie grossière, tout propriétaire de 2 000 fr. de rente, de fermage, de loyer, etc., force donc indirectement cinq hommes à travailler pour lui ; 100 000 fr. de rente représentent le travail de deux cent cinquante hommes, et 1 000 000 le travail de 2 500 individus (donc 300 millions (Louis-Philippe) le travail de 750 000 ouvriers) ⁸⁶ (Ibid., pp. 412-413).

Les propriétaires ont reçu de la loi des hommes le droit d'user et d'abuser, c'est-à-dire de faire ce qu'ils veulent de la matière de tout travail... ils [ne] sont nullement obligés par la loi de fournir à propos et toujours du travail aux non-propriétaires, ni de leur payer un salaire toujours suffisant, etc. (l.c., p. 413). Liberté entière quant à la nature, à la quantité, à la qualité, à l'opportunité de la production, à l'usage, à la consommation des richesses, à la disposition de la matière de tout travail. Chacun est libre d'échanger sa chose comme il l'entend, sans autre considération que son propre intérêt d'individu (l.c., p. 413).

La concurrence n'exprime pas autre chose que l'échange facultatif, qui lui-même est la conséquence prochaine et logique du droit individuel d'user et d'abuser des instruments de toute production. Ces trois moments économiques, lesquels n'en font qu'un : le droit d'user et d'abuser, la liberté d'échange et la concurrence arbitraire, entraînent les conséquences suivantes : chacun produit ce qu'il veut, comme il veut, quand il veut, où il veut ; produit bien ou produit mal, trop ou pas assez, trop tôt ou trop tard, trop cher ou à trop bas prix ; chacun ignore s'il vendra, à qui il vendra ⁸⁷, comment il vendra, quand il vendra, où il

vendra ; et il en est de même quant aux achats. [XIII] Le producteur ignore les besoins et les ressources, les demandes et les offres. Il vend quand il veut, quand il peut, où il veut, à qui il veut, au prix qu'il veut. Et il achète de même. En tout cela, il est toujours le jouet du hasard, l'esclave de la loi du plus fort, du moins pressé, du plus riche... Tandis que, sur un point, il y a disette d'une richesse, sur l'autre il y a trop-plein et gaspillage. Tandis qu'un producteur vend beaucoup ou très cher, et à bénéfice énorme, l'autre ne vend rien ou vend à perte... L'offre ignore la demande, et la demande ignore l'offre. Vous produisez sur la foi d'un goût, d'une mode qui se manifeste dans le public des consommateurs ; mais déjà, lorsque vous êtes prêts à livrer la marchandise, la fantaisie a passé et s'est fixée sur un autre genre de produit... conséquences infaillibles, la permanence et l'universalisation des banqueroutes ; les mécomptes, les ruines subites et les fortunes improvisées ; les crises commerciales, les chômages, les encombrements ou les disettes périodiques ; l'instabilité et l'avalissement des salaires et des profits ; la déperdition ou le gaspillage énorme de richesses, de temps et d'efforts, dans l'arène d'une concurrence acharnée (l.c., pp. 414-416).

Ricardo, dans son livre ⁸⁸ (La rente foncière) : Les nations ne sont que des ateliers de production. L'homme est une machine à consommer et à produire ; la vie humaine est un capital ; les lois économiques régissent aveuglément le monde. Pour Ricardo, les hommes ne sont rien, le produit est tout. Dans le 26^e chapitre ⁸⁹ de la traduction française, il est dit ⁹⁰ :

... précédemment employés... Dans l'un et dans l'autre cas, il faut presque toujours un surcroît de capital (SMITH, tome II, p. 338).

Puis donc que, dans la nature des choses, l'accumulation d'un capital est un préalable nécessaire à la division du travail, le travail ne peut recevoir de subdivisions ultérieures qu'à proportion que les capitaux se sont préalablement accumulés de plus en plus. A mesure que le travail vient à se subdiviser, la quantité de matières qu'un même nombre de personnes peut mettre en œuvre augmente dans une grande proportion ; et comme la tâche de chaque ouvrier se trouve successivement réduite à un plus grand degré de simplicité, il arrive qu'on invente une foule de nouvelles machines pour faciliter et abréger ces tâches. A mesure donc, que la division du travail va en s'étendant, il faut, pour qu'un même nombre d'ouvriers soit constamment occupé, qu'on accumule d'avance une égale provision de vivres et une provision de matières et d'outils plus forte que celle qui aurait été nécessaire dans un état de choses moins avancé. Or, le nombre des ouvriers augmente en général dans chaque branche d'ouvrage, en même temps qu'y augmente la division du travail, ou plutôt c'est l'augmentation de leur nombre qui les met à portée de se classer et de se subdiviser de cette manière (SMITH, tome II, pp. 193-194).

⁸⁴. Chez PECQUEUR : c'est l'homme.

⁸⁵. Toutes les citations de Pecqueur qui suivent sont en français dans le manuscrit.

⁸⁶. Cette parenthèse est en allemand. C'est une addition de Marx à la citation de Pecqueur.

⁸⁷. Chez PECQUEUR, "à qui il vendra" vient en dernier.

⁸⁸. David RICARDO : *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*. Traduit de l'anglais par F.-S. Constancio. 2^e édition, 2 vol. Paris 1835.

⁸⁹. Ibid., Chapitre XXVI : Du revenu brut et du revenu net.

⁹⁰. Marx a copié ici le texte de la traduction française.

De même que le travail ne peut acquérir cette grande extension de puissance productive sans une accumulation préalable des capitaux, de même l'accumulation des capitaux amène naturellement cette extension. Le capitaliste veut en effet par son capital produire la quantité la plus grande possible d'ouvrage. Il tâche donc à la fois d'établir entre ses ouvriers la distribution de travail la plus convenable et de leur fournir des meilleures machines qu'il puisse imaginer ou qu'il soit à même de se procurer. Ses moyens pour réussir dans ces deux objets [XV] sont proportionnés en général à l'étendue de son capital ou au nombre de gens que ce capital peut tenir occupés. Ainsi, non seulement la quantité d'industrie augmente dans un pays à mesure de l'accroissement du capital ⁹⁴ qui la met en activité, mais encore, par une suite de cet accroissement, la même quantité d'industrie produit une beaucoup plus grande quantité d'ouvrage (SMITH, l.c., pp. 194-195).

Il serait tout à fait indifférent pour une personne qui, sur un capital de 20.000 £, ferait 2.000 £ par an de profits, que son capital employât cent hommes ou mille... L'intérêt réel d'une nation n'est-il pas le même ? Pourvu que son revenu net et réel, et que ses fermages et profits soient les mêmes, qu'importe qu'elle se compose de dix ou de douze millions d'individus ? (tome II, pp. 194-195). En vérité, dit M. de Sismondi ⁹¹ (tome II, p. 331), il ne reste plus qu'à désirer que le roi, demeuré tout seul dans l'île, en tournant constamment une manivelle, fasse accomplir, par des automates, tout l'ouvrage de l'Angleterre.

Le maître, qui achète le travail de l'ouvrier à un prix si bas qu'il suffit à peine aux besoins les plus pressants, n'est responsable ni de l'insuffisance des salaires, ni de la trop longue durée du travail : il subit lui-même la loi qu'il impose... ce n'est pas tant des hommes que vient la misère, que de la puissance des choses ([BURET], l.c., p. 82) ⁹².

Il y a beaucoup d'endroits dans la Grande-Bretagne où les habitants n'ont pas de capitaux suffisants pour cultiver et améliorer leurs terres. La laine des provinces du midi de l'Écosse vient, en grande partie, faire un long voyage par terre sur de fort mauvaises routes pour être manufacturée dans le Comté d'York, faute de capital pour être manufacturée sur les lieux. Il y a, en Angleterre, plusieurs petites villes de fabriques, dont les habitants manquent de capitaux suffisants pour transporter le produit de leur propre industrie à ces marchés éloignés où ils trouvent des demandes et des consommateurs. Si on y voit quelques marchands, ce ne sont [XIV] proprement que les agents de marchands plus riches qui résident dans quelques-unes des grandes villes commerçantes. (Smith, tome II, pp. 381-382). Pour augmenter la valeur du produit annuel de la terre et du travail, il n'y a pas d'autres moyens que d'augmenter, quant au nombre, les ouvriers productifs, ou d'augmenter, quant à la puissance, la faculté productive des ouvriers ⁹³.

Cette dernière citation en français dans le texte de Marx.

Donc *surproduction*.

⁹¹. J.-C.-L. SIMONDE DE SISMONDI : Nouveaux principes d'économie politique. 2 vol. Paris 1819. Le passage cité se trouve dans une note dirigée contre Ricardo ; les phrases précédant la citation sont : "Quoi donc ! la richesse est tout, les hommes ne sont absolument rien ? Quoi ! la richesse elle-même n'est quelque chose que par rapport aux impôts ?..." Tout ce paragraphe est repris de BURET, l.c., tome I, pp. 6-7.

⁹². Toute cette citation est en français dans le texte de Marx.

⁹⁴. Souligné par Marx.

. Enfin, nous voyons, dans les grandes entreprises par actions devenues si nombreuses, de vastes combinaisons des forces financières, de nombreux participants avec les connaissances et l'expérience scientifiques et techniques d'autres personnes auxquelles est confiée l'exécution du travail. Par là, possibilité pour les capitalistes d'utiliser leurs économies d'une manière plus diverse et aussi simultanément dans la production agricole, industrielle et commerciale, ce qui élargit en même temps le cercle de leurs intérêts, [XVI] adoucit et fond ensemble les oppositions entre les intérêts de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Mais même cette possibilité accrue de rendre le capital producteur de la manière la plus diverse doit augmenter l'opposition entre les classes aisées et les classes sans moyens (SCHULZ, l.c., pp. 40-41).

Combinaisons plus vastes des forces productives... dans l'industrie et le commerce par la réunion de forces humaines et de forces naturelles plus nombreuses et plus diverses, en vue d'entreprises à plus grande échelle. Ça et là aussi... liaison déjà plus étroite des branches principales de la production entre elles. Ainsi de grands fabricants chercheront en même temps à acquérir de grandes propriétés foncières pour au moins ne pas être obligés d'acquérir d'abord de troisième main une partie des matières premières nécessaires à leur industrie ; ou bien ils mettront en liaison avec leurs entreprises industrielles un commerce, non seulement pour la vente de leurs propres produits, mais aussi pour l'achat de produits d'autre sorte et pour la vente de ceux-ci à leurs ouvriers. En Angleterre, où certains patrons de fabriques sont quelquefois à la tête de 10.000 à 12.000 ouvriers... de telles réunions de branches de production différentes sous la direction d'une seule intelligence directrice, de tels petits États ou provinces dans l'État ne sont pas rares. Ainsi récemment les propriétaires de mines de Birmingham prennent à leur compte tout le processus de fabrication du fer, qui se répartissait autrefois entre différents entrepreneurs et différents propriétaires. Cf. le district minier de Birmingham, Deutsche Vierteljahresschrift] 3,1838 ⁹⁵.

Depuis "Ainsi récemment..." ce passage est en note dans le livre de SCHULZ.

Énorme profit que les propriétaires d'immeubles tirent de la misère, Le loyer 1 est inversement proportionnel à la misère industrielle.

De même, tantièmes tirés des vices des prolétaires ruinés. (Prostitution, ivrognerie, *prêteur sur gages*.)

L'accumulation des capitaux augmente et leur concurrence diminue du fait que le capital et la propriété foncière se trouvent en une seule main, et aussi parce que le capital, de par son ampleur, a la possibilité de combiner des branches de production différentes.

Indifférence à l'égard des hommes. Les vingt billets de la loterie de Smith ⁹⁶.

Revenu net et brut de Say.

⁹⁶. Marx pense ici au passage suivant d'A. SMITH (l.c., tome I, p. 216) "Dans une loterie parfaitement égale, ceux qui tirent les billets gagnants doivent gagner tout ce qui est perdu par ceux qui tirent les billets blancs. Dans une profession où il y en a vingt qui échouent contre un qui réussit, cet un doit gagner tout ce qui aurait pu être gagné par les vingt malheureux."

Rente foncière

[I] Le droit des propriétaires fonciers tire son origine de la spoliation (SAY [l.c.] tome I, p. 136 note). Les propriétaires fonciers, comme tous les autres hommes, aiment à recueillir où ils n'ont pas semé et ils demandent une rente même pour le produit naturel de la terre (SMITH, tome I, p. 99).

On pourrait se figurer que la rente foncière n'est souvent autre chose qu'un profit [...] du capital que le propriétaire a employé à l'amélioration de la terre... Il y a des circonstances où la rente pourrait être regardée comme telle en partie... mais le propriétaire exige : 1° une rente même pour la terre non-améliorée, et ce qu'on pourrait supposer être intérêt ou profit des dépenses d'amélioration, n'est, en général, qu'une addition à cette rente primitive ; 2° d'ailleurs ces améliorations ne sont pas toujours faites avec les fonds du propriétaire, mais quelquefois avec ceux du fermier ; cependant, quand il s'agit de renouveler le bail, le propriétaire exige ordinairement la même augmentation de rente, que si toutes ces améliorations eussent été faites de ses propres fonds ; 3° il exige quelquefois une rente pour ce qui est tout à fait incapable d'être amélioré par la main des hommes (SMITH, tome I, pp. 300-301).

Smith donne comme exemple de ce dernier cas, la salicorne, espèce de plante marine qui donne, quand elle est brûlée, un sel alkali dont on se sert pour faire du verre, du savon, etc. Elle pousse en Grande-Bretagne, particulièrement en différents lieux d'Écosse, mais seulement sur des rochers situés au-dessous de la haute marée, qui sont deux fois par jour couverts par les eaux de la mer, et dont le produit, par conséquent, n'a jamais été augmenté par l'industrie des hommes. Cependant, le propriétaire d'une terre où pousse ce genre de plante en exige une rente, tout aussi bien que de ses terres à blé. Dans le voisinage des îles de Shetland, la mer est extraordinairement abondante en poisson... Une grande partie des habitants [II] vivent de la pêche.

, c'est la seule (les propriétaires de terre) à laquelle son revenu ne coûte ni travail, ni souci, mais à laquelle il vient pour ainsi dire de lui-même, et sans qu'elle y apporte aucun dessein⁹⁸, ni plan quelconque (SMITH, tome II, p. 161).

Mais pour tirer parti du produit de la mer, il faut avoir une habitation sur la terre voisine. La rente du propriétaire est en proportion non de ce que le fermier peut faire avec la terre, mais de ce qu'il peut faire avec la terre et la mer ensemble (SMITH, tome I, pp. 301-302).

On peut considérer cette rente comme le produit de cette puissance de la nature, dont le propriétaire prête l'usage au fermier. Ce produit est plus ou moins grand selon qu'on suppose à cette puissance plus ou moins d'étendue, ou, en d'autres termes, selon qu'on suppose à la terre plus ou moins de fertilité naturelle ou artificielle. C'est l'œuvre de la nature qui reste après qu'on a fait la déduction ou la balance de tout ce qu'on peut regarder comme l'œuvre de l'homme (SMITH, tome II, pp. 377-378).

La rente de la terre, considérée comme le prix payé pour l'usage de la terre, est donc naturellement un **prix de monopole**. Elle n'est nullement en proportion de ce que le propriétaire peut avoir placé sur sa terre en améliorations, ou de ce qu'il lui suffirait de prendre

pour ne pas perdre, mais bien de ce que le fermier peut suffire à donner sans perdre (SMITH, tome I, p. 302).

Des trois classes primitives⁹⁷

Ce mot, qui résume une phrase précédente, est une addition de Marx. Il avait d'ailleurs écrit par inadvertance dans son manuscrit : productives.

On nous a déjà dit que la quantité de la rente foncière dépend de la **fertilité** proportionnelle du sol.

Un autre facteur de sa détermination est la **situation**.

La rente varie selon la **fertilité** de la terre quel que soit son produit et selon sa **situation**, quelle que soit sa fertilité (SMITH, tome I, p. 306).

En supposant des terres, des mines et des pêcheries d'une égale fécondité, le produit qu'elles rendront sera en proportion de l'étendue des capitaux qu'on emploiera à leur culture et exploitation, et de la manière plus [MI] ou moins convenable dont ces capitaux seront appliqués. En supposant des capitaux égaux et également bien appliqués, ce produit sera en proportion de la fécondité naturelle des terres, des mines et des pêcheries ([SMITH], tome II, p. 210).

Ces phrases de Smith sont importantes parce que, à frais de production et à étendue égaux, elles réduisent la rente foncière à la fertilité plus ou moins grande de la terre. Elles montrent donc nettement le renversement des notions en économie politique, laquelle transforme la fertilité de la terre en une qualité du propriétaire foncier.

Mais considérons maintenant la rente foncière sous la forme qu'elle prend dans le commerce réel des hommes.

La rente foncière est fixée par **la lutte entre fermier et propriétaire foncier**. Partout, en économie, nous trouvons l'opposition ouverte des intérêts, la lutte, la guerre, reconnues comme le fondement de l'organisation sociale.

Voyons maintenant quels sont les rapports de propriétaires à fermiers.

Le propriétaire, lors de la stipulation des clauses du bail, tâche, autant qu'il peut, de ne pas laisser [au fermier] dans le produit une portion plus forte que ce qu'il faut pour remplacer le capital qui fournit la semence, paie le travail, achète et entretient les bestiaux et autres instruments de labourage, et pour lui donner en outre les profits ordinaires que rendent les autres fermes dans le canton. Cette portion est évidemment la plus petite dont le fermier puisse se contenter sans être en perte et le propriétaire est rarement d'avis de lui en laisser davantage. Tout ce qui reste du produit ou de son prix [...] au-delà de cette portion, quel que puisse être ce reste, le propriétaire tâche de se le réserver comme rente de sa terre ; ce qui est évidemment la plus forte rente que le fermier puisse suffire à payer, dans l'état actuel [IV] de la terre [...]. Ce surplus peut toujours être regardé comme la rente naturelle de la terre ou la rente moyennant laquelle on peut naturellement penser que sont louées la plupart des terres. (SMITH, tome I, pp. 299-300).

Les propriétaires, terriens, dit Say, exercent une espèce de monopole envers les fermiers. La demande de leur denrée, qui est le terrain, peut s'étendre sans cesse ; mais la quantité de leur denrée ne s'étend que jusqu'à un certain point... Le marché qui se conclut entre le propriétaire et le fermier, est toujours aussi avantageux qu'il peut l'être pour le premier... Outre cet avantage que le propriétaire tient de la nature des

⁹⁸. Dans le manuscrit, Marx écrit "Einsicht" (jugement) pour "Absicht" (dessein).

choses, il en tire un autre de sa position, qui d'ordinaire lui donne sur le fermier l'ascendant d'une fortune plus grande, et quelquefois celui du crédit et des places ; mais le premier de ces avantages suffit pour qu'il soit toujours à même de profiter seul des circonstances favorables au profit de la terre. L'ouverture d'un canal, un chemin, les progrès de la population et de l'aisance d'un canton élèvent toujours le prix des fermages... Le fermier lui-même peut certes ⁹⁹ améliorer le fonds à ses frais ; mais c'est un capital dont il ne tire les intérêts que pendant la durée de son bail, et qui, à l'expiration de ce bail, ne pouvant être emporté ¹⁰⁰, demeure au propriétaire ; dès ce moment, celui-ci en retire les intérêts sans en avoir fait les avances, car le loyer s'élève en proportion (SAY, tome II, pp. 142-143).

La rente, considérée comme le prix payé pour l'usage de la terre, est naturellement le prix le plus haut que le fermier soit en état de payer, dans les circonstances où se trouve la terre pour – le moment (SMITH, tome I, p. 299).

La rente d'un bien à la surface de la terre, monte communément à ce qu'on suppose être le tiers du produit total, et c'est pour l'ordinaire une rente fixe et indépendante des variations accidentelles [V] de la récolte (SMITH, tome I, p. 151). C'est rarement moins du quart [...] du produit total (Ibid., tome II, p. 378) ¹⁰¹.

La rente foncière ne peut pas être payée pour toutes les marchandises. Par exemple, dans beaucoup de régions, on ne paie pas de rente foncière pour les pierres.

On ne peut porter ordinairement au marché que ces parties seulement du produit de la terre dont le prix ordinaire est suffisant pour remplacer le capital qu'il faut employer pour les y porter, et les profits ordinaires de ce capital. Si le prix ordinaire est plus que suffisant, le surplus en ira naturellement à la rente de la terre. S'il n'est juste que suffisant, la marchandise pourra bien être portée au marché, mais elle ne peut fournir à payer une rente au propriétaire. Le prix sera-t-il ou ne sera-t-il pas plus que suffisant ? C'est ce qui dépend de la demande (SMITH, tome I, pp. 302-303).

La rente entre ¹⁰² dans la composition du prix des marchandises, d'une autre manière que n'y entrent les salaires et les profits. Le taux haut ou bas des salaires et des profits est la cause du haut ou bas prix des marchandises : le taux haut ou bas de la rente est l'effet du prix (SMITH, tome I, p. 303).

Parmi les produits qui toujours rapportent une rente foncière, on compte la nourriture.

Les hommes, comme toutes les autres espèces animales se multipliant naturellement en proportion des moyens de leur subsistance, il y a toujours plus ou moins demande de nourriture. Toujours la nourriture pourra acheter [...] [VI] une quantité plus ou moins grande de travail et toujours il se trouvera quelqu'un disposé à faire quelque chose pour la gagner. A la vérité, ce qu'elle peut acheter de travail n'est pas toujours égal ¹⁰³ à ce qu'elle pourrait en faire subsister, si elle était distribuée de la manière la plus économique, et cela à cause des forts salaires qui sont quelquefois

donnés au travail. Mais elle peut toujours acheter autant de travail qu'elle peut en faire subsister, au taux auquel ce genre de travail subsiste communément dans le pays. Or la terre, dans presque toutes les situations possibles, produit plus de nourriture que ce qu'il faut pour faire subsister tout le travail qui concourt à mettre cette nourriture au marché [...] Te surplus de cette nourriture est aussi toujours plus que suffisant pour remplacer avec profit le capital qui fait mouvoir ce travail. Ainsi il reste toujours quelque chose pour donner une rente au propriétaire (SMITH, tome I, pp. 305-306). Non seulement c'est de la nourriture que la rente tire sa première origine, mais encore si quelque autre partie du produit de la terre vient aussi par la suite à rapporter une rente, elle doit cette addition de valeur à l'accroissement de puissance qu'a acquis le travail pour produire la nourriture, au moyen de la culture et de l'amélioration de la terre (SMITH, tome I, p. 345). La nourriture de l'homme [paraît être le seul des produits de la terre qui] fournisse toujours [et nécessairement] de quoi payer une rente quelconque au propriétaire (tome I, p. 337). Les pays ne peuplent pas en proportion du nombre que leur produit peut vêtir et loger, mais en raison de celui que ce produit peut nourrir (SMITH, tome I, p. 342).

Les deux plus grands besoins de l'homme après la nourriture sont le vêtement, le logement, le chauffage. Ils rapportent la plupart du temps une rente foncière, mais pas toujours obligatoirement (Ibid., tome I, pp. 337-338) ¹⁰⁴.

[VIII] Voyons maintenant comment le propriétaire foncier exploite tous les avantages de la société.

1^o La rente foncière augmente avec la population (SMITH, tome I, p. 335).

2^o Say nous a déjà dit comment la rente foncière augmente avec les chemins de fer, etc., avec l'amélioration de la sécurité et la multiplication des moyens de communications.

3^o

Toute amélioration qui se fait dans l'état de la société, tend, d'une manière directe ou indirecte ¹⁰⁵, à faire monter la rente réelle de la terre, à augmenter la richesse réelle du propriétaire, c'est-à-dire son pouvoir d'acheter le travail d'autrui ou le produit du travail d'autrui... L'extension de l'amélioration des terres et de la culture y tend d'une manière directe. La part du propriétaire dans le produit augmente nécessairement à mesure que le produit augmente. La hausse qui survient dans le prix réel de ces sortes de produits bruts, [...] la hausse, par exemple, du prix du bétail tend aussi à élever, d'une manière directe, la rente du propriétaire et dans une proportion encore plus forte. Non seulement la valeur réelle de la part du propriétaire, le pouvoir réel que cette part lui donne sur le travail d'autrui, augmentent avec la valeur réelle du produit, mais encore la proportion de cette part, relativement au produit total, augmente aussi avec cette valeur. Ce produit, après avoir haussé dans son prix réel, n'exige pas plus de travail pour être recueilli [...] et pour suffire à remplacer le capital qui fait mouvoir ce travail, avec les profits ordinaires de ce capital. La portion restante du produit, tu est la part du propriétaire, sera donc

⁹⁹. Ce mot est une addition de Marx.

¹⁰⁰. Ces quatre derniers mots ne figurent pas dans le manuscrit de Marx.

¹⁰¹. Chez SMITH : "C'est rarement moins. du quart et souvent plus du tiers du produit total."

¹⁰². Souligné par Marx.

¹⁰³. Les passages entre crochets n'ont pas été repris par Marx.

¹⁰⁴. Voici les termes de Smith : "Les deux plus grands besoins de l'homme après la nourriture sont le vêtement et le logement. Ils peuvent quelquefois en rapporter une et quelquefois ne le peuvent pas, selon les circonstances".

le, relativement au tout, qu'elle ne l'était auparavant (SMITH, tome II, pp. 157-159).

[IX] L'accroissement de la demande de produits bruts et par conséquent l'élévation de la valeur peut résulter, en partie, de l'augmentation de la population et de l'augmentation de ses besoins. Mais toute invention nouvelle, toute utilisation nouvelle que fait la manufacture d'une matière première qu'on n'avait pas encore ou peu utilisée auparavant, augmente la rente foncière. Ainsi, par exemple, la rente des mines de charbon a monté énormément avec les chemins de fer, les bateaux à vapeur, etc.

Outre cet avantage que le propriétaire foncier tire de la manufacture, des inventions, du travail, nous en verrons immédiatement un autre encore.

4°

Ces sortes d'améliorations dans la puissance productive du travail, qui tendent directement à réduire le prix réel des ouvrages de manufacture, tendent indirectement à élever la rente réelle de la terre. C'est contre du produit manufacturé que le propriétaire échange cette partie de – son produit brut, qui excède sa consommation personnelle, ou [...] le prix de cette partie. Tout ce qui réduit le prix réel de ce premier genre de produit, élève le prix réel du second ; une même quantité de ce produit brut répond dès lors à une plus grande quantité de ce produit manufacturé, et le propriétaire se trouve à portée d'acheter une plus grande quantité des choses de commodité, d'ornement ou de luxe qu'il désire se procurer (SMITH, tome II, p. 159).

Mais, si du fait que le propriétaire foncier exploite tous les avantages de la société, Smith [XI] conclut (tome II, p. 161) que l'intérêt du propriétaire est toujours identique à celui de la société, c'est une stupidité. En économie politique, sous le régime de la propriété privée, l'intérêt que quelqu'un peut porter à la société est en proportion exactement inverse de l'intérêt que la société peut lui porter, de même que l'intérêt que l'usurier porte au dissipateur n'est absolument pas identique à l'intérêt de ce dernier.

Nous ne mentionnerons qu'en passant la soif de monopole du propriétaire foncier à l'égard de la propriété foncière des pays étrangers, dont datent par exemple les lois sur les blés ¹⁰⁵. De même, nous passerons ici sous silence le servage moyenâgeux, l'esclavage aux colonies, la misère des journaliers à la campagne en Grande-Bretagne. Tenons-nous en aux thèses de l'économie politique elle-même.

1° Dire que le propriétaire foncier est intéressé au bien de la société, c'est dire, d'après les principes de l'économie, qu'il est intéressé à la progression de sa population, de sa production artistique, à l'augmentation de ses besoins, en un mot à la croissance de la richesse ; et d'après ce que nous avons vu jusqu'ici, cette croissance va de pair avec la croissance de la misère et de l'esclavage. La liaison entre l'accroissement du loyer et celui de la misère est un exemple de l'intérêt que le propriétaire foncier porte

à la société, car avec le loyer, la rente foncière, l'intérêt du sol sur lequel est bâtie la maison augmente.

2° D'après les économistes eux-mêmes, l'intérêt du propriétaire foncier est le contraire direct de celui du fermier ; donc déjà d'une partie importante de la société.

[XI] 3° Comme le propriétaire foncier peut exiger d'autant plus de rente [du] fermier que le fermier paie moins de salaire et comme le fermier rabaisse d'autant plus le salaire que le propriétaire exige plus de rente foncière, l'intérêt du propriétaire est tout aussi opposé à l'intérêt des travailleurs agricoles que celui des patrons de manufactures l'est à celui de leurs ouvriers. Il rabaisse également le salaire à un minimum.

4° Comme la baisse réelle du prix des produits manufacturés élève la rente de la terre, le propriétaire foncier a un intérêt direct à l'abaissement du salaire des ouvriers de manufacture, à la concurrence entre capitalistes, à la surproduction, à toute la misère qu'engendre la manufacture.

5° Si donc l'intérêt du propriétaire foncier, bien loin d'être identique à l'intérêt de la société, est le contraire direct de l'intérêt des fermiers, des travailleurs agricoles, des ouvriers des manufactures et des capitalistes, l'intérêt d'un propriétaire n'est même pas identique à celui de l'autre du fait de la concurrence que nous allons maintenant considérer.

Déjà, d'une manière générale, la grande propriété foncière est à la petite, comme le grand capital l'est au petit. Mais il s'y ajoute encore des circonstances spéciales qui amènent d'une façon obligatoire l'accumulation de la grande propriété et l'absorption de la petite par celle-ci.

[XII] 1° Nulle part le nombre relatif des ouvriers et des instruments ne diminue plus avec la grandeur du fonds que dans la propriété foncière. De même nulle part la possibilité de l'exploitation sous toutes les formes, l'économie des frais de production et la division habile du travail n'augmentent plus avec la grandeur du fonds que dans la propriété foncière. Si petit que soit un champ, les instruments de travail qu'il exige comme la charrue, la scie, etc., ont une certaine limite au-dessous de laquelle on ne peut plus descendre, tandis que la petitesse de la propriété peut descendre beaucoup au-dessous de cette limite.

2° La grande propriété foncière accumule à son profit les intérêts que le capital du fermier a appliqués à l'amélioration du sol. La petite propriété foncière doit utiliser son propre capital. Tout ce profit est donc perdu pour elle.

3° Alors que toute amélioration sociale sert la grande propriété foncière, elle nuit à la petite, parce qu'elle exige d'elle toujours plus d'argent liquide.

4° Deux lois importantes pour cette concurrence sont encore à considérer :

a) La rente des terres cultivées pour produire la nourriture des hommes règle la rente de la plupart des autres terres cultivées (SMITH, tome I, p. 331).

Les moyens de subsistance comme le bétail, etc. ne peuvent, en dernière analyse, être produits que par la grande propriété. C'est donc elle qui règle la rente des autres terres et elle peut la réduire à un minimum.

Le petit propriétaire foncier qui travaille lui-même se trouve alors, vis-à-vis du grand propriétaire, dans le rapport d'un artisan qui possède son *propre* instrument vis-à-vis du patron de fabrique. La petite propriété est devenue

105. Souligné par Marx.

106. Marx fait ici allusion aux lois anglaises sur le blé de 1815. Il écrira plus tard dans *Le Capital*, livre III (tome VIII, p. 18) : "Elles instituaient une taxe sur le pain, qui, de l'aveu des législateurs, fut imposée au pays pour assurer aux propriétaires fonciers oisifs la pérennité de leurs rentes qui s'étaient anormalement accrues pendant les guerres contre les Jacobins."

un simple instrument de travail. [XVI] La rente foncière disparaît entièrement pour le petit propriétaire, il lui reste tout au plus l'intérêt de son capital et son salaire ; car la concurrence peut amener la rente foncière à n'être plus que l'intérêt du capital que le propriétaire n'a pas lui-même investi.

b) Nous avons d'ailleurs vu déjà que, à fertilité égale et à habileté égale d'exploitation des terres, mines et pêcheries, le produit est en proportion de l'extension des capitaux. Donc victoire de la grande propriété foncière. De même, à égalité des capitaux en proportion de la fertilité. Donc à égalité de capitaux, c'est le propriétaire du sol le plus fertile qui gagne.

c) On peut dire d'une mine, en général, qu'elle est féconde ou qu'elle est stérile selon que la quantité de minerai que peut en tirer une certaine quantité de travail est plus ou moins grande que celle qu'une même quantité de travail tirerait de la plupart des autres mines de la même espèce (SMITH, tome I, pp. 345-346). Le prix de la mine de charbon la plus féconde règle le prix du charbon pour toutes les autres mines de son voisinage. Le propriétaire et l'entrepreneur trouvent tous deux qu'ils pourront se faire l'un une plus forte rente, l'autre un plus gros profit, en vendant quelque chose au-dessous de tous leurs voisins. Les voisins sont bientôt obligés de vendre au même prix, quoiqu'ils soient moins en état d'y suffire et quoique ce prix aille toujours en diminuant et leur enlève même quelquefois toute leur rente et tout leur profit. Quelques exploitations se trouvent alors entièrement abandonnées, d'autres ne rapportent plus de rente et ne peuvent plus être continuées que par le propriétaire de la mine (SMITH, tome I, p. 350). Après la découverte des mines du Pérou, les mines d'argent d'Europe furent pour la plupart abandonnées... La même chose arriva à l'égard des mines de Cuba et de Saint-Domingue, et même à l'égard des anciennes mines du Pérou, après la découverte de celles du Potosi (tome I, p. 353).

Tout ce que Smith dit ici des mines est plus ou moins valable de la propriété foncière en général.

d) Il est à remarquer que partout le prix courant des terres dépend du taux courant de l'intérêt... Si la rente de la terre tombait au-dessous de l'intérêt de l'argent d'une différence plus forte, personne ne voudrait acheter de terres, ce qui réduirait bientôt leur prix courant. Au contraire, si les avantages faisaient beaucoup plus que compenser la différence, tout le monde voudrait acheter des terres, ce qui en relèverait encore bientôt le prix courant ([SMITH], tome II, pp. 367-368).

Il résulte de ce rapport entre la rente foncière et le taux de l'argent que la rente foncière doit tomber de plus en plus, de sorte qu'en fin de compte, il n'y aura plus que les gens les plus riches qui pourront vivre de la rente foncière. Donc concurrence toujours plus grande entre les propriétaires fonciers qui n'affèrent pas. Ruine d'une partie d'entre eux. – Nouvelle accumulation de la grande propriété foncière.

[XVII] Cette concurrence a en outre comme conséquence qu'une grande partie de la propriété foncière tombe entre les mains des capitalistes et que les capitalistes deviennent ainsi en même temps propriétaires fonciers, de même que, somme toute, les petits propriétaires fonciers ne sont déjà plus que des capitalistes. De

même, une partie de la grande propriété foncière devient en même temps industrielle.

La conséquence dernière est donc la résolution de la différence entre capitaliste et propriétaire foncier, de sorte que, dans l'ensemble, il n'y a plus que deux classes de la population : la classe ouvrière et la classe des capitalistes. Cette mise dans le commerce de la propriété foncière, cette transformation de la propriété foncière en marchandise est la dernière chute de l'ancienne aristocratie et le dernier achèvement de l'aristocratie de l'argent.

1° Nous ne partageons pas les larmes sentimentales que le romantisme verse à ce sujet. Il confond l'infamie qu'il y a à trafiquer de la terre avec la logique tout à fait rationnelle, souhaitable et nécessaire dans le cadre de la propriété privée, que comporte la mise dans le commerce de la propriété privée de la terre. Premièrement, la propriété foncière féodale est déjà, par nature, de la terre dont on a trafiqué, qui est aliénée à l'homme et qui, par conséquent, l'affronte en la personne de quelques grands seigneurs.

Déjà la propriété féodale comporte la domination de la terre sur les hommes en tant que puissance qui leur est étrangère. Le serf est l'accessoire de la terre. De même le majorataire, le fils aîné appartient à la terre. C'est elle qui le reçoit en héritage. D'une manière générale, le règne de la propriété privée commence avec la propriété foncière, elle en est le fondement. Mais dans la propriété foncière féodale, le seigneur apparaît tout au moins comme le roi de la propriété. De même il existe encore l'apparence d'un rapport plus intime que celui de la simple richesse matérielle entre le possesseur et la terre. La terre s'individualise avec son maître, eue a son rang, elle est baronnie ou comtat avec lui, elle a ses privilèges, sa juridiction, ses relations politiques, etc. Elle apparaît comme le corps non-organique de son maître. D'où le proverbe : **"nulle terre sans maître"** qui exprime la soudure entre la seigneurie et la propriété foncière. De même le règne de la propriété foncière n'apparaît pas directement comme le règne du simple capital. Ses ressortissants sont plutôt, vis-à-vis d'elle, comme vis-à-vis de leur patrie. C'est un type étroit de nationalité.

[XVIII] De même la propriété foncière féodale donne son nom à son maître, comme un royaume le donne à son roi. L'histoire de sa famille, l'histoire de sa maison, etc., tout cela individualise pour lui la propriété foncière et en fait formellement sa maison, en fait une personne. De même ceux qui cultivent sa propriété foncière n'ont pas la situation de journaliers salariés, mais ou bien ils sont eux-mêmes sa propriété comme les serfs, ou bien ils sont vis-à-vis de lui dans un rapport d'allégeance, de sujétion et d'obligation. Sa situation vis-à-vis d'eux est donc directement politique mais elle a également un côté sentimental. Les mœurs, le caractère, etc. changent d'une terre à l'autre et semblent ne faire qu'un avec la parcelle, tandis que plus tard ce n'est plus que la bourse de l'homme qui le lie à la terre, et non son caractère ou son individualité. Enfin, il ne cherche pas à tirer le plus grand avantage possible de sa propriété foncière. Au contraire, il consomme ce qui est sur place et laisse tranquillement le soin de procurer le nécessaire au serf et au fermier. C'est la condition noble de la propriété foncière qui donne à son maître une auréole romantique.

Il est nécessaire que cette apparence soit supprimée ;

que la propriété foncière, racine de la propriété privée, soit entraînée tout entière dans le mouvement de celle-ci et devienne une marchandise ; que la suprématie du propriétaire apparaisse comme la pure suprématie de la propriété privée, du capital, dépouillée de toute teinture politique ; que le rapport de propriétaire à ouvrier se réduise au rapport économique d'exploiteur à exploité ; que tout rapport personnel du propriétaire à sa propriété cesse et que celle-ci devienne seulement la richesse matérielle concrète ; que le mariage de l'intérêt prenne la place du mariage d'honneur avec la terre et que la terre soit tout autant ramenée à une valeur commerciale que l'homme. Il est nécessaire que ce qui est la racine de la propriété foncière, la cupidité sordide, apparaisse aussi sous sa forme cynique. Il est nécessaire que le monopole immobile se convertisse en monopole mobile et harcelé, en concurrence ; que la jouissance oisive de la sueur de sang d'autrui se transforme en l'affairement du commerce qu'on en fait. Il est enfin nécessaire que, sous la forme de capital, la propriété manifeste dans cette concurrence sa domination tant sur la classe ouvrière que sur les propriétaires eux-mêmes, du fait que les lois de mouvement du capital les ruinent ou les élèvent. Alors, à la place de l'adage moyen-âgeux : "**nulle terre sans seigneur**", apparaîtra le proverbe moderne : "**l'argent n'a pas de maître**", où s'exprime toute la domination de la matière inerte sur les hommes.

[XIX] 2° Quant à la querelle de la division ou de la non-division de la propriété foncière, il faut faire les remarques suivantes.

La **division de la propriété** nie le **grand monopole** de la propriété foncière, elle l'abolit, mais seulement en **le généralisant**. Elle ne supprime pas le fondement du monopole, la propriété privée. Elle s'en prend à l'existence du monopole, mais non à son essence. Il s'ensuit qu'elle tombe sous le coup des lois de la propriété privée. La division de la propriété foncière correspond en effet au mouvement de la concurrence sur le terrain industriel. Outre les désavantages économiques de cette division des instruments et de cet isolement du travail de chacun (qu'il faut bien distinguer de la division du travail : le travail n'est pas réparti entre beaucoup d'individus, mais le même travail est fait chacun pour soi, c'est une multiplication du même travail), ce morcellement, comme ailleurs la concurrence, se convertit à nouveau nécessairement en accumulation.

Où donc se produit la division de la propriété foncière, il ne reste rien d'autre à faire que de revenir au monopole sous une forme encore plus odieuse ou de nier, d'abolir la division même de la propriété. Mais cela ne veut pas dire retour à la propriété féodale, mais au contraire abolition de la propriété privée du sol en général. La première abolition du monopole est toujours sa généralisation, l'extension de son existence. L'abolition du monopole qui a atteint son existence la plus large et la plus vaste possible est sa destruction complète. L'association appliquée au sol partage, au point de vue économique, les avantages de la grande propriété foncière et elle est la première à réaliser la tendance primitive de la division, c'est-à-dire l'égalité, de même qu'elle restaure, d'une manière rationnelle et non plus par la médiation de la servitude, de la domination et d'une absurde mystique de la propriété, le rapport sentimental de l'homme à la terre : en effet, la terre cesse d'être un objet de trafic et, par le travail et la jouissance libre, elle redevient une propriété vraie et personnelle de l'homme.

Un grand avantage de la division est que la masse, qui ne peut plus se résoudre à la servitude, périt ici de la propriété d'une autre manière que [celle] de l'industrie.

Quant à la grande propriété foncière, ses défenseurs ont toujours identifié d'une manière sophistique les avantages économiques qu'offre l'agriculture à grande échelle avec la grande propriété terrienne, comme si ce n'était pas l'abolition de la propriété qui commençait précisément à donner à ces avantages soit leur [XX] extension maximum, soit leur utilité sociale. De même, ils ont attaqué l'esprit mercantile de la petite propriété foncière comme si la grande propriété, même déjà sous sa forme féodale, n'incluait pas le trafic d'une façon latente. Pour ne rien dire de la forme anglaise moderne où s'allient le féodalisme du propriétaire et l'esprit mercantile et l'industrie du fermier.

De même que la grande propriété foncière peut retourner à la division de la propriété le reproche de monopole que celle-ci lui fait, car la division est aussi fondée sur le monopole de la propriété privée, de même la division de la propriété foncière peut retourner à la grande propriété le reproche de division, car là aussi celle-ci règne, mais sous une forme rigide, figée. En général, la propriété privée repose bien sur la division. D'ailleurs, de même que la division de la propriété foncière ramène à la grande propriété sous la forme de richesse capitaliste, de même la propriété féodale doit nécessairement aller jusqu'à la division ou tout au moins tomber entre les mains des capitalistes, quoi qu'elle fasse.

Car la grande propriété foncière, comme en Angleterre, pousse la majorité écrasante de la population dans les bras de l'industrie et réduit ses propres ouvriers à la misère complète. Elle engendre et accroît donc la force de ses ennemis, la capital, l'industrie, en jetant des pauvres et toute une activité du pays dans l'autre camp. Elle rend la majorité du pays industrielle, en fait donc l'adversaire de la grande propriété foncière. Si l'industrie a atteint une grande puissance, comme c'est aujourd'hui le cas en Angleterre, elle arrache peu à peu à la grande propriété ses monopoles par rapport à [ceux] de l'étranger et les jette dans la concurrence avec la propriété foncière de l'étranger. Sous le règne de l'industrie, la propriété foncière ne pouvait, en effet, assurer sa grandeur féodale que par des monopoles vis-à-vis de l'étranger pour se mettre ainsi à l'abri des lois générales du commerce qui sont contraires à sa nature féodale. Une fois jetée dans la concurrence, elle en suit les lois comme toute autre marchandise qui y est soumise. Elle se plie aux mêmes fluctuations, augmentations ou diminutions, passages d'une main à l'autre, et aucune loi ne peut plus la maintenir dans quelques mains prédestinées. [XXI] La conséquence directe est l'éparpillement en de nombreuses mains ; en tout cas, elle tombe au pouvoir des capitaux industriels.

Enfin, la grande propriété foncière, qui s'est ainsi maintenue par la force et qui a engendré auprès d'elle une industrie redoutable, conduit plus rapidement encore à la crise que la division de la propriété foncière, auprès de laquelle la puissance de l'industrie reste toujours de second ordre.

La grande propriété foncière a, comme nous le voyons en Angleterre, déjà perdu son caractère féodal et pris un caractère individuel dans la mesure où elle veut faire le plus d'argent possible. Elle [donne] au propriétaire la rente

foncière la plus forte possible, au fermier le profit de son capital le plus grand possible. Les ouvriers agricoles sont donc déjà réduits au minimum et, à l'intérieur de la propriété foncière, la classe des fermiers représente déjà la puissance de l'industrie et du capital. Du fait de la concurrence avec l'étranger, la rente foncière cesse pour la plus grande part de pouvoir constituer un revenu indépendant. Une grande partie des propriétaires fonciers prend nécessairement la place des fermiers qui, de cette manière, tombent dans le prolétariat. D'autre part, beaucoup de fermiers s'empareront aussi de la propriété foncière ; car les grands propriétaires qui, avec leurs revenus faciles, se sont en majorité adonnés à la dissipation et la plupart du temps sont également impropres à diriger l'agriculture à grande échelle, ne possèdent pour une part ni le capital, ni les capacités nécessaires pour exploiter le soi. Donc une partie d'entre eux est entièrement ruinée. Enfin, le salaire réduit déjà à un minimum doit être réduit plus encore pour faire face à la concurrence. Cela conduit alors nécessairement à la révolution.

Il fallait que la propriété foncière se développât de chacune des deux manières pour connaître en l'une et en l'autre son déclin nécessaire, de même que l'industrie devait aussi se ruiner sous la forme du monopole et sous celle de la concurrence pour apprendre à croire en l'homme.

Le travail aliéné

[XXII] Nous sommes partis des prémisses de l'économie politique. Nous avons accepté son langage et ses lois. Nous avons supposé la propriété privée, la séparation du travail, du capital et de la terre, ainsi que celle du salaire, du profit capitaliste et de la rente foncière, tout comme la division du travail, la concurrence, la notion de valeur d'échange, etc. En partant de l'économie politique elle-même, en utilisant ses propres termes, nous avons montré que l'ouvrier est ravalé au rang de marchandise, et de la marchandise la plus misérable, que la misère de l'ouvrier est en raison inverse de la puissance et de la grandeur de sa production ¹⁰⁷, que le résultat nécessaire de la concurrence est l'accumulation du capital en un petit nombre de mains, donc la restauration encore plus redoutable du monopole ; qu'enfin la distinction entre capitaliste et propriétaire foncier, comme celle entre paysan et ouvrier de manufacture, disparaît et que toute la société doit se diviser en deux classes, celle des propriétaires et celle des ouvriers non propriétaires.

L'économie politique part du fait de la propriété privée. Elle ne nous l'explique pas. Elle exprime le processus matériel que décrit en réalité la propriété privée, en formules générales et abstraites, qui ont ensuite pour elle valeur de lois. Elle ne comprend ¹⁰⁸ pas ces lois, c'est-à-dire qu'elle ne montre pas comment elles résultent de l'essence de la propriété privée. L'économie politique ne nous fournit aucune explication sur la raison de la séparation du travail et du capital, du capital et de la terre. Quand elle détermine par exemple le rapport du salaire au profit du capital, ce

qui est pour elle la raison dernière, c'est l'intérêt des capitalistes c'est-à-dire qu'elle suppose donné ce qui doit être le résultat de son développement. De même la concurrence intervient partout. Elle est expliquée par des circonstances extérieures. Dans quelle mesure ces circonstances extérieures, apparemment contingentes, ne sont que l'expression d'un développement nécessaire, l'économie politique ne nous l'apprend pas. Nous avons vu comment l'échange lui-même lui apparaît comme un fait du hasard. Les seuls mobiles qu'elle mette en mouvement sont la soif *de richesses* et la *guerre entre convoitises*, la *concurrence*.

C'est précisément parce que l'économie ne comprend pas l'enchaînement du mouvement que, par exemple, la doctrine de la concurrence a pu s'opposer à nouveau à celle du monopole, la doctrine de la liberté industrielle à celle de la corporation, la doctrine de la division de la propriété foncière à celle de la grande propriété terrienne, car la concurrence, la liberté industrielle, la division de la propriété foncière n'étaient développées et comprises que comme des conséquences contingentes, intentionnelles, arrachées de force, et non pas nécessaires, inéluctables et naturelles du monopole, de la corporation et de la propriété féodale.

Nous avons donc maintenant à comprendre l'enchaînement essentiel qui lie la propriété privée, la soif de richesses, la séparation du travail, du capital et de la propriété, celle de l'échange et de la concurrence, de la valeur et de la dépréciation de l'homme, du monopole et de la concurrence, etc., bref le lien de toute cette *aliénation* ¹⁰⁹ avec le système de *l'argent*.

Ne faisons pas comme l'économiste qui, lorsqu'il veut expliquer quelque chose, se place dans un état originel fabriqué de toutes pièces. Ce genre d'état originel n'explique rien. Il ne fait que repousser la question dans une grisaille lointaine et nébuleuse. Il suppose donné dans la forme du fait, de l'événement, ce qu'il veut en déduire, c'est-à-dire le rapport "nécessaire entre deux choses, par exemple entre la division du travail et l'échange. Ainsi le théologien explique l'origine du mal par le péché originel, c'est-à-dire suppose comme un fait, sous la forme historique, ce qu'il doit lui-même expliquer.

Nous partons d'un fait économique *actuel*.

L'ouvrier devient d'autant plus pauvre qu'il produit plus de richesse, que sa production croît en puissance et en volume. L'ouvrier devient une marchandise d'autant plus vile qu'il crée plus de marchandises. La *dépréciation* du monde des hommes augmente en raison directe de la *mise en valeur* du monde des choses. Le travail ne produit pas que des marchandises ; il se produit lui-même et produit l'ouvrier en tant que *marchandise*, et cela dans la

¹⁰⁷. C'est-à-dire que plus il produit, plus sa misère est grande.

¹⁰⁸. Begreift, c'est-à-dire : elle ne saisit pas ces lois dans leur concept.

¹⁰⁹. Marx emploie ici le terme Entfremdung. Mais il utilise aussi, avec une fréquence presque égale, celui de Enttäusserung. Étymologiquement, le mot Entfremdung insiste plus sur l'idée d'étranger tandis que Enttäusserung marque plus l'idée de dépossession. Nous avons pour notre part renoncé à tenir compte d'une nuance que Marx n'a pas faite puisqu'il emploie indifféremment les deux termes. Hegel ne faisait pas non plus la différence et il nous a semblé inutile de recourir au procédé de M. Hippolyte qui a créé, dans sa traduction de la Phénoménologie, le mot extranéation. Là où Marx, pour insister, utilise successivement les deux termes, nous avons traduit l'un des deux par dessaisissement. Quand Marx utilise l'adjectif entfremdet, nous avons traduit, lorsque c'était possible, par rendu étranger. Mais le terme aliéné n'a pas été réservé uniquement pour rendre entäusert.

mesure où il produit des marchandises en général.

Ce fait n'exprime rien d'autre que ceci : l'objet que le travail produit, son produit, l'affronte comme un **être étranger**, comme une **puissance indépendante** du producteur. Le produit du travail est le travail qui s'est fixé, concrétisé dans un objet, il est **l'objectivation du travail**. L'actualisation du travail est son objectivation. Au stade de l'économie, cette actualisation du travail apparaît comme la **perte** pour l'ouvrier **de sa réalité**, l'objectivation comme la **perte de l'objet ou l'asservissement** à celui-ci, l'appropriation comme l'**aliénation**, le **dessaisissement**.

La réalisation du travail se révèle être à tel point une perte de réalité que l'ouvrier perd sa réalité jusqu'à en mourir de faim. L'objectivation se révèle à tel point être la perte de l'objet, que l'ouvrier est spolié non seulement des objets les plus nécessaires à la vie, mais encore des objets du travail. Oui, le travail lui-même devient un objet dont il ne peut s'emparer qu'en faisant le plus grand effort et avec les interruptions les plus irrégulières. L'appropriation de l'objet se révèle à tel point être une aliénation que plus l'ouvrier produit d'objets, moins il peut posséder et plus il tombe sous la domination de son produit, le capital.

Toutes ces conséquences se trouvent dans cette détermination l'ouvrier est à l'égard du **produit de son travail** dans le même rapport qu'à l'égard d'un objet **étranger**. Car ceci est évident par hypothèse : plus l'ouvrier s'extériorise dans son travail, plus le monde étranger, objectif, qu'il crée en face de lui, devient puissant, plus il s'appauvrit lui-même et plus son monde intérieur devient pauvre, moins il possède en propre. Il en va de même dans la religion. Plus l'homme met de choses en Dieu, moins il en garde en lui-même. L'ouvrier met sa vie dans l'objet. Mais alors celle-ci ne lui appartient plus, elle appartient à l'objet. Donc plus cette activité est grande, plus l'ouvrier est sans objet ¹¹⁰. Il n'est pas ce qu'est le produit de son travail. Donc plus ce produit est grand, moins il est lui-même. L'aliénation de l'ouvrier dans son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une existence **extérieure, mais** que son travail existe en **dehors de lui**, indépendamment de lui, étranger à lui, et devient une puissance autonome vis-à-vis de lui, que la vie qu'il a prêtée à l'objet s'oppose à lui, hostile et étrangère.

[XXIII] Examinons maintenant de plus près **l'objectivation**, la production de l'ouvrier et, en elle, l'aliénation, la **perte de l'objet**, de son produit.

L'ouvrier ne peut rien créer sans la nature, sans le **monde extérieur sensible**. Elle est la matière dans laquelle son travail se réalise, au sein de laquelle il s'exerce, à partir de laquelle et au moyen de laquelle il produit.

Mais, de même que la nature offre au travail les **moyens de subsistance**, dans ce sens que le travail ne peut pas vivre sans objets sur lesquels il s'exerce, de même elle fournit aussi d'autre part les **moyens de subsistance** au sens restreint, c'est-à-dire les moyens de subsistance physique de l'ouvrier lui-même.

Donc, plus l'ouvrier s'approprie par son travail le monde extérieur, la nature sensible, plus il se soustrait de **moyens de subsistance** sous ce double point de vue : que, premièrement, le monde extérieur sensible cesse de plus en plus d'être un objet appartenant à son travail, un **moyen de subsistance de son travail** ; et que,

deuxièmement, il cesse de plus en plus d'être un **moyen de subsistance au** sens immédiat, un moyen pour la subsistance physique de l'ouvrier.

De ce double point de vue, l'ouvrier devient donc un esclave de son objet : premièrement, il reçoit un objet de travail, c'est-à-dire du travail, et, deuxièmement, il reçoit des **moyens de subsistance**. Donc, dans le sens qu'il lui doit la possibilité d'exister premièrement en tant qu'ouvrier et deuxièmement en tant que sujet **physique**. Le comble de cette servitude est que seule sa qualité d'ouvrier lui permet de se conserver encore en tant que sujet **physique, et** que ce n'est plus qu'en tant que **sujet physique** ¹¹¹ qu'il est **ouvrier**.

(L'aliénation de l'ouvrier dans son objet s'exprime selon les lois de l'économie de la façon suivante : plus l'ouvrier produit, moins il a à consommer ; plus il crée de valeurs, plus il se déprécie et voit diminuer sa dignité ; plus son produit a de forme, plus l'ouvrier est difforme ; plus son objet est civilisé, plus l'ouvrier est barbare ; plus le travail est puissant, plus l'ouvrier est impuissant ; plus le travail s'est rempli d'esprit, plus l'ouvrier a été privé d'esprit et est devenu esclave de la nature.)

L'économie politique cache l'aliénation dans **l'essence** du travail ¹¹² par le fait **qu'elle** ne considère pas le rapport **direct entre** l'ouvrier (le travail) et la production. Certes, le travail produit des merveilles pour les riches, mais il produit le dénuement pour l'ouvrier. Il produit des palais, mais des tanières pour l'ouvrier. Il produit la beauté, mais l'étiollement pour l'ouvrier. Il remplace le travail par des machines, mais il rejette une partie des ouvriers dans un travail barbare et fait de l'autre partie des machines. Il produit l'esprit, mais il produit l'imbécillité, le crétinisme pour l'ouvrier.

Le rapport immédiat du travail à ses produits est le rapport de l'ouvrier aux **objets de** sa production. Le rapport de l'homme qui a de la fortune aux objets de la production et à la production elle-même n'est qu'une conséquence de ce premier rapport. Et il le confirme. Nous examinerons cet autre aspect plus tard.

Si donc nous posons la question : Quel est le rapport essentiel du travail, nous posons la question du rapport de l'ouvrier à la production.

Nous n'avons considéré jusqu'ici l'aliénation, le dessaisissement de l'ouvrier que sous un seul aspect, celui de son rapport aux produits **de son travail**. Mais l'aliénation n'apparaît pas seulement dans le résultat, mais dans l'acte **de** la production, à l'intérieur de l'activité productive elle-même. Comment l'ouvrier pourrait-il affronter en étranger le produit de son activité, si, dans l'acte de la production même, il ne devenait pas étranger à lui-même : le produit n'est, en fait, que le résumé de l'activité, de la production. Si donc le produit du travail est l'aliénation, la produc-

¹¹⁰. L'expression allemande est "gegenstandslos".

¹¹¹. Le travail, oui est pour l'homme manifestation de sa personnalité, n'est **plus** pour l'ouvrier que le moyen de subsister. Il ne peut se conserver **cri** tant que sujet physique qu'en qualité d'ouvrier, et non en qualité d'homme ayant directement accès aux moyens de subsistance que lui offre la nature.

¹¹². Pour Marx l'essence du travail c'est qu'il est une activité spécifique de l'homme, une manifestation de sa personnalité, l'objectivation de celle-ci. L'économie politique ne considère pas le travail dans son rapport à l'homme, mais seulement sous sa forme aliénée : dans la mesure où il est producteur de valeur, et que d'extériorisation des "forces essentielles" de l'homme il s'est transformé en activité en vue d'un gain.

tion elle-même doit être l'aliénation en acte, l'aliénation de l'activité, l'activité de l'aliénation. L'aliénation de l'objet du travail n'est que le résumé de l'aliénation, du dessaisissement, dans l'activité du travail elle-même.

Or, en quoi consiste l'aliénation du travail ?

D'abord, dans le fait que le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence, que donc, dans son travail, celui-ci ne s'affirme pas mais se nie, ne se sent pas à l'aise, mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. En conséquence, l'ouvrier n'a le sentiment d'être auprès de lui-même ¹¹³ qu'en dehors du travail et, dans le travail, il se sent en dehors de soi. Il est comme chez lui, quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il ne se sent pas chez lui. Son travail n'est donc pas volontaire, mais contraint, c'est du travail forcé. Il n'est donc pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail. Le caractère étranger du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu'il n'existe pas de contrainte physique ou autre, le travail est fui comme la peste. Le travail extérieur, le travail dans lequel l'homme s'aliène, est un travail de sacrifice de soi, de mortification. Enfin, le caractère extérieur à l'ouvrier du travail apparaît dans le fait qu'il n'est pas son bien propre, mais celui d'un autre, qu'il ne lui appartient pas, que dans le travail l'ouvrier ne s'appartient pas lui-même, mais appartient à un autre. De même que, dans la religion, l'activité propre de l'imagination humaine, du cerveau humain et du cœur humain, agit sur l'individu indépendamment de lui, c'est-à-dire comme une activité étrangère divine ou diabolique, de même l'activité de l'ouvrier n'est pas son activité propre. Elle appartient à un autre, elle est la perte de soi-même.

On en vient donc à ce résultat que l'homme (l'ouvrier) ne se sent plus librement actif que dans ses fonctions animales, manger, boire et procréer, tout au plus encore dans l'habitation, qu'animal. Le bestial devient l'humain et l'humain devient le bestial.

Manger, boire et procréer, etc., sont certes aussi des fonctions authentiquement humaines. Mais, séparées abstraitement du reste du champ des activités humaines et devenues ainsi la fin dernière et unique, elles sont bestiales.

Nous avons considéré l'acte d'aliénation de l'activité humaine pratique, le travail, sous deux aspects : Premièrement, le rapport de l'ouvrier au produit du travail en tant qu'objet étranger et ayant barre sur lui. Ce rapport est en même temps le rapport au monde extérieur sensible, aux objets de la nature, monde qui s'oppose à lui d'une manière étrangère et hostile. Deuxièmement, le rapport du travail à l'acte de production à l'intérieur du travail. Ce rapport est le rapport de l'ouvrier à sa propre activité en tant qu'activité étrangère qui ne lui appartient pas, c'est l'activité qui est passivité, la force qui est impuissance, la procréation qui est castration, l'énergie physique et intellectuelle propre de l'ouvrier, sa vie personnelle – car qu'est-ce que la vie sinon l'activité – qui est activité dirigée contre lui-même, indépendante de lui, ne lui appartenant pas. L'aliénation de soi comme, plus haut, l'aliénation de la chose.

[XXIV] Or, nous avons encore à tirer des deux précédentes, une troisième détermination du travail aliéné.

L'homme est un être générique ¹¹⁴. Non seulement parce que, sur le plan pratique et théorique, il fait du genre, tant du sien propre que de celui des autres choses, son objet, mais encore – et ceci n'est qu'une autre façon d'exprimer la même chose – parce qu'il se comporte vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis du genre actuel vivant, parce qu'il se comporte vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis d'un être universel, donc libre.

La vie générique tant chez l'homme que chez l'animal consiste d'abord, au point de vue physique, dans le fait – que l'homme (comme l'animal) vit de la nature non-organique, et plus l'homme est universel par rapport à l'animal, plus est universel le champ de la nature non-organique dont il vit. De même que les plantes, les animaux, les pierres, l'air, la lumière, etc., constituent du point de vue théorique une partie de la conscience humaine, soit en tant qu'objets des sciences de la nature, soit en tant qu'objets de l'art – qu'ils constituent sa nature intellectuelle non-organique, qu'ils sont des moyens de subsistance intellectuelle que l'homme doit d'abord apprêter pour en jouir et les digérer – de même ils constituent aussi au point de vue pratique une partie de la vie humaine et de l'activité humaine. Physiquement, l'homme ne vit que de ces produits naturels, qu'ils apparaissent sous forme de nourriture, de chauffage, de vêtements, d'habitation, etc. L'universalité de l'homme apparaît en pratique précisément dans l'universalité qui fait de la nature entière son corps non-organique, aussi bien dans la mesure où, premièrement, elle est un moyen de subsistance immédiat que dans celle où, [deuxièmement], elle est la matière, l'objet et l'outil de son activité vitale. La nature, c'est-à-dire la nature qui n'est pas elle-même le corps humain, est le corps non-organique de l'homme. L'homme vit de la nature signifie : la nature est son corps avec lequel il doit maintenir un processus constant pour ne pas mourir. Dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est indissolublement liée à la nature ne signifie pas autre chose sinon que la nature est indissolublement liée avec elle-même, car l'homme est une partie de la nature.

Tandis que le travail aliéné rend étrangers à l'homme 1^o la nature, 2^o lui-même, sa propre fonction active, son activité vitale, il rend étranger à l'homme le genre : il fait pour lui de la vie générique le moyen de la vie individuelle. Premièrement, il rend étrangères la vie générique et la vie individuelle, et deuxièmement il fait de cette dernière, réduite à l'abstraction, le but de la première, qui est également prise sous sa forme abstraite et aliénée.

Car, premièrement, le travail, l'activité vitale, la vie productive n'apparaissent eux-mêmes à l'homme que comme un moyen de satisfaire un besoin, le besoin de conservation de l'existence physique. Mais la vie productive est la vie générique. C'est la vie engendrant la vie. Le mode d'activité vitale renferme tout le caractère

¹¹³. *Bei sich*, c'est-à-dire libéré des déterminations extérieures à son être

¹¹⁴. Cette expression, courante dans la philosophie de l'époque, ne nous est plus guère familière aujourd'hui. Dans l'*Encyclopédie* (§ 177), Hegel définit le genre (*die Gattung*) comme "l'Universel concret". Il dit aussi (§ 367) qu'il "constitue une unité simple étant en soi avec la singularité du sujet, dont il est substance concrète". Dire que l'homme est un être générique, c'est donc dire que l'homme s'élève au-dessus de son individualité subjective, qu'il reconnaît en lui l'universel objectif et se dépasse ainsi en tant qu'être fini. Autrement dit, il est individuellement le représentant de l'Homme.

d'une espèce ¹¹⁵, son caractère générique, et l'activité libre, consciente, est le caractère générique de l'homme. La vie elle-même n'apparaît que comme moyen de subsistance.

L'animal s'identifie directement avec son activité vitale. Il ne se distingue pas d'elle. Il est cette activité. L'homme fait de son activité vitale elle-même l'objet de sa volonté et de sa conscience. Il a une activité vitale consciente. Ce n'est pas une détermination avec laquelle il se confond directement. L'activité vitale consciente distingue directement l'homme de l'activité vitale de l'animal. C'est précisément par là, et par là seulement, qu'il est un être générique ¹¹⁶. Ou bien il est seulement un être conscient, autrement dit sa vie propre est pour lui un objet, précisément parce qu'il est un être générique. C'est pour cela seulement que son activité est activité libre. Le travail aliéné renverse le rapport de telle façon que l'homme, du fait qu'il est un être conscient, ne fait précisément de son activité vitale, de son essence qu'un moyen de son existence.

Par la production pratique d'un monde objectif, l'élaboration de la nature non-organique, l'homme fait ses preuves en tant qu'être générique conscient, c'est-à-dire en tant qu'être qui se comporte à l'égard du genre comme à l'égard de sa propre essence, ou à l'égard de soi, comme être générique. Certes, l'animal aussi produit. Il se construit un nid, des habitations, comme l'abeille, le castor, la fourmi, etc. Mais il produit seulement ce dont il a immédiatement besoin pour lui ou pour son petit ; il produit d'une façon unilatérale, tandis que l'homme produit d'une façon universelle ; il ne produit que sous l'empire du besoin physique immédiat, tandis que l'homme produit même libéré du besoin physique et ne produit vraiment que lorsqu'il en est libéré ; l'animal ne se produit que lui-même, tandis que l'homme reproduit toute la nature ; le produit de l'animal fait directement partie de son corps physique, tandis que l'homme affronte librement son produit. L'animal ne façonne qu'à la mesure et selon les besoins de l'espèce à laquelle il appartient, tandis que l'homme sait produire à la mesure de toute espèce et sait appliquer partout à l'objet sa nature inhérente ; l'homme façonne donc aussi d'après les lois de la beauté.

C'est précisément dans le fait d'élaborer le monde objectif que l'homme commence donc à faire réellement

ses preuves d'être **générique**. Cette production est sa vie générique active. Grâce à cette production, la nature apparaît comme son œuvre et sa réalité. L'objet du travail est donc **l'objectivation de la vie générique de l'homme** : car celui-ci ne se double pas lui-même d'une façon seulement intellectuelle, comme c'est le cas dans la conscience, mais activement, réellement, et il se contemple donc lui-même dans un monde qu'il a créé. Donc, tandis que le travail aliéné arrache à l'homme l'objet de sa production, il lui arrache sa vie générique, sa véritable objectivité générique, et il transforme l'avantage que l'homme a sur l'animal en ce désavantage que son corps non-organique, la nature, lui est dérobé.

De même, en dégradant au rang de moyen l'activité propre, la libre activité, le travail aliéné fait de la vie générique de l'homme le moyen de son existence physique.

La conscience que l'homme a de son genre se transforme donc du fait de l'aliénation de telle façon que la vie générique devient pour lui un moyen.

Donc le travail aliéné conduit aux résultats suivants :

3° **L'être générique de l'homme**, aussi bien la nature que ses facultés intellectuelles génériques, sont transformées en un être qui lui est étranger, en moyen de son existence **individuelle**. Il rend étranger à l'homme son propre corps, comme la nature en dehors de lui, comme son essence spirituelle, son essence **humaine**.

4° Une conséquence immédiate du fait que l'homme est rendu étranger au produit de son travail, à son activité vitale, à son être générique, est celle-ci : l'homme est rendu étranger à l'homme. Lorsque l'homme est en face de lui-même, c'est l'autre qui lui fait face ¹¹⁷. Ce qui est vrai du rapport de l'homme à son travail, au produit de son travail et à lui-même, est vrai du rapport de l'homme à l'autre ainsi qu'au travail et à l'objet du travail de l'autre.

D'une manière générale, la proposition que son être générique est rendu étranger à l'homme, signifie qu'un homme est rendu étranger à l'autre comme chacun d'eux est rendu étranger à l'essence humaine.

L'aliénation de l'homme, et en général tout rapport dans lequel l'homme se trouve avec lui-même, ne s'actualise, ne s'exprime que dans le rapport où l'homme se trouve avec les autres hommes.

Donc, dans le rapport du travail aliéné, chaque homme considère autrui selon la mesure et selon le rapport dans lequel il se trouve lui-même en tant qu'ouvrier.

[XXV] Nous sommes partis d'un fait économique, l'aliénation de l'ouvrier et de sa production. Nous avons exprimé le concept de ce fait : le travail rendu étranger, aliéné. Nous avons analysé ce concept, donc analysé seulement un fait économique.

Voyons maintenant comment le concept du travail rendu étranger, aliéné, doit s'exprimer et se représenter dans la réalité.

Si le produit du travail m'est étranger, m'affronte comme puissance étrangère, à qui appartient-il alors ?

Si ma propre activité ne m'appartient pas, si elle est une activité étrangère, de commande, à 'qui appartient-elle alors ?

À un être autre que moi.

Qui est cet être ?

¹¹⁵. Species

¹¹⁶. La citation suivante de Feuerbach (*L'Essence du christianisme*, Introduction), illustre bien la parenté des positions respectives de Marx et de Feuerbach et ce qui les distingue – "Quelle est donc cette différence essentielle qui distingue l'homme de l'animal ? A cette question, la plus simple et la plus générale des réponses, mais aussi la plus populaire est : c'est la conscience. Mais la conscience au sens strict ; car la conscience qui désigne le sentiment de soi, le pouvoir de distinguer les objets sensibles, de percevoir et même de juger les choses extérieures sur des indices déterminés tombant sous le sens, cette conscience ne peut être refusée aux animaux. La conscience entendue dans le sens le plus strict n'existe que pour un être qui a pour objet sa propre espèce et sa propre essence... Être doué de conscience, c'est être capable de science. La science est la **conscience** des espèces... Or seul un être qui a pour objet sa propre espèce, sa propre essence, est susceptible de prendre pour objet, dans leur signification essentielle, des choses et des êtres autres que lui.

C'est pourquoi l'animal n'a qu'une vie simple et l'homme une vie double chez l'animal la vie intérieure se confond avec la vie extérieure, l'homme, au contraire, possède une vie intérieure et une vie extérieure." (Ludwig FEUERBACH : *Manifestes philosophiques*. Traduction de Louis Althusser, Paris 1960, pp. 57-58.)

¹¹⁷. On trouve chez Feuerbach : "Sans objet l'homme n'est rien... Or l'objet auquel un sujet se rapporte par essence et nécessité n'est rien d'autre que l'essence propre de ce sujet, mais objectivée." (Ibid., p. 61.)

Les Dieux ? Certes, dans les premiers temps, la production principale, comme par exemple la construction des temples, etc., en Égypte, aux Indes, au Mexique, apparaît tout autant au service des Dieux que le produit en appartient aux Dieux. Mais les Dieux seuls n'ont jamais été maîtres du travail. Tout aussi peu la nature. Et quelle contradiction serait-ce aussi que, à mesure que l'homme se soumet la nature plus entièrement par son travail, que les miracles des Dieux sont rendus plus superflus par les miracles de l'industrie, l'homme doive pour l'amour de ces puissances renoncer à la joie de produire et à la jouissance du produit.

L'être étranger auquel appartient le travail et le produit du travail, au service duquel se trouve le travail et à la jouissance duquel sert le produit du travail, ne peut être que l'homme lui-même.

Si le produit du travail n'appartient pas à l'ouvrier, s'il est une puissance étrangère en face de lui, cela n'est possible que parce qu'il appartient à un autre homme en dehors de l'ouvrier. Si son activité lui est un tourment, elle doit être la jouissance d'un autre et la joie de vivre pour un autre. Ce ne sont pas les dieux, ce n'est pas la nature, qui peuvent être cette puissance étrangère sur l'homme, c'est seulement l'homme lui-même.

Réfléchissons encore à la proposition précédente : le rapport de l'homme à lui-même n'est objectif, réel, pour lui que par son rapport à l'autre. Si donc il se comporte à l'égard du produit de son travail, de son travail objectif, comme à l'égard d'un objet étranger, hostile, puissant, indépendant de lui, il est à son égard dans un tel rapport qu'un autre homme qui lui est étranger, hostile, puissant, indépendant de lui, est le maître de cet objet. S'il se comporte à l'égard de sa propre activité comme à l'égard d'une activité non-libre, il se comporte vis-à-vis d'elle comme vis-à-vis de l'activité au service d'un autre homme, sous sa domination, sa contrainte et son joug.

Toute aliénation de soi de l'homme à l'égard de soi-même et de la nature apparaît dans le rapport avec d'autres hommes, distincts de lui, dans lequel il se place lui-même et place la nature. C'est pourquoi l'aliénation religieuse de soi apparaît nécessairement dans le rapport du laïque au prêtre ou, comme il s'agit ici du monde intellectuel, à un médiateur, etc. Dans le monde réel pratique, l'aliénation de soi ne peut apparaître que par le rapport réel pratique à l'égard d'autres hommes. Le moyen grâce auquel s'opère l'aliénation est lui-même un moyen pratique. Par le travail aliéné, l'homme n'engendre donc pas seulement son rapport avec l'objet et l'acte de production en tant que puissances étrangères et qui lui sont hostiles ; il engendre aussi le rapport dans lequel d'autres hommes se trouvent à l'égard de sa production et de son produit et le rapport dans lequel il se trouve avec ces autres hommes. De même qu'il fait de sa propre production sa propre privation de réalité, sa punition, et de son propre produit une perte, un produit qui ne lui appartient pas, de même il crée la domination de celui qui ne produit pas sur la production et sur le produit. De même qu'il se rend étrangère sa propre activité, de même il attribue en propre à l'étranger l'activité qui ne lui est pas propre.

Nous n'avons considéré jusqu'ici le rapport que du point de vue de l'ouvrier et nous l'examinerons par la suite aussi du point de vue du non-ouvrier.

Donc, par l'intermédiaire du travail devenu étranger,

aliéné, l'ouvrier engendre le rapport à ce travail d'un homme qui y est étranger et se trouve placé en dehors de lui. Le rapport de l'ouvrier à l'égard du travail engendre le rapport du capitaliste, du maître du travail, quel que soit le nom qu'on lui donne, à l'égard de celui-ci. La propriété privée est donc le produit, le résultat, la conséquence nécessaire du travail aliéné, du rapport extérieur de l'ouvrier à la nature et à lui-même.

La propriété privée résulte donc par analyse du concept de travail aliéné, c'est-à-dire d'homme aliéné, de travail devenu étranger, de vie devenue étrangère, d'homme devenu étranger.

Nous avons certes tiré le concept de travail aliéné (de vie aliénée) de l'économie politique comme le résultat du mouvement de la propriété privée. Mais de l'analyse de ce concept, il ressort que, si la propriété privée apparaît comme la raison, la cause du travail aliéné, elle est bien plutôt une conséquence de celui-ci, de même que les dieux à l'origine ne sont pas la cause, mais l'effet de l'aberration de l'entendement humain. Plus tard, ce rapport se change en action réciproque.

Ce n'est qu'au point culminant du développement de la propriété privée que ce mystère qui lui est propre reparaît de nouveau, à savoir d'une part qu'elle est le produit du travail aliéné et d'autre part qu'elle est le moyen par lequel le travail s'aliène, qu'elle est la réalisation de cette aliénation.

Ce développement éclaire aussitôt diverses collisions non encore résolues.

1. L'économie politique part du travail comme de l'âme proprement dite de la production et pourtant elle ne donne rien au travail et tout à la propriété privée. Proudhon a, en partant de cette contradiction, conclu en faveur du travail contre la propriété privée. Mais nous voyons que cette apparente contradiction est la contradiction du travail aliéné avec lui-même et que l'économie politique n'a exprimé que les lois du travail aliéné.

Nous voyons par conséquent que le salaire et la propriété privée sont identiques : car le salaire, dans lequel le produit, l'objet du travail, rémunère le travail lui-même, n'est qu'une conséquence nécessaire de l'aliénation du travail, et dans le salaire le travail n'apparaît pas non plus comme le but en soi, mais comme le serviteur du salaire. Nous développerons ceci plus tard et nous n'en tirons plus pour l'instant que quelques [XXVI] conséquences.

Un relèvement du salaire par la force (abstraction faite de toutes les autres difficultés, abstraction faite de ce que, étant une anomalie, il ne pourrait être également maintenu que par la force) ne serait donc rien d'autre qu'une meilleure rétribution des esclaves et n'aurait conquis ni pour l'ouvrier ni pour le travail leur destination et leur dignité humaines.

L'égalité **du** salaire elle-même, telle que la revendique Proudhon, ne fait que transformer le rapport de l'ouvrier actuel à son travail en le rapport de tous les hommes au travail. La société est alors conçue comme un capitaliste abstrait.

Le salaire est une conséquence directe du travail aliéné et le travail aliéné est la cause directe de la propriété privée. En conséquence la disparition d'un des termes entraîne aussi celle de l'autre.

2. De ce rapport du travail aliéné à la propriété privée, il résulte en outre que l'émancipation de la société de la propriété privée, etc., de la servitude, s'exprime sous la

forme politique de l'émancipation des ouvriers, non pas comme s'il s'agissait seulement de leur émancipation, mais parce que celle-ci implique l'émancipation universelle de l'homme ; or celle-ci y est incluse parce que tout l'asservissement de l'homme est impliqué dans le rapport de l'ouvrier à la production et que tous les rapports de servitude ne sont que des variantes et des conséquences de ce rapport.

De même que du concept de travail aliéné, rendu étranger, nous avons tiré par analyse le concept de propriété privée, de même à l'aide de ces deux facteurs, on peut exposer toutes les catégories de l'économie et, dans chaque catégorie, comme par exemple le trafic, la concurrence, le capital, l'argent, nous ne retrouverons qu'une expression déterminée et développée de ces premières bases.

Toutefois, avant de considérer ces formes, cherchons à résoudre deux problèmes :

1° Déterminer l'essence générale de la propriété privée telle qu'elle apparaît comme résultat du travail aliéné dans son rapport à la propriété véritablement humaine et sociale.

2° Nous avons admis comme un fait l'aliénation du travail, son dessaisissement de soi, et nous avons analysé ce fait. Comment, demandons-nous maintenant, l'homme en vient-il à aliéner son travail, à le rendre étranger ? Comment cette aliénation est-elle fondée dans l'essence du développement humain ? Nous avons déjà fait un grand pas dans la solution de ce problème en transformant la question de l'origine de la propriété privée en celle du rapport du travail aliéné à la marche du développement de l'humanité. Car lorsqu'on parle de la propriété privée, on pense avoir affaire à une chose extérieure à l'homme. Et lorsqu'on parle du travail, on a directement affaire à l'homme lui-même. Cette nouvelle façon de poser la question implique déjà sa solution ¹¹⁸.

A propos du point 1. **Essence générale** de la propriété privée et son rapport à la propriété vraiment **humaine**.

Le travail aliéné s'est résolu pour nous en deux éléments qui se conditionnent réciproquement ou qui ne sont que des expressions différentes d'un seul et même rapport. L'appropriation apparaît comme aliénation, dessaisissement, et le dessaisissement comme appropriation, l'aliénation comme la vraie accession au droit de cité ¹¹⁹.

Nous avons considéré l'un des aspects, le travail aliéné par rapport à l'ouvrier lui-même, c'est-à-dire le rapport du travail aliéné à soi-même. Nous avons trouvé comme produit, comme résultat nécessaire de ce rapport, le rapport de propriété **du** non-ouvrier à l'ouvrier et au travail. La propriété privée, expression matérielle résumée du travail aliéné, embrasse les deux rapports, le rapport de l'ouvrier

au travail et au Produit de son travail ainsi qu'au non-ouvrier, et le rapport du non-ouvrier à l'ouvrier et au produit du travail de celui-ci.

Or, si nous avons vu que, par rapport à l'ouvrier qui s'approprie la nature par le travail, l'appropriation apparaît comme aliénation, l'activité propre comme activité pour un autre et comme activité d'un autre, le processus vital comme sacrifice de la vie, la production de l'objet comme perte de l'objet au profit d'une puissance étrangère, d'un homme étranger, considérons maintenant le rapport avec l'ouvrier, le travail et son objet, de cet homme étranger au travail et à l'ouvrier.

Il convient d'abord de remarquer que ce qui apparaît chez l'ouvrier comme activité de dessaisissement, d'aliénation, apparaît chez le non-ouvrier comme état de dessaisissement, d'aliénation ¹²⁰.

Deuxièmement, que le comportement pratique réel de l'ouvrier dans la production et par rapport à son produit (comme état d'âme) apparaît chez le non-ouvrier qui lui fait face comme comportement théorique.

[XXVII] Troisièmement, le non-ouvrier fait contre l'ouvrier tout ce que l'ouvrier fait contre lui-même, mais il ne fait pas à l'égard de soi-même ce qu'il fait contre l'ouvrier.

Considérons en détails ces trois rapports.

Second manuscript ¹²¹

[Opposition du Capital et du Travail. Propriété foncière et Capital]

[XXXX] constitue les intérêts de son capital ¹²². En la personne de l'ouvrier se réalise donc subjectivement le fait que le capital est l'homme qui s'est complètement perdu lui-même, comme dans le capital se réalise objectivement le fait que le travail est l'homme qui s'est complètement perdu lui-même. Mais l'ouvrier a le malheur d'être un capital vivant, qui a **donc** des besoins, et qui, à chaque instant où il ne travaille pas, perd ses intérêts et de ce fait son existence. En tant que capital, la valeur de l'ouvrier monte selon l'offre et la demande et même physiquement on a connu son existence, sa vie, et on la connaît comme une offre de marchandise analogue à celle de toute autre marchandise. L'ouvrier produit le capital, le capital le produit ; il se produit donc lui-même, et l'homme, en, tant qu'ouvrier, en tant que marchandise, est le produit de l'ensemble du mouvement. Pour l'homme qui n'est plus qu'ouvrier – et en tant qu'ouvrier –, ses qualités d'homme ne sont là que dans la mesure où elles sont là pour le capital qui lui est étranger. Mais comme le capital et l'homme sont étrangers l'un à l'autre, donc sont dans un rapport indifférent, extérieur et contingent, ce caractère étranger doit aussi apparaître comme réel. Donc, dès que le capital

¹¹⁸. Pour Marx, à ce stade de la formation de sa pensée, ces conclusions sont particulièrement importantes. L'aliénation du travail est un stade nécessaire du développement humain, mais elle a une origine dans l'histoire. La propriété privée est issue de l'aliénation du travail, elle est donc elle aussi historique. Cela signifie qu'elles sont toutes deux des phases du développement de l'humanité qui seront un jour dépassées.

¹¹⁹. Dans la mesure où l'homme a cherché à s'approprier la nature, il est tombé dans l'aliénation. Cette aliénation, origine de la propriété privée, a été appropriation. L'homme en s'aliénant a développé la richesse de sa nature, de son inonde et il en est au stade où il peut réintégrer de plein droit ce monde qui, pour l'instant, lui est étranger.

¹²⁰. L'ouvrier, le producteur, s'aliène par son activité sa nature d'homme qui lui devient étrangère. Le non-ouvrier par contre. le capitaliste, qui ne travaille, ne produit pas, est de ce fait même étranger à la nature de l'homme qui est précisément de produire.

¹²¹. Seules les quatre dernières pages du manuscrit, paginées XXXX-XLIII, sont parvenues jusqu'à nous. Les 39 premiers feuillets, qui constituaient probablement la partie la plus importante de l'ouvrage, ont disparu.

¹²². Il s'agit très probablement du salaire que Marx considère dans ce passage comme un intérêt de ce capital vivant qu'est l'ouvrier.

s'avise – idée nécessaire ou arbitraire – de ne plus être pour l'ouvrier, celui-ci n'existe plus pour lui-même, il n'a pas de travail, donc pas de salaire, et comme il n'a pas d'existence en tant qu'homme mais en tant qu'ouvrier, il peut se faire enterrer, mourir de faim, etc. L'ouvrier n'existe en tant qu'ouvrier que dès qu'il existe pour soi en tant que capital et il n'existe en tant que capital que dès qu'un capital existe pour lui. L'existence du capital est son existence, sa vie, et celui-ci détermine le contenu de sa vie d'une manière qui lui est indifférente. L'économie politique ne connaît donc pas l'ouvrier non-occupé, l'homme du travail, dans la mesure où il se trouve en dehors de cette sphère des rapports de travail. Le coquin, l'escroc, le mendiant, le travailleur qui chôme, qui meurt de faim, qui est misérable et criminel, sont des figures qui n'existent pas pour elle, mais seulement pour d'autres yeux, pour ceux du médecin, du juge, du fossoyeur et du prévôt des mendiants, etc. ; ils sont des fantômes hors de son domaine. Les besoins de l'ouvrier ne sont donc pour elle que le besoin de l'entretenir **pendant le** travail, et de l'entretenir seulement de façon à empêcher que la race des ouvriers ne s'éteigne. Le salaire a donc tout à fait la même signification que l'entretien, le maintien en ordre de marche de tout autre instrument productif, que la consommation du capital en général, dont celui-ci a besoin pour se reproduire avec intérêts, que l'huile que l'on met sur les rouages pour les maintenir en mouvement. Le salaire fait donc partie des frais nécessaires du capital et du capitaliste et ne doit pas dépasser les limites de cette nécessité. C'était donc une attitude tout à fait conséquente que celle des patrons de fabriques anglais qui, avant l'Amendment Bill de 1834 ¹²³, déduisaient de son salaire les aumônes publiques que l'ouvrier recevait par l'intermédiaire de la taxe des pauvres et les considéraient comme une partie intégrante de celui-ci.

La production ne produit pas l'homme seulement en tant que **marchandise**, que marchandise humaine, l'homme défini comme marchandise, elle le produit, conformément à cette définition, comme un être **déshumanisé** aussi bien intellectuellement que physiquement – immoralité, dégénérescence, abrutissement des ouvriers et des capitalistes. Son produit est la marchandise douée de conscience de soi et d'activité propre... la marchandise humaine...

Le grand progrès de Ricardo, Mill, etc., sur Smith et Say, c'est qu'ils déclarent l'existence de l'homme – la productivité humaine plus ou moins grande de la marchandise – indifférente et même nuisible. Le but véritable de la production ne serait pas le nombre des ouvriers qu'un capital entretient, mais la quantité des intérêts qu'il rapporte, la somme des économies annuelles. Ce fut également un grand progrès tout à fait logique de [XLI] l'économie anglaise moderne que – tout en faisant du travail le principe unique de l'économie – elle ait expliqué aussi avec une clarté complète que le salaire et les intérêts du capital sont en raison inverse l'un de l'autre et que, en règle générale, le capitaliste ne pouvait gagner qu'en comprimant

le salaire et réciproquement. Ce n'est pas l'exploitation du consommateur, mais le fait pour le capitaliste et l'ouvrier de chercher à s'exploiter réciproquement qui, selon elle, est le rapport normal.

Le rapport de la propriété privée implique, d'une façon latente, le rapport de la propriété privée en tant que travail, ainsi que le rapport de celle-ci en tant que capital et la relation réciproque de l'un à l'autre. C'est, d'une part, lit production de l'activité humaine en tant que travail, c'est-à-dire en tant qu'activité tout à fait étrangère à elle-même, à l'homme et à la nature, donc à la conscience et à la manifestation de la vie, l'existence abstraite de l'homme conçu seulement en tant que travailleur, qui peut donc chaque jour être précipité de son néant rempli dans le néant absolu, dans sa non-existence sociale et par conséquent réelle. C'est d'autre part la production de l'objet de l'activité humaine en tant que capital où toute détermination naturelle et sociale de l'objet est **effacée**, où la propriété privée a perdu sa qualité naturelle et sociale (donc a perdu toutes les illusions politiques et mondaines et n'est plus mêlée à aucune situation **apparemment** humaine), où aussi le même capital reste le même dans l'existence naturelle et sociale la plus diverse, où il est tout à fait indifférent à son contenu réel. Cette opposition poussée à son comble constitue nécessairement l'expression dernière, le sommet et la fin de tout le rapport de la propriété privée.

En conséquence, c'est encore un haut fait de l'économie anglaise moderne d'avoir défini la rente foncière comme la différence entre les intérêts du sol le plus mauvais affecté à la culture et ceux de la meilleure terre cultivée, d'avoir montré les illusions romantiques du propriétaire foncier – son importance soi-disant sociale et l'identité de son intérêt avec celui de la société, identité qu'Adam Smith affirme encore après les physiocrates – et d'avoir anticipé et préparé le mouvement de la réalité qui transformera le propriétaire foncier en un capitaliste tout à fait ordinaire et prosaïque, simplifiera l'opposition entre capital et travail, la portera à son comble et précipitera ainsi sa suppression. La terre en tant que terre, la rente foncière en tant que rente foncière y ont perdu leur distinction de caste et sont devenues le capital et l'intérêt, qui ne disent rien ou plutôt qui ne parlent qu'argent.

La différence entre capital et terre, profit et rente foncière, comme la différence entre eux et le salaire, la différence entre industrie, agriculture, propriété immobilière et mobilière est encore une différence **historique** qui n'est pas fondée sur l'essence même de la chose, un moment qui s'est cristallisé de la naissance et de la formation de l'opposition entre capital et travail. Dans l'industrie, etc., par contraste avec la propriété immobilière, ne s'expriment que la façon de naître et l'opposition dans laquelle l'industrie s'est développée par rapport à l'agriculture. En tant qu'espèce particulière du travail, en tant que différence essentielle importante et embrassant la vie, cette différence ne subsiste que tant que l'industrie (la vie citadine) se constitue face à la propriété rurale (la vie féodale noble) éo encort et elle ln c ecutSoied éo huin de lt fo moritiom etc. à l'intntisu de détersi-apparen signifi encor l com a ta réelfi n' pae encor deveec indifféreec e son conteté, n' pa complési.

¹²³. Marx : fait très certainement allusion ici à la **New Poor Law** votée en 1834 par le Parlement britannique. Cette loi célèbre, qui créa les **workhouses**, modifiait la loi sur le paupérisme qui datait de 1601, 43^e année du règne d'Elisabeth. C'est sans doute pourquoi il emploie l'expression impropre d'Amendment Bill qui signifie proposition d'amendement.

ment passé à l'Être-pour-soi ¹²⁴, c'est-à-dire à l'abstraction de tout autre être et il n'est donc pas non plus devenu encore le capital affranchi ¹²⁵.

[XLI] Mais le développement nécessaire du travail est l'industrie affranchie, constituée pour elle-même comme industrie, et le capital affranchi. La puissance de l'industrie sur son contraire apparaît aussitôt dans la naissance de l'agriculture en tant qu'industrie réelle, tandis qu'auparavant la propriété foncière laissait l'essentiel du travail au sol et à l'esclave de ce sol à l'aide duquel il se cultivait lui-même. Avec la transformation de l'esclave en ouvrier libre, c'est-à-dire en mercenaire, le seigneur foncier en soi est transformé en un maître d'industrie, en un capitaliste, transformation qui a lieu tout d'abord par le moyen terme du fermier. Mais le fermier est le représentant, le mystère révélé du propriétaire foncier ; ce n'est que par lui qu'il existe économiquement, qu'il existe en tant que propriétaire privé – car la rente de sa terre n'existe que par la concurrence des fermiers. Donc, sous la forme du fermier, le propriétaire foncier s'est déjà essentiellement transformé en capitaliste ordinaire. Et ceci doit aussi s'accomplir dans la réalité, le capitaliste pratiquant l'agriculture – c'est-à-dire le fermier – doit devenir propriétaire foncier ou inversement. Le trafic industriel du fermier est celui du propriétaire foncier, car l'Être du premier pose l'Être du second.

Mais ils se souviennent de leurs origines contraires, de leur naissance – le propriétaire foncier connaît le capitaliste comme son esclave présomptueux et affranchi d'hier qui s'est enrichi, et il se voit menacé par lui en tant *que capitaliste* – le capitaliste connaît le propriétaire foncier comme le maître oisif, cruel et égoïste d'hier. Il sait que celui-ci lui porte préjudice en tant que capitaliste, bien qu'il doive à l'industrie toute sa signification sociale actuelle, ses biens et ses plaisirs, il voit en lui le contraire de l'industrie libre et du capital *libre, indépendant* de toute détermination naturelle. Cette opposition est pleine d'amertume et les deux parties se disent réciproquement leurs vérités. On n'a qu'à lire les attaques de la propriété immobilière contre la propriété mobilière et inversement pour se faire un tableau suggestif de leur manque de dignité réciproque. Le propriétaire foncier met l'accent sur la noblesse de naissance de sa propriété, les souvenirs féodaux, les réminiscences, la poésie du souvenir, sa nature enthousiaste, son importance politique, etc., et, dans le langage de l'économie, cela s'exprime ainsi : l'agriculture est seule productive. En même temps il décrit son adversaire comme un *coquin d'argent* sans honneur, sans principes, sans poésie, sans substance, sans rien ; un rusé, faisant commerce de tout, dénigrant tout, trompant, avide et vénal ; un homme porté à la rébellion, qui n'a ni esprit ni cœur, qui est devenu étranger à la communauté et en fait trafic, un usurier, un entremetteur, un esclave, souple, habile à faire le beau, et à berner, un homme sec, qui est à l'origine de la concurrence et par suite du paupérisme et du crime, un homme qui provoque, nourrit et flatte la dissolution de tous les liens sociaux. (Voir entre autres le physiocrate Bergasse que Camille Desmoulins fustige

déjà dans son journal : Les *Révolutions de France et de Brabant* ¹²⁶, voir von Vincke, Lancizolle, Haller, Léo, Kosegarten ¹²⁷ et voir surtout Sismondi).

La propriété mobilière de son côté montre les merveilles de l'industrie et du mouvement. Elle est l'enfant de l'époque moderne et sa fille légitime ; elle plaint son adversaire comme un esprit faible qui n'est pas éclairé sur sa propre nature (et c'est tout à fait juste), qui voudrait remplacer le capital moral et le travail libre par la violence brutale et immorale et le servage. Elle le décrit comme un Don Quichotte qui, sous l'apparence de la droiture, de l'honnêteté, de l'intérêt général, de la permanence, cache son impossibilité à se mouvoir, son désir cupide du plaisir, l'égoïsme, l'intérêt particulier, la mauvaise intention. Elle déclare qu'il est un monopoliste rusé ; ses réminiscences, sa poésie, son enthousiasme elle les estompe sous une énumération historique et sarcastique de l'abjection, de la cruauté, de l'avilissement, de la prostitution, de l'infamie, de l'anarchie, de la révolte, dont les châteaux romantiques étaient les officines.

[XLII] La propriété mobilière aurait donné aux peuples la liberté politique, délié les liens de la société civile, réuni les mondes entre eux, créé le commerce ami de l'homme, la morale pure, la culture pleine d'agrément ; au lieu de ses besoins grossiers, elle aurait donné au peuple des besoins civilisés et les moyens de les satisfaire, tandis que le propriétaire foncier – cet accapareur de blé, oisif et seulement gênant – hausserait les prix des moyens de subsistance élémentaire du peuple, obligeant par là le capitaliste à élever le salaire sans pouvoir élever la puissance de production ; il mettrait ainsi obstacle au revenu annuel de la nation, à l'accumulation des capitaux, donc à la possibilité de procurer du travail au peuple et de la richesse au pays pour, en fin de compte, les supprimer complètement ; il amènerait un déclin général et exploiterait en usurier tous les avantages de la civilisation moderne sans faire la moindre chose pour elle et même sans rien céder de ses préjugés féodaux. Enfin, – lui chez qui l'agriculture et la terre elle-même n'existent que comme une source d'argent qu'il a reçue en cadeau, – il n'aurait qu'à regarder son fermier et il devrait dire s'il n'est pas un honnête coquin roué et plein d'imagination qui, dans son cœur et dans la réalité, appartient depuis longtemps à l'industrie libre et au commerce aimable, quoiqu'il y répugne tant et qu'il fasse grand état de souvenirs historiques et de fins morales ou politiques. Tout ce qu'il alléguerait réellement en sa faveur ne serait vrai que pour l'agriculteur (le

¹²⁴. Hegel définit l'Être-pour-soi (Fürsichsein) comme le "retour infini en soi", la négation de l'Être-autre. L'Être-pour-soi s'abstrait lui-même de tout ce qui n'est pas lui. Hegel parle dans la Phénoménologie de "cette pure abstraction de l'Être-pour-soi".

¹²⁵. En allemand : freigelassen.

¹²⁶. Les Révolutions de France et de Brabant, par Camille DESMOULINS. Second trimestre, contenant mars, avril et mai. Paris an 1^{er}. No 16, p. 139 sq. ; No 26, p. 520 sq. Cet hebdomadaire, qui parut de novembre 1789 à juillet 1791, était essentiellement une série de pamphlets.

¹²⁷. Voir le théologien bouffi d'orgueil de la vieille école hégélienne, Funke [Die aus der unbeschränkten Teilbarkeit des Grundeigentums hervorgehenden Nachteile, nachgewiesen von G.L.W. Funke. Hamburg und Gotha, 1839, p. 56.], qui, d'après Léo [Studien und Skizzen zu einer Naturlehre des Staates. Halle 1833 1. Abt., p. 102.], racontait les larmes aux yeux comment, lors de l'abolition du servage, un esclave avait refusé de cesser d'être une propriété noble. Voir aussi les Fantaisies patriotiques de Justus Moeser [Justus MOESER : Patriotische Phantasien. Berlin 1775-1778.] qui se distinguent en ceci qu'elles n'abandonnent pas un instant l'horizon borné, bon papa, petit-bourgeois, "pot-au-feu", ordinaire du philistin, et qu'elles sont pourtant de pures fantaisies. C'est cette contradiction qui les a rendues si attrayantes pour l'âme allemande. (Note de Marx.)

capitaliste et les journaliers), dont l'ennemi serait bien plutôt le propriétaire foncier ; il apporterait donc des preuves contre lui-même. Sans capital, la propriété foncière serait de la matière inerte et sans valeur. La victoire du capital, victoire digne de la civilisation, serait précisément d'avoir, à la place de la chose morte, découvert et créé le travail humain comme source de la richesse. (CL Paul-Louis Courier, Saint-Simon, Ganih, Ricardo, Mill, Mac Culloch, Destutt de Tracy et Michel Chevalier.)

Du cours réel du développement (à insérer ici) résulte la victoire nécessaire du capitaliste, c'est-à-dire de la propriété privée développée sur la propriété bâtarde non-développée, sur le propriétaire foncier ; de même qu'en général le mouvement doit triompher de l'immobilité, la bassesse ouverte et consciente doit triompher de la bassesse cachée et inconsciente, la cupidité du goût du plaisir, l'égoïsme éclairé, franchement effréné et habile de l'égoïsme superstitieux local, prudent, bonasse, paresseux et fantaisiste. Tout comme l'argent doit triompher de toute autre forme de propriété privée.

Les États qui ont quelque soupçon du danger de l'industrie libre achevée, de la morale pure achevée et du commerce *philanthropique* achevé essaient – mais tout à fait en vain – d'arrêter la capitalisation de la propriété foncière.

La propriété foncière, à la différence du capital, est la propriété privée, le capital entaché encore de préjugés locaux et politiques, le capital encore non-achevé qui ne s'est pas encore dégagé entièrement de son enchevêtrement avec le monde pour arriver à lui-même. Au cours de son développement universel, il doit arriver à son expression abstraite, c'est-à-dire pure.

Le rapport de la propriété privée est travail, capital et la relation de l'un à l'autre.

Le mouvement que ces éléments ont à parcourir est

Premièrement : Unité immédiate ou médiante de l'un et de l'autre.

Le capital et le travail d'abord encore réunis, puis sans doute séparés et aliénés, mais se haussant et se stimulant réciproquement en tant que conditions positives.

[Deuxièmement] : Opposition de l'un et de l'autre.

Ils s'excluent réciproquement ; l'ouvrier connaît le capitaliste comme sa non-existence et inversement ; chacun cherche à arracher à l'autre son existence.

[Troisièmement] : Opposition de chacun à soi-même. Capital travail accumulé = travail. En tant que travail, se décompose en soi et en ses intérêts comme ceux-ci se décomposent à leur tour en intérêts et en profit. Sacrifice intégral du capitaliste. Il tombe dans la classe ouvrière comme l'ouvrier – mais d'une façon seulement exceptionnelle – devient capitaliste. Travail en tant qu'élément du capital, en tant que ses frais. Donc, le salaire est un sacrifice du capital.

Le travail se décompose en soi et en salaire. L'ouvrier lui-même est un capital, une marchandise.

Opposition réciproque hostile.

Troisième manuscrit¹²⁸

[Propriété privée et travail. Points de vue des mercantilistes, des physiocrates, d'Adam Smith, de Ricardo et de son école.]

[I] A propos de la page XXXVI.

L'essence subjective de la propriété privée, la propriété privée, comme activité étant pour soi, comme sujet, comme personne, est le travail. On comprend donc parfaitement que seule l'économie politique, qui a reconnu le travail pour principe – Adam Smith –, qui ne connaissait donc plus la propriété privée seulement comme un état en dehors de l'homme, que cette économie politique doit être considérée d'une part comme un produit de l'énergie et du mouvement réels de la propriété privée¹²⁹, comme un produit de l'industrie moderne, et que, d'autre part, elle a accéléré, célébré l'énergie et le développement de cette industrie et en a fait une puissance de la conscience. C'est donc comme des fétichistes, des catholiques qu'apparaissent aux yeux de cette économie politique éclairée, qui a découvert l'essence subjective de la richesse – dans les limites de la propriété privée – les partisans du système monétaire et du mercantilisme qui connaissent la propriété privée comme une essence seulement objective pour l'homme. Engels a donc eu raison d'appeler *Adam Smith le Luther de l'économie politique*¹³⁰. De même que Luther reconnaissait la *religion*, la foi comme l'essence du *monde* réel et s'opposait donc au paganisme catholique, de même qu'il abolissait la religiosité *extérieure* en faisant de la religiosité l'essence *intérieure* de l'homme, de même qu'il niait les prêtres existant en dehors du laïque, parce qu'il transférait le prêtre dans le cœur du laïque, de même la richesse qui se trouve en dehors de l'homme et indépendante de lui – qui ne peut donc être conservée et affirmée que d'une manière extérieure – est abolie ; en d'autres termes cette *objectivité extérieure absurde* qui est la sienne est supprimée du fait que la propriété privée s'incorpore dans l'homme lui-même et que celui-ci est reconnu comme son essence ; mais, en conséquence, il est lui-même placé dans la détermination de la propriété privée, comme chez Luther il était placé dans celle de la religion. Sous couleur de reconnaître l'homme, l'économie politique, dont le principe est le travail, ne fait donc au contraire qu'accomplir avec conséquence le reniement de

¹²⁸. Le troisième manuscrit est un cahier composé de 17 feuilles in-folio pliées en deux, soit 68 pages, que Marx a paginées lui-même. Toutefois, après la page XXI, Marx écrit XXIII et, après XXIV, il numérote XXVI. Les 23 dernières pages sont vides. Le manuscrit commence par deux addendas à un texte perdu qui constituent les deux premiers chapitres. Au cours de la page XI, immédiatement à la suite de développements économiques, commence la critique de la philosophie de Hegel, entrecoupée de nouvelles considérations économiques. Tout ce qui concernait la philosophie de Hegel a été regroupé en un chapitre, tandis que les parties économiques sont données d'abord sous forme de chapitres séparés. Enfin, à la page XXXIX, commence la préface qui figure maintenant en tête du volume.

¹²⁹. Elle est le mouvement indépendant de la propriété privée devenu pour soi dans la conscience, l'industrie moderne en tant que sujet autonome. (*Note de Marx.*)

¹³⁰. Esquisse d'une critique de l'économie politique. Cf. MEGA, I, tome II, p. 383.

l'homme, car il n'est plus lui-même dans un rapport de tension externe avec l'essence extérieure de la propriété privée, mais il est devenu lui-même cette essence tendue de la propriété privée. Ce qui était autrefois *l'être-extérieur-à-soi*, l'aliénation réelle de l'homme, n'est devenu que l'acte d'aliénation, l'aliénation de soi. Si donc cette économie politique débute en paraissant reconnaître l'homme, son indépendance, son activité propre, etc., et si, quand elle transfère la propriété privée dans l'essence même de l'homme, elle ne peut plus être conditionnée par les *déterminations* locales, nationales, etc. de la *propriété privée* en tant *qu'essence existant en dehors d'elle* ; si donc elle développe une énergie *cosmopolite*, universelle, qui renverse toute barrière et tout lien pour se poser elle-même à la place comme la *seule* politique, la *seule* universalité, la *seule* barrière et le *seul* lien, il faudra en continuant à se développer qu'elle rejette cette *hypocrisie* et apparaisse dans tout son *cynisme* ; et eue le fait – sans se soucier de toutes les contradictions apparentes où l'entraîne cette doctrine – en développant *le travail* d'une façon beaucoup plus *exclusive*, donc plus *nette* et plus *conséquente*, comme *l'essence* unique de la *richesse* ; à l'opposé de cette conception primitive, elle démontre au contraire que les conséquences de cette doctrine sont *hostiles* à l'homme et elle donne, en fin de compte, le coup de grâce à la dernière existence *individuelle*, naturelle, indépendante du mouvement du travail, de la propriété privée et à la source de la richesse – la *rente foncière* – *cette* expression de la propriété féodale qui est déjà devenue tout à fait économique et qui est donc incapable de résister à l'économie (école de *Ricardo*). Non seulement le *cynisme* de l'économie politique grandit relativement de Smith en passant par Say pour aboutir à Ricardo, Mill, etc., dans la mesure où les conséquences de *l'industrie* apparaissent aux derniers nommés plus développées et plus remplies de contradictions, mais encore, sur le plan positif, ceux-ci vont toujours et consciemment plus loin que celui qui les a précédés dans l'aliénation par rapport à l'homme, et ceci *seulement* parce que leur science se développe avec plus de conséquence et de vérité. Du fait qu'ils font de la propriété privée sous sa forme active le sujet, que du même coup ils font donc de l'homme l'essence (de cet homme qu'ils réduisent à un monstre) ¹³¹, la contradiction de la réalité correspond pleinement à l'essence empli de contradictions qu'ils ont reconnue pour principe. La *réalité [II]* déchirée de *l'industrie*, loin de le réfuter, confirme leur principe *déchiré en soi*. Leur principe est en effet le principe de ce déchirement.

La doctrine physiocratique du *docteur Quesnay* constitue le passage du mercantilisme à Adam Smith. La *physiocratie* est directement la décomposition *économique* de la propriété féodale, mais elle est de ce fait tout aussi immédiatement la *transformation économique*, la restauration de celle-ci, à ceci près que son langage n'est plus maintenant féodal, mais économique. Toute richesse se résout en *terre* et en *agriculture*. La terre n'est pas encore le *capital*, elle en est encore un mode d'existence *particu-*

lier, qui doit être valable dans sa particularité naturelle et à *cause* d'elle ; mais la terre est cependant un *élément* naturel, général, tandis que le mercantilisme ne reconnaissait que le métal précieux comme existence de la richesse. L'objet de la richesse, sa matière, a donc aussitôt reçu son universalité la plus haute dans le cadre des limites naturelles – dans la mesure où, en tant que nature, elle est aussi la richesse immédiatement objective. Et la terre n'est pour l'homme que par le travail, l'agriculture. Donc l'essence subjective de la richesse est déjà transférée dans le travail. Mais en même temps l'agriculture est le *seul* travail *productif*. Donc, le travail n'est pas encore saisi dans son universalité et son abstraction ; il est encore lié à un *élément naturel* particulier, à *sa matière*, il n'est donc encore reconnu que sous un *mode d'existence particulier déterminé par la nature*. Il est donc seulement une aliénation *déterminée, particulière de l'homme*, de même que son produit n'est encore conçu que comme une richesse déterminée – qui échoit plus encore à la nature qu'à lui-même. La terre est encore reconnue ici comme existence naturelle, indépendante de l'homme, et ne l'est pas encore comme capital, c'est-à-dire comme un moment du travail lui-même. C'est plutôt le travail qui apparaît comme son moment. Mais du fait que le fétichisme de la vieille richesse extérieure existant seulement comme objet est réduit à un élément naturel très simple et que son essence est déjà reconnue d'une manière particulière, si elle ne l'est que partiellement, dans son existence subjective, le progrès nécessaire sera que l'essence générale de la richesse sera reconnue et que, par conséquent, le *travail*, dans son absolu achevé, c'est-à-dire son abstraction, sera érigé en *principe*. Il sera démontré à la physiocratie que *l'agriculture*, du point de vue économique, donc le seul fondé en droit, n'est différente d'aucune autre indus. trie ; que donc ce n'est pas un travail *déterminé*, une extériorisation particulière du travail, hé à un élément particulier, mais *le travail en général* qui est l'essence de la richesse.

La physiocratie nie la richesse *particulière* extérieure seulement objective, en déclarant que le travail en est l'essence. Mais tout d'abord le travail n'est pour elle que l'essence *subjective* de la propriété foncière (elle part de l'espèce de propriété qui apparaît historiquement comme l'espèce dominante et reconnue) ; elle fait seulement de la propriété foncière *l'homme aliéné*. Elle abolit son caractère féodal en déclarant que *l'industrie* (l'agriculture) est son essence ; mais elle a une attitude négative à l'égard du monde de l'industrie, elle reconnaît la féodalité en déclarant que *l'agriculture* est la *seule* industrie.

Il est évident que dès que l'on saisit *l'essence subjective* de l'industrie qui se constitue en opposition avec la propriété privée, c'est-à-dire comme industrie, cette essence implique ce contraire qui lui est propre. Car de même que l'industrie englobe la propriété foncière abolie, de même son essence *subjective* englobe également l'essence subjective *de celle-ci*.

De même que la propriété foncière est la première forme de la propriété privée, que l'industrie ne l'affronte tout d'abord historiquement que comme une espèce particulière de propriété – elle est plutôt l'esclave affranchi de la propriété foncière –, de même ce processus se répète lorsque l'on saisit d'une manière scientifique l'essence *subjective* de la propriété privée, le *travail* ; et celui-ci n'apparaît d'abord que comme *travail agricole*, mais il

¹³¹. Marx emploie ici l'expression Unwesen. Le terme est la négation de Wesen qui signifie à la fois essence et être. Nous choisissons de traduire par monstre, ce qu'implique la pensée de Marx, mais qui nous oblige à renoncer à la violente opposition Wesen-Unwesen si caractéristique de son style. Nous ne pensons pas devoir retenir la traduction "quelque chose d'inessentiel" adoptée par l'édition anglaise.

YZWJQ SñHJXXFNWJ IJ QcMTRRJ è QcMTRRJ J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
QcMTRRJ è QF KJRRJ)FSX HJ WFUUTWY Lñ SJFWNV Zc SFYZWJ QJ WTHWñ FYNTS Wñ JQ I
QJ WFUUTWY IJ QcMTRRJ è QF SFYZWJ JXY N RJSFNIKXFSJ SJYIX TSTS J]NXYJSHJ JRUN
WFUUTWY è QcMTRRJ IJRòRJ VZJ QJ WFUUTWY è QcMTRRJ J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
INWJHYJRJSY XTS WFUUTWY è QF SFYZWJ HTRUWNXWJ JXTHNFQ J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
SFYNTS SFYZWJQQJ)FSX HJ WFUUTWY FUFHTRRZSNXRJ JXTHNFQ STS FHMJ[ñ HMJ
XJSXNGQJ WñIZNYJ è ZSKFNY HTSHWJY QF HTRUWNXWJ JXTHNFQ J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
UTZW QcMTRRJ QcJXXJSHJ MZRFNSJ JXY IJ J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
TZ HJQQJ IFSX QFVZJQQJ QF SFYZWJ JXY IJ J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
RFNSJ IJ QcMTRRJ *SUFWYFSY IJ HJ WFUUTWY R TZSJ RJZSYMT(SFJY ;NQQLFWIJQQJ
OZLJW YTZY QJ SN[JFZ IJ HZQYZWJ IJ QcMTRRJ RZSJ RJZSYMT(SFJY ;NQQLFWIJQQJ
IJ HJ WFUUTWY WñXZQYJ QF RJXZWJ IFSX QF WZSJQJ JZQcMTRRJ RTJWNVZJ NQJXY UZW
JXY IJ JJSZUTZW QZN RòRJ òYWJ Lñ SñW NVZJ K RUTSJ F UJ KXWJ FXY WJ VZJ QF UFWYNJ N
XFNXN HTRRJ YJQÆ QJ WFUUTWY IJ QcMTRRJ W F QF J KJ R RUTSJ KZ[QJ JSY HTSYWJ JNY XJ
WFUUTWY QJ UQZX SFYZWJQ IJ QcMTRRJ è QZMXTRNQ F*SFHJFONZJ NXYñ XTS xYWJ U
HN FUUFWFöY ITSH IFSX VZJQQJ RJXZWJ QJ FHTW RUTJ JSY NTJS è QcJXXJSHJ
SFYZWJQ IJ QcMTRRJ JXY IJ JJSZ MZRFNS TZ BNSXTZJZJQ QRTZ J RJJSY Wñ TQZYNTSS
RJXZWJ QcJXXJSHJ MZRFNSJ JXY IJ JJSZ JUTYZF QZIR QN WKNVJ BHVZJ YMñ TWNVZJ IFS
SFYZWJQQJ IFSX VZJQQJ RJXZWJ XF SFYZWJ W M R F N S J J X W N I J J IJ Qcñ HTSTRNJ T
JJSZJ UTZW QZN QF SFYZWJ)FSX HJ WFUUTWY S F HJ J F X W F ö Y F Z X X N
IFSX VZJQQJ RJXZWJ QJ GJXTNS IJ QcMTRRJ JXY YJ JUSZ JZSNñ Yñ UWN[ñ J RFYñ WNJQ
GJXTNS MZRFNS ITSH IFSX VZJQQJ RJXZWJ QcMTRRJ X F Z c W J U W J X X N T S R F Y ñ W N J Q
JS YFSY VZcMTRRJ JXY IJ JJSZ UTZW QZN Z S E N S J F S Q N F S X J 8TS RTZ J RJJSY ^ QF
VZJQQJ RJXZWJ IFSX XTS J]NXYJSHJ QF U Q Z T S X S R R J F M J T S Q J J X N Q Q F Wñ [ñ Q F Y N T S
JXY JS RòRJ YJRUX ZS òYWJ XTHNFQ RJSY IJ YTZYJ QF UWTIZHYNTS UFXXñ J

1F UWJRNöWJ FGTQNYNTS UTXNYN[J IJ QF UWTIZHYNTS UFXXñ J
QJ HTRRZSNXRJ LWTXXNJW ScJXY ITSH VZJQQJ QJ WTHWñ FYNTS Wñ JQ I
QFVZJQQJ FUUFWFöY QcNLSTRNSNJ IJ QF UWTIZHYNTS UFXXñ J
XJ UTXJW HTRRJ QF HTRRZSFZYñ 5TXNYN[JXTZX XF QTN Lñ SñWFQJ 1cFGTQNYNTS

1J HTRRZSNXRJ F JSHTWJ IJ SFYZWJ UTXNYN[J IJ QF UWTIZHYNTS UFXXñ J
RTHWFFYNVZJ TZ IJ XUTYNVZJÆ XZU UWJXXNTS UTXNYN[J IJ YTZYJ FQN

G F[JH XZU UWJXXNTS IJ QcÖFYF RFNX JSHTWJ JXTHNFQ J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
JSHTWJ NSFHMJ[ñ JY WJXYFSY XTZX QcJRUC QN X Y F Y Q F Y W W T A U X W N Sñ J]N X Y J S H J M Z R F N
UWN[ñ J HcJXY è INWJ IJ QcFQNñ SFYNTS IJ QcMTRRJ J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
IJZ] KTWJRJX QJ HTRRZSNXRJ XJ HTSS FöY IFSX QJ HTRRZSNXRJ IJ QF HTSXHNJSHJ I
WñNSYñLWFYNTS TZ WJYTZW IJ QcMTRRJ J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
QNYNTS IJ QcFQNñ SFYNTS MZRFNSJ IJ XTN Fñ B Q X I Z X F F N Z U Z c W Q X S c H T S J R G W F X J
UFJ JSHTWJ XFNXN QcJXXJSHJ UTXNYN[J IJ J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
JY VZcNQ F YTZY FZXXN UJZ HTRUWNX QF SFTYZJ WJ J B Z R F W J S S I I Z F U W J R N ö W J T W N L
GJXTNS NQJXY JSHTWJ JSYWF[ñ JY HTSYF R N Sñ F U G O V Q F J U W J H T W N S Z Yñ I Z U J Z U Q J X J
UWN[ñ J .Q F H J W Y J X X F N X N X T S H T S H J U Y R H T S X B N S S B H T W J F X T S Q J R T S I J J Yñ W N
JXXJSHJ QF[NJ NIñ FQJ TZ WñJQQJ 1J HTRRZSN

1J HTRRZSNXRJ FGTQNYNTS UTXNYN[Bñ J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
Yñ UWN[ñ J JQQJ RòRJ FQNñ SFYNTS MZRFNSJ ZY XSNITWY G N W S Q T N S I c ò Y W J Q J H
HTSXñ VZJJSY FUUWTUWNFYNTS WñJQQJ IJ QcZ X X H S H B Y M Z R F N S J J X F W U Q Z Y ö Y JSHTW
QcMTRRJ JY UTZW QcMTRRJÆ ITSH WJ YTZW M T Y O F S Y M Q c M T R R J W Q c F Y M ñ N X R J S c J J
UTZW XTN JS YFSY VZcMTRRJ XTHNFQ HcJXMYNc FNSW M W Z B N S J M N Q T X T U M N V Z J F
WJYTZW HTSXHNJSY JY VZN XcJXY TUñ Wñ JSHTWJ JXTHNFQ J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
WNHMJXXJ IZ Iñ JQTUURJJSY FSYñWNJZW J@YBQIJVRFTZUJTWYS YJJSYNJW IJ QcMNXY
JS YFSY VZJ SFY F H M J [ñ " SFYZWFQNXRJ JÆ QJ U W Y T W N W F ñ U W N [ñ J U T X N Y N [J R J S Y
VZcNQZFSNXRJ FHMJ[ñ " SFYZWFQNXRJ JÆ QJ U W Y T W N W F ñ U W N [ñ J U T X N Y N [J R J S Y
QZYNTS IJ QcFSYFLTSNXRJ JSYWJ QcMTRRJ QJ M Q R S F Y Z M W J T S Z N W J X T N RòRJ JY UW
QcMTRRJ JY QcMTRRJ QF WFNJ XTQZYNTS B T R R J F S Q Z c T J G S Y W V Z N J X Y Q J U W T I Z N
J]NXYJSHJ JY JXXJSHJ JSYWJ TGOJHYN[FYNTXTSY F S W R F Y Z I T S Yñ JXY JS RòRJ YJ
XTN JSYWJ QNGJWYñ JY SñHJXXNYñ JSYWJ N S H J N T Z Z W Q c S Z W J W J M T X R J Q c J N X Y
QcñSNLRJ WñXTQZJ IJ QcMNXYTNWJ JY NQ X Y J S H S I B H J H J T R S N H W Y T Z W Q Z N 2 F N X I
XTQZYNTS YWF[FNQ FZXXNGNJS VZJ QcMTRRJ JS Y
FZYFSY QJ WñXZQYFY VZJ QJUTNSY IJ
QF SñHJXXNYñ MNXYTNWVZJ IJ QF UWT

.Q SJ XcFLNY NHN SN IJ SFYZWFQNXRJ FZ XJSX QXNYJSY WFSNQJ WFNZYW ZcNQX ITN[JSY ò
QF SFYZWJ 2FW] JZY INWJ VZJ QcMTRRJ F WJ YWTZJ IJ S F U W T H W W F Y Z W J X T H N F Q J X Y Q J H F
VZcNQ UJZY Iñ JQTUURJJSY QNGWJRJSY JXK TWH JXJXXJSYNJQQJX XFSX VZJ QcFQNñ
SFYNTS UJW[JWYNXXJ QJX JKKJYX IJ HJYYJ RFSKNKJXYFNTS IJ XTN KFXJJZ
RTSIJ IJX TGOJYX ZS RTSIJ MTXYNQJ FZ QNJZ IZ UWTQTSLJRJSY IJ XTS
òYWJ JY 'SFQJRJSY FGTZYNXXJ è QF SñLFYNTS IJ XF S F Z W J J W M T R R J X F S X I T Z Y J N H N è Z S Iñ J Q T U
IFSX QJ RFSZXHWNY UJWIZ

QJRTZ[JRJSYÆ IJ RòRJ VZJQcXRNHÖYñÆ 1cMTRRJ^è VZJQVZKNDLWHTSHZSNS
 UWTIZNY QcMTRRJ JSYFSY VZcMTRRJ JQQU BWY NWZQFNWV WFWZQFWNYñ JSKFNY
 QZN 1cFHYN[NYñ JY QF OTZNXXFSHJ YFSYIÖ BWZSjZWVH SBNHNFZQZVJXY ITSHYTZY
 UFW QJZW LJSWJ IctWNLNSJ XTSY XTHNFQJXTÆ F QcQYX KOSY FNMNF[QJ ñQcJ]NXYJSI
 XTHNFQJJY OTZNXXFSHJ XTHNFQJ 1cJXXJ SHJMTZRNfN S JIJ SQFISBY XJSYNJ VZJIFS
 YZWJ ScJXY Qè VZJUTZW QcMTRRJ XTHNFQÆ ITHRW HÆ SXV R WZQFJYNTSSJY OTZNXXFSH
 IFSXQF XTHNñYñ VZJQF SFYZWJ JXY UTZW QZTNHIFR R JQ N YSHF[BR J YTYFQNYñ IJ RFS
 QcMTRRJ HTRRJ J]NXYJSHJ IJ QZN RòRJ UTZWQcQcñZYWJ JY IJ
 QcFZYWJ UTZW QZN FNSXN VZJHTRRJ ñQñRJ SIY [UNYSXñ WJQFQW ñ F QW N Wñ S Y INTSFHMXJWS
 MZRFNSJÆ HJ ScJXY VZJQè VZcJQQJ JXY URZ WJQZNRQJ KNTQX KRTJVSJ ZSYNSXñ R G QJ Z
 IJ XF UWTUWJ J]NXYJSHJ MZRFNSJ (J < JXY VZJFR È WZJXTÆ öY HTRRJ ZSJ IZWJ [NH
 J]NXYJSHJ SFYZWJQQJ JXY UTZW QZN XTSXJZMXQcJISIMNIMZRFNS S R G QJ HTSYWJINWJ
 JY VZJ QF SFYZWJ JXY IJ]JSZJ UTZW QZN QcMTRRJQc N S BN[NQZ Iñ YJWRMS S B S S J W V Z
 XTHNñYñ JXY QcFHMö[JRJSY IJ QcZSNYñ JXRXISSYñ Q E J MNQcMTRRW YJQ
 F[JH QF SFYZWJ QF [WFNJ WñXZW WJHYNTS IJ QFJSFÖZQZ QFQW S F WZVMñY UWN[ñ J Sc
 QNXRJ FHHTRUQN IJ QcMTRRJ JY QcMZRFNSXNRTSFXHJS KNTQCN IZ KFN YVZJ QcMTRRJYI
 QF SFYZWJ UTZWQcZNI JY JS RòRJ YJRUX FZ HTSYW

@; .B 1cFHYN[NYñ XTHNFQJJY QF OTZNXXFS S M F S L H W F Q Z S c Q J N K R ö S Y J Y S T S M Z R
 SZQQJRJSY XTZX QF XJZQJ KTW RJ I c Z S J F H Y N T S Y ñ N R R N J N K Y J Q c F Q N ñ S F Y N T S I J X
 RJSY HTQQJHYN[J JY I c Z S J OTZNXXFSHJ N R R N J N F V J R N [S Y N T S I J W ñ F Q N S I ñ S R J W ñ
 QJHYN[J GNJS VZJQcFHYN[NYñ HTQQJHYN[QcFQFQNTYNTSXUFSKIN YHT[Q Q J Q F U W T U W
 YN[J HcJXY è INWJ QcFHYN[NYñ JY QF OTZ N X T S V N U F S Y N T S Q W J Q W N I T S R J X J Y U F W
 JY XJ [ñWN'JSY INWJHYJRJSY JS XTHNñYñ WñJQFQ[NB[J H I L Q Z ö W W X M Z R F S S X H I Y K K X
 MTRRJX XJ WJSHTSYWJSY UFWYTZY Tö HJ Y Z J W J U X W L Z R F N T S S J M R S J I T N Y U F X ö Y W J X F
 RñINFYJ IJ QF XTHNFGNQNYñ JXY KTSIñ J I F S Q J Q X J S X J S T Z N I X Q F S W J N R J R I Q Z X N J U I F S
 HTSYJSZ JY FUUWTUWNñJ è QF SFYZWJ IJ H J Q Z S X H N Q F U T X X J Q c F N T S W T R R J X c F U U W

2FNX RòRJ XN RTS FHYN[NYñ JXY XHNJSXN'S ZY WJY Z S N J W W X J Q I c Z S J R F S N ö W J Z
 VZJ OJ UZNXXJ WFWJRJSY Rc^ QN[WJW JS VZcMTRRJZYTYFQ (MFHZ S M Z R F N S X F Q W
 WJHYJF[JH I c F Z Y W J X O J X Z N X X T H N F Q U F V R I S M J Z J Q F c F L J N Q c S Z H E S Q c Q I T W F Z H M J W
 VZcMTRRJ 3TS XJZQJRJSY QJ RFYñWNJQ I X R I T S F H Y T S [N Y R J Q F Y N T S Q J X J S Y N R J
 ^ H T R R J Q J Q F S L F L J Q Z N R ö R J L W è H J F Z V Z Q Q F R J T S W S G J Z J K Y T Z X Q J X T W L F S J X I J X
 J]JWHJ QF XNJSSJ^ R c J X Y I T S S ñ H T R R J U V Q I Z N W I F S H N F Q Z N I F S X Q J Z W K T W R J
 RFX RF UWTUWJ J]NXYJSHJ JXY FHYN[NYñ JXTHNWFQJX X Q H N K F Z J S @; . . B X T S Y I F S X
 HTSXñVZJSHJ HJ VZJ OJ KFNX IJ RTN HJ VZG QJ H Y F I X T Q W Z W U T W Y Q c F J U G V O T U W N F
 RTN UTZW QF XTHNñYñ JY F[JH QF HTSXHNJ S H Q Z N R H N J S c F U S Y W T U M Z R F M S J Z W J C F U W
 VZcöYWJ XTHNFQ è QcTGOJR FJSXN K Q K Y F Y N T S I J Q F A W S F Q

2F HTSXHNJSHJ ZSN[JWXJQQYNScJXY VZJH Q F X Y T O W R Z H Y N S X T Z Q K W E S H N S J H F W
 WN V Z H J T S Y Q F H T R R J S F Q Q T W L F S N X F Y N T S U W N X J F Z X J S X M Z R F N S Q F X T Z K K W F S
 HNFQJ JXY QN[K S W R S I N X V Z J I J S T X O T Z W X Z I Q c M T R R J F I J X T N
 HTSXHNJSHJ ZSN[JWXJQQJ JXY ZSJ FGXYWFHYNTS B T U Q F N I N Y ñ W W Q C W S T Z X F W J S I Z
 JY è HJYNYWJ XcTUUTXJ è JQ Q N Y S J S S J R N V Z c Z S H T I G S B Y N M Z J X Q T W X V Z J S T Z X Q c F
 RF HTSXHNJSHJ ZSN[JWXJQQJ^ JSYFSY VZJ J W X Q J I T S H Y F Z X X S I T Z X H T R R J H F U N Y F
 RTS J]NXYJSHJ S W F S Y V Z c ö Y W J X T H N F Q I N F Y J R J S Y U T X X ñ I ñ R F S L ñ G Z U T W Y ñ

.QKFZY XZWYTZY ñ[NYJW IJ 'J]JW IJ STZ[JF X Y C F U F X W H S T Z X ñ g Y Z Y N Q C U K F S / Z Z X I Q G N K Y
 HTRRJ ZSJ FGXYWFHYNTS JSKFHJ K Y Q c N S I N Q R I Z W T c U N S N N [W ñ J W N [ñ J S J X F N X N X X J è
 QcöYWJ X T R F N S Q K J X Y F Y N T S I J X F [N J ^ R ö R X F X N J T S Q J I N W J H Y J X I J Q F U T X X J X X N T S
 ScFUUFWFöY UFX XTZX QF KTW RJ NRRñINFYJXI R Z S J S X S J N K Z X G X N X Q F S N J è Q F V Z J
 YFYNTS HTQQJHYN[J IJ QF [NJ FHHTRUQN XJW H J S c F Z Y W T X J S X J S X V Q F U W N ñ J Q C U W
 RòRJ YJRUX VZcJZ]^ JXY ITSH ZSJ RFSN K J X Y W F N I F S Q Y Z S F H F U N Y F Q N X F Y N T S
 F)WRFYN Q S [N J X T I F N I Q J N S I N [N I Z J Q Q J J Y Q F & Q F U Q F H J I Y Y T Z X Q J X X J S U M ^ X N
 LñSñWNVZJ IJ QcMTRRJ N K S N W T S S Y Q L X ñ V Z J J X Y I T S H F U U F W Z J Q F X N R U T Q K F Q N U F S X
 ^ J Y H J H N S ñ H J X X F N W J R J S Y ^ Q J R T I J I c J] N Q V J S H S I D Q F I N W J M Z R F N S I J [F N Y ö Y W
 NSIN[NIZJQQJ X U Q Z X S R W Y N H Z Q N J W T Z U Q Z X Z I [M S J W F Q C X T Q Z J F ' S I c J S L J S I W J W X
 IJ QF [NJ LñSñWNVZJ TZ VZJ QF [NJ IZ LJSWJS XTHNWFSSY[NWQZN RòRJ 8 Q W & Q F N H F
 NSIN[NIZJ Q Q W V Q Z X Q N ö W J T Z U Q Z X L ñ S ñ W F Q X X F S X Q J X + J Z N Q Q J X Æ

*S YFSYHTS XHNJSHJ QcS M T R R J Z J W R J X F
 [NJ XTHNWFQJ JY SJ KFNY VZJ WñUñY JW IFSX QF UJSXñJ
 XTS J]NXYJSHJ WñJQQJÆ IJ RòRJ VZcNS[JW X Q R J S Y Y Q c ö Y W Z L ñ Z X X N R Z Q Y N U Q J V Z J Q
 SñWNVZJ XcF)WRJ IFSX QF HTSXHNJSHJ LñSñWNVZJ Q Q J X Z c N Q X F H Y N [N Y ñ X I J Q c M T R R J
 UTZW XTN IFSX XTS ZSN[JW X F Q N Y ñ JSYFSY Z F Z c j ö K F W Y J U F S X I F S Y J F Q Q Z X N T S N H N F Z U F

IJ -JXX NSYNYZQñÆ f5MNQTXTUMNJIJ QcFHYN
 f1F UWTUWNññ RFYñWNJQQJ JXY QcöYWJ U
 'IJ (TRRJNQ SJXFNXY UFXUFW QF UJSXñJQ
 J]H Q Q J Z W J X X T N R B F W Q J Y W F [F N Q H T R R J X
 U W F U W J N F N X I Z C N Q V T U X F N X Y H T R R J V Z J Q V

2FW] JSYJSINHN UFW XTHNñYñ QF XTHNñYñ [WFNJ J]H Q Q J Z W J X X T N R B F W Q J Y W F [F N Q H T R R J X
 SJ XcTUUTXJWTSY UQZX JY VZN SFöYWF IJ QcFGTQN Y W F U W J N F N X I Z C N Q V T U X F N X Y H T R R J V Z J Q V
 UWN[ñJ

1cFGTQNYNTS IJ QF UWTUWNRFSUWVNF J JXNFSTYSHTS XJZQJRJSY IFSX QF UJSX
 YNYSYFQJ IJ YTZX QJX XJSX JY IJ YTZY JX QYXZKZKNSX XOMZMTRRJ XcF)WRJITSHIF
 RFNSJXÆ RFNX JQQJ JXY HJYYJ ñRFS HNUÖVNYTSKUA ñHNXñRJSY
 UFWHJ VZJ HJX XJSX JY HJX VZIFZRNFSX XTSY IJ JSZX
 YFSY XZGOJHYN[JRJJSY VZcTGOJHYN[JRJJSY cFZYMV UFWYJJS J UWJSFSY QJX HMTX
 QcMTRR JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY GJQJFZHSXSA @ScB JXY @UFXB ZS TG
 ZS TGOJY MZRFNS FFSY IJ QcMTRRJ JY IJXYNSt
 QcMTRRJJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY GJQJFZHSXSA @ScB JXY @UFXB ZS TG
 QJZW UFWYJ MZRFNS JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY GJQJFZHSXSA @ScB JXY @UFXB ZS TG
 UTZW QF HMTXJ RFNX QF HMTXJ JQQJ RÖRJ JY ZS UFWYJJS J UWJSFSY QJX HMTX
 MZRFNS TGOJY MZRFNS FFSY IJ QcMTRRJ JY IJXYNSt
 RJSY IJ GJXTNSTS QF OTZNXXFSHJTSY UJWIZ XF XNRUQJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 SFY ZWTJ ÷ JY QF SFYZWJ F UJWIZ XF XNRUQJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 QcZYNQNYñ JXY MZRFNS FFSY IJ QcMTRRJ JY IJXYNSt

)J RÖRJ QJX XJSX JY QF OTZNXXFSHJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 MTRRJX XTSY IJ[JSZX RTS FURUTWSUWNFYNTS STS XTHNFQÆ HcJXY XJZQJRJSY LWëH
 IJMTWX IJ HJX TWLFSJX NRRñINFYX XJ HTSXTGOJHYNJRJSY IJ QcJXXJSHJ MZRFNS
 IJX TWLFSJX NRRñINFYX XJ HTSXTGOJHYNJRJSY IJ QcJXXJSHJ MZRFNS
 UFW J]JRUQJ QcFHYN[NYñ INWJHYJRJSY XJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 IcfZYWJX JYH JXY IJ[JSZX INWJHYJRJSY XJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 IJRF[NY ZS RTIJ IcfUWWTUW MZRFNS J J QF[NY ZS RTIJ IcfUWWTUW MZRFNS J J
 .Q[F IJ XTN VZJ ZRNFSZNY FZYWJRJSY VZJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 LWTXN JW STS MZRFNSÆ QcTWJNQJ MZRFNS J J QF[NY ZS RTIJ IcfUWWTUW MZRFNS J J
 QcTWJNQJ LWTXN JW JYH

&NSXN VZJ STZX QcF[TSX [Z QcMTRRJ STS XTHNFQÆ HcJXY XJZQJRJSY LWëH
 IFSX XTS TGOJY è QF XJZQJ HTSINYNTS VZJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 UTZW QZM ZRNFSZNY FZYWJRJSY VZJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 XNGQJ VZJ QTWXVZJ QcTGOJY XJZQJ HTSINYNTS VZJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 VZJ XcNQ IJ[NJSY QZN RÖRJ UTZW XTN ZS öYWJ XTHNFQÆ HcJXY XJZQJRJSY LWëH
 QF XTHNñYñ IJ[NJSY UTZW QZN öYWJ IFSX XTS TGOJY è QF XJZQJ HTSINYNTS VZJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY

)TSH IcfZSJ UFWY è RJXZWJ VZJ UFWYTZY FZRNFSZNY FZYWJRJSY VZJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 HNñYñ QF WñFQNYñ TGOJHYN[J IJ[NJSY UTZW XTN ZS öYWJ XTHNFQÆ HcJXY XJZQJRJSY LWëH
 IJX KTW HJX MZRFNSJX JXXJSYNJQQJX QF WñFQNYñ TGOJHYN[J IJ[NJSY UTZW XTN ZS öYWJ XTHNFQÆ HcJXY XJZQJRJSY LWëH
 UFW HTS XñVZJSY QF UFWYTZY FZRNFSZNY FZYWJRJSY VZJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 YNJQQJX TGOJY MZRFNS FFSY IJ QcMTRRJ JY IJXYNSt
 IJ QZN RÖRJ QJX TGOJYX VZN HTS'WRJSY STS XTHNFQÆ HcJXY XJZQJRJSY LWëH
 NSIN[NIZFQNYñ HcJXY è IcfZSJ UFWY è RJXZWJ VZJ UFWYTZY FZRNFSZNY FZYWJRJSY VZJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 TGOJY VZJQQJ RFNSJX XNJSX HJQF IñHJX JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 IJ QF FYZVJ QcTGOJY QF SFYZWJ F UJWIZ XF XNRUQJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 VZM TWJXHTJQD HMTXJ JQQJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 RNSFYJMS WFUUTWY VZN HTSXYNYZJ QJRTJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 WñJQF)WRFYNTS 5TZW QcNQ ZSTGOJY JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 VZJ UTZW VZJ WJNQJGOJX ZS FZYWJ VZJ HJQZJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 IJQcTWJNQJ YNHZQFWNYñ IJ HMFVZJ KTW HJX JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 UWñHNXñ RJXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 UFWYNHZQN JW IJ XTS TGOJY MZRFNS FFSY IJ QcMTRRJ JY IJXYNSt

INKKñWJSY NQ ITNY FZXXN QJ LFWIJW UTZW QZN UTZW SJ UFX XJ UJWJW IFSX
 QcNS'SNYñ UTZW FWWN[JW è XTS öYWJ UTZW XTN 2FNX QF UWTUWNñYñ HJXXJ
 IcföYWJ UTZW QcJXUWNY HJ VZcJQQJ ITNY öYWJ è XF[TNW XTS öYWJ UTZW XTN XN
 HJ VZN JXY XFNXN JY RFNSYJSZ è IJZ] RFNSX HTRRJ QcöYWJ FZVX XTN JRNJW HMFUNYWJ IJ 1c*X
 IJ QcJXUWNY HJ ScJXY UFX QcFHYJ IFSX QF HwñFYJTS WñFQNYñ TGOJHYN[J IJ[NJSY UTZW XTN ZS öYWJ XTHNFQÆ HcJXY XJZQJRJSY LWëH
 HMTXJ Hwññ ^ XN HcJXY QcTRGWJ QF WJUWñ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 XFNXNJ HTRRJ XTS HTSHJY GWJK XN HcJXY XTS öYWJ XTHNFQÆ HcJXY XJZQJRJSY LWëH
 HTRRJ XTS öYWJ UTZW XTN (cJXY UWñHNXñRJSY QF FZRNFSZNY FZYWJRJSY VZJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 INWJ QF XTNK IJ XZGXNXYJW HTRRJ NSIN[NIZFQNYñ IJ[NJSY UTZW XTN ZS öYWJ XTHNFQÆ HcJXY XJZQJRJSY LWëH
 GTWSñ HTRRJ öYWJ 'SN VZN HTSIZNY è QF XTNK Icf[KNWU UOXVZJ è QcXW YFZVJ TGOJYX XJSXN
 QF SñLFYNTS IJ YTZYJ IñYJWRNSFYNTS QJRTN FGXYWBNY XJ JHTRPZQN XFSX TPNQX QJ XTSY QJ
 FGXYWFNQ QF HTS XñVZJSJ IJ QF HMTXJ JS XTNG MTRRJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 IJ QF Wñ[TQZYNTS IZ IJ[TNW NSXFYNXKFNY VZN TSN HTSIZNY è QcöYWJ JY è
 QcF[TNW g 2TXJXN BÖN ÆYNX HMTXJ JQQJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 'JWYNS 5 +JZJWGFHMÆ f8NYZ ScFX XJSX SN XJSYNRJ

2FW] FQZN RÖRJ YWFNYñ IJ HJYYJ HMTXJ JQQJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 +FRNQJ (K 2*, & . U WñISJW JQZX IFSX QF UQZX GJQQJ IJX RZXNVZJ
 /J SJUZNXRJ WFUUTWYJW MZRFNSJRJSY è QF HMTXJ JQQJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY
 XJ WFUUTWYJ MZRFNSJRJSY è QcHMTXJ JQQJ JXJSXSY ITSHIJ[JSZX INWJHYJRJSY

2FWJ UJSXJ NHN è QF UMNQTX TUMNJIJ QF SFYZWJIJ -JLJQ XZW QFVZJQQJ
NQ WJINJSIWF IcFNQQJZW XIF SXQJ IJWSNJW HMFUNYWJ

QJXHNJSHJX SFYZWJQCTSYIUJQcMTRRJJYX NTSXZN FJSLJSIWñ QJ UWJRNJW MTRRJJY C
NIJSYNVZJX /J SJ UZNX VZJ YJ WñUTSIWJÆ YF VZJ
4S [TNY HTORJ MTRRJJW NCHMGJMKZRNFS S ZS UWTIZNY IJ QcFGXYWFHYNTS)JRF S
WNH MJ UWJSSJSYVQF HJQJXKURQJ F WJ FWWN[JX è HJYYJ VZJXYNTSÆ IJRFSIJ
QcñHTSTRNJ UTQN VNNHJY JSMTRRJJYJRUX UFX UTXñJ JS UFWYFSY IçZS UTNSY IJ [J
QcMTRRJJYXZTcZS JYTYFQNYñ IJRFSNKJXYFWNUS\$NWBQJFWHJ VZcNQ JXY FGXZWIJ
MZRFNSJ 1cMTRRJJH MJ VZN XF UWTUWJ WñVQNWFXNNTSSJ JNXXYJ JS YFSY VZJ YJG
HTRRJ SñHJXXNYñ NSY 6WXTTSSJX HZORR J XTSSFGQJÆ\$ 8N YZ UTXJX QF VZJXYN
RJSY WñH MJ FFX FZU XZJ QcMTRRJJWJ SFYZWJJY IJ QcMTRRJJ YZKFNXITSHFG
ITN[JSY ñLFQJRJSY ^ XTZX QJ XTHNFQNXRJY ZS QKNSISY WñF 9Z QJX UTXJX HTRRJ S
YNMSR FN\$JUFW HTSXñVZJSY XTHNFQJ *Q QJZJ XUTQWQNS\$ VZJ OJ YJ IñRTSYWJ VZJ
UFXXNK VZN KFNY WJXXJSYNW FZ] MTRRJJXINXKRFQUTZSXQJ FQBSITSSJ YTS FGXYWF
QF WNH MJXXJ QFQJ ZXTVBJ FSI F IñSTRNSF WFX FZXXN YF VZJXYNTS TZ GNJS XN
YNTS IJ QcJXXJSHJ TGOJHYN[JJS RTN QcJ]FQTXWFBXN\$S XGDNXJHTSXñVZJSY JY
RTS FHYN[NYñ JXXJ FFXKXZSN WJX MJSY UFW QcMTRRJJY QF SFYZWJ HTRRJ ScñYFS
QcFHYJNRN\$ñ YWJÆ YTZY IJRòRJ FQTXWJJSXJ YTN YTN R
|: SòYWJ HTRRJSHJ è XJ YJSNW UTZW NSI BXS LFNXVZcFZXXN GNJS YZ JX SFYZV
VZJ IðX VZcNQ JXY XTS UWTUWJ RFöYWJ JYUNQ SSJ XJYK\$S JWWWTULWJFX HFW IðX VZ
RFöYWJ VZJ QTXWJ]ZcXNQ SFNNV KTSJ :S RçNSYJWWTLJX YF KFitS IJ KFNWJ FG
MTRRJJVZN[NY IJ QFLWèHJ IçZS FZYWJ XJH TSFXZVWJ JYHTORRJMTRRJJ ScF FZH ZS XJSX
ZS òYWJ IñUJSIFS Y 2FNX OJ [NX JSYN òWJ RJTSN\$J QLF F XWèHVZJ YZ UTXJX YTZY HT
IçZS FZYWJ XN STS XJZQJRJSY OJ QZN ITN KJQNDQJXJYNNJSYJTR RòRJÆ\$
[NJ RFNX JSHTWJ XHWSF] XJYWXSNQ F QF 9Z UJZ]RJ WñUQNVZJWÆ OJ SJ[JZ]U
XTZWJHJRF[NJ F SñHJXXFNWJRJSY ZS XJRGQFSGYKWSIJYH Æ OJ YJ UTXJ QF VZJX
RJSY JS IJMTWX IçJQQJ XN JQQJ ScJXY UFX RF S MJTHTVRHJ VQFNSTJSW WTLJ QcFSFYTR
(cJXY UTZW VZTNQMFZSJ NñJ YWòXIN)HNQJ FHM FZXJX JYH
XJW IJ QF HTSXHNJSHJ UTUZQFNWJ 1J KFN Y2VZKQBSZFW QW MTRRJJ XTHNFQNXYYJ
QcMTRRJJXTSY UFW JZ]NSHTJXUQZNMJJSXNG QcMNX YTNWJ ZSN[JW XJQQJ ScJXY WNJ
UFWHJ VZcNQ HTSY M JNIN\$SUTZ F JN JQUW F IJ QcMTRRJJ UFW QJ YWF[FNQ MZRFNS
YNVZJ SFYZWJ UTZW QcMTRRJJÆ NQ FITSH QF
1FHWñFYNTS IJ QFYJWWJ FñYñ UZNX XFR KZSYF 6QWFSQTSJJSFLWSIWJRJSY UFW QZN
QFLñTLSTXNJ HcJXY è INWJ UFW QF XHNJ\$HJFVZNNKJLFS HXJ 8M QCFWñFQNYñ JXXJ
KTRFYNTS IZ LQTGJ QJ IJ[JSNW IJ QF YJWQFJSHYB WJ ZSNQcMTRRJJ VZN JXY UTZW
HJXXZX ZS FZYT JSLJSIWJRJSY 1FLñ SñWQFNSTSYZUTWJSYF QFJSFYZWJ VZN JXY UTZW
JXY QF XJZQJ WñKZYFYNTS UWFYNVZJ IJ QF QcMTRRJJXJQF HJWFSZYNZS KFNY VZJQV
4W NQJXY HJWYJX KFHNQJ IJ INWJ è QcNSIñN[INIZ BX TQF VZJXZCñTSNIX ZS òYWJ ñYW
YTYJ INY IñOèÆ f9Z JX JSLJSIWñ UFW YTSIU XWZ XJYJ OFF SFWZ WJ JY IJ QcMTRRJJXY
HcJXY ITSH QcFHHTZUQJRJSY IJ IJZ]MTRRJJXJHcJXK RUTSXK\$S QJ^HJYYJ VZJXYNTS N
FHYJ LñSñWNVZJ IJX MTRRJJX VZN F UWTIZNY X\$YSYNFQNTYRRIJ QF SFYZWJ JY IJ QcM
9Z [TNX ITSH VZJ RòRJ UM^XNVZJRJSY QcM TRRJJXTZWJXFP NQ SNJ HJYYJ HMTXJ XJ
[NJ è QcMTRRJJ 9Z SJ ITNX UFW HTSXñVZJXYSXFHEFMQdMY MñNXRJ JXY ZSJ SñLFY
QF [ZJ']ñJ XZW ZS FXUJHY XJZQJRJSY XZWSQEFUWNTISWJQXNTX\$ QcJ]NXYJSHJ IJ Qc
è QcNS'SN è UWTUTX IJ QFVZJQQJ YZ HTSYQNSZBX ðSUTFXSYWVIZJXTHNFQNXRJ ScF U
VZJXYNTSXÆ VZN FJSLJSIWñ RTS UðWJ VZNVWBSLJCS LFWXTIS QF HTSXHNJSHJ YMñ
LWFSI UðWJÆ\$ p JYH 9Z ITNX FZXXN LFWIRW SQFXZSXN GQXZW QcMTRRJJY IJ QF SF
QJRTZ[JRJSY H^HQNVZJ VZN JXY HTSHWðY JRJSSJ[NQ N\$Q QFFSTXSHNJSJ IJ XTN UT
HJYYJ UWTLWJXXNTS JY VZN KFNY VZJ QcMTRRJJXJFISQZXF WFWTQWRFAJS YJWRJ IJ Qc
YNTS XJ WñUðYJ QZN RòRJ ITSHVZJ QcMTRRJJXJQFYNZOTZVQJ JXY QF WñFQNYñ
XZOJY 2FNX YZ WñUTSIWFXÆ XN OJ YcFHSTWXY HOREXZJ[FWJJSYRT^JS YJWRJ IJ QcF
H^HQNVZJ FHHTWIJ RTN QF UWTLWJXXNTS UZVZNRJ KQNHVRIZSMXWJ 1J HTRRZSNJ
IJ UQZX JS UQZX MFZY OZXVZcè HJ VZJ OJ UHXRQF SZUKYNTSÆ QF SñLFYNTS NQJ
WñJQ IJ QcñRFSHNUFYNTS JY IJ QF WJL
QJ RTRJSY SñHJXXFNWJ UTZW QJ Iñ[JQ
QcMNX XYNWJ JY IJ HTRRZSNX RJ JXY QF
IJ +JZJWGFHM ST Æ f8FSX QNGJWYñ YJRUX SNUTXBSHMFJHJSUASLcXY
STS UQZX SN VZFQNYñ SN ñSJWL NJ SN JXUWNY SNXFRJ SNXKTYZFX8JGQ
QcòYWJ SñHJXXNYJZ] JXY QcòYWJ SñHJXXFNWJ :S M JNXYSHJÆFSK FETWJ
JXY ZSJ J]NXYJSHJ XZUJW(ZJ (JQZN VZN JXY IñUTZW[ZIJ YIZY GJXTN
JS LñSñWFQ ScñUWTZ[JUFX STS UQZX QJ GJXTNS IçJ]NXYJW 6ZcNQ XNTY TZ SJ
XTNY UFX HcJXY YTZY ZS YTZY ZS UTZW QZN YTZY ZS UTZW FZYWZN :S òYWJ
XFSX XTZKKWFSSHXBSX K\$S IYWJ8YFW8YUQIcJ]NXYJW
HJQZN VZN UJZY XTZKKWNW 8JZQ QcòYWJ ITZQTZWJZ] JXY ZS òYWJ IN[NS :S òYWJ
XFSX FKKJHYNTS JXY ZS òYWJ XFSX QòYWJ :S òYWJ XFSX FKKJHYNTS ScJXY WNJS
IçFYWJ VZcZS òYWJ XFSX XJSXNGNQNYñ XFSX RFYNðWJ g QTH HNY U
4S RJXZWJWF RNJZ] QcñHFWY JSYWJ QF UJ\$XñJ IJ 2FW] JY HJQQJ IJ
+JZJWGFHM

[illegible]

UFWHJ VZJ [FQFGQJ UTZW QF RFXXXIJ] X MTRRYJXWER NSQ KFTZWIJZ] QF [FQJZW IJ QF H
 QcTZ[WNJW ZS öYWJ UWN[ñ IJ XJSX JY IJ GUXTJNSKN SJT Q RZIXNFQJ . QX XTZMFNYJSY
 KFNY IJ XTS FHYN[NYñ ZSJ UZWJ FGXY W FHYZITISQJy TRFNUXFHXYX ITZ GQNJSY VZcè KT
 YñÆ QZTZY QcTZ[WNJW QZN FUUFWFöY ITSHUHTBIERHNSGQUWTIZNY ZS J]HöXIJ UTUZ
 JY YTZY HJ VZN IñUFXXJ QJ GJXTNS QJ UQZX QGXFZVFWYXATZ GQNJSY VZJ QJ LFXUN
 HJHTRRJ OTZNXXFSHJ UFXXN[J TZ RFS NKJXUYFQJNITS ZcFHYNS[NQñWNHMXJXXJ JY QF U
 ^QZN XJRGQJ ZS QZ]J 1cñHTSTRNJ UT QNYNVZJ SHSYXJZQHJRJS MYJZ ITNX öYWJ ñHT
 IJ QFWNHMXJXXJITSH JS RörJ YJRUX QF XHNJNSRRIñZNFYX HTRRJ QJ RFS LJW JYH R
 WJSTSHJRJSY IJX UQñUFYWNLSXQJJS F WWNJYcñUFWLSJW IJ UWJSIWJ UFWY FZ] NSY
 WñJQQJRJSY FWSQWMTRRJ RGRJXONS IcFNW UNYNñ HTS'FSHJ JYH XNYZ[JZ]YJHT
 UZWITZRTZ[JRWSMXNVZJ (JYYJXHNJSHJ IJ QBSYXWJ QcñHTSTRNJ XNYZSJ[JZ]UF
 [JNQQJZXJ NSIZXYWNJ JX QFZXKXNYOFR HNJSHTZJY HJ VZN YcFUUFWYNJSY YZITN
 XTS [ñWNYFGQJ NIñÆRñJXNVMZKZFWWJW è INWJ ZYNQJ 8N OJ IJRFSIJ è QcñHTS
 QcJXHXHJñYNRVZJW TIZHBTJS WñFQ RTWF QJXQcTGñNXFZ] QTNX ñHTSTRNVZJX XN OJ
 QcTZ[WNJWJY WYJ è QF (FNXXJ IcÖUFWLSJ ZSJTSF WY QFIJXSTY IJ RTS HTWUX è QF [TG
 XFQFNWJ JY UTZW HJYYJ QZGNJ KF[TWNYJ WZNSHXJYQX XZ]NSBJWJXQIQZXNSJX FUUJ
 FRörJ YWTZEMKYZ[NQJ 4SFUTWYñ HJQF F[QJGWKZJRRJX JY IJ QJZWX 'QQJX QcM
 HTZUIJ XJSYNRJSY FZYMñèYWJ *QQJ JXY IRSBYFRVQJ WHJXTZN JXY QNYñWFQJRJ
 FXUJHY UWTKFSJ JY [TQZUYZJZ]^ZSJXHNJSBJ BTSEBQUNXñUQJHTSKTWRñRJSY è Q
 QF UQZXRTWFQJ IJX XHNJSHJX 1JWJSTSHJRSSX RXTSFRNRZ] 2FWTHFNSX JY QF
 QJWJSTSHJRJSY è QF [NJ JY è YTZX QJX GJXMTNSXKZRTZNSQBJXTWRJ IZ HTRRJWHJ I
 XFYMöXJ UWN SHNUFQJ 2TNSX YZ RFS LJX FZQJZKF SYZ FHAKQJX UF^X HN[NQNXñX
 IJX QN[WJX RTNSX YZ [FX FZ YMñèYWJ FZSGFQNXZJ FFXGFWJSHTSYWJ IJ RJX QTNX
 RTNSX YZ UJSXJX YZ FNRJX YZ KFNX IJ QFMMñVZWNNXRTSWSX HTZXNSJX QF RT
 YZ HMFSYJX YZ UFWQJX YZ KFNX IJ QcJXRMFRWFOJHY BQZJQDLNTS ñHTSTRNJ
 ñUFWLSJXZUZQZXSUYTSY WñXTWVZJ SJR FSLJOWJSHYJW RFNXp 2FNX VZN ITNX OJ UQZ
 SNQJXRNYJX SNQHBTZXTNSXWKE TNSX STRNJUTQNYNVZJ TZIJ QFRTWFQJÆ\$
 YZ RFSNKJXYJX YBTNXöUQZYBZONñSñJ UTQNYNVZJ JXY QJ LFNS QJ YWF[FNQ
 LWFSINY UQZX YZ FHHZRZQJX IJ YTS öYWJRFQNXñSñHTSYRONJ; LBTQNYNVZJ RJ UWT
 HJ VZJ QcñHTSTRNXJY JY UWJSI IJ [NJ JY ICMZRFNSX YñcñHTSTRNJUTQNYNVZJ IJ Q
 QJ WJRUQFWJUSSJWSNHNHMXJXTZY HJ VZJ YZ SJJSGTSSJHTSXHNJSHJ JS [JWYZ JYH
 UJZ] UFX YTS FWLJSY QJ UJZYÆ NQ UJZY BBSYJWJ GVMWJZJFQJOW SJ XZN X UFX
 FZGFQ FZY MñèYWJÆ NQHTSSFöY QcFWY ZGñGZSY HTS XHJXJZW MNXOYSA XFNX
 MNXYTNVNZJX QF UZNXXFSHJ UTQNYNVZJÆT SIO UFZXY QcñKJXJÆJ NQcFQNXSFYNT
 YcFYYWNGZJW YTZY HJQFÆ NQ UJZY FHMJYUQWNYTZYZISJQSTÆV RUQNXKQWJWJYF NJY HT
 HFUFH2FNK QZN VZN JXY YTZY HJQF NQ ScF FcUFZQWVZJZS XNGYQNYHTSTRNJ ZSJ FZ
 VZJ IJ XJHWñJW QZN RörJ IJ XcFHMJYJW QZSJFCRñ SHFYNTSZIYJWRNSñJ IJ QcMTI
 QJWJXYJJXY XTS [FQJY JY XNOJ UTXXöIJ QWMTYNRJS YOZISUTXUMöJWJ UFWYNHZQNöWJ
 FZXXN QJ [FQJY JY OJ ScFN UFX GJXTNS IJ SITS FHOBH Z9TZKJXIFSX ZS WFUUTWY I
 QJX UFXXNTSX JY YTZYJ FHYN[NYñ ITN]JSY FQSHSFRGTSJ VNFSSXN 2 2NHMJQ (MJ[FQ
 QF XITJNKNHMLCZJWNJW ITNY F[TNW OZXYJ IFXKFJN WUTZQX YWFHYNTS IJ FRTWFQJ 2
 [TZQTNW [N[WJ JY SJITNY [TZQTNW [N[WJ VSTBñZ WFWQXWIXWS UWTUWJ QFSLFLJ
 (JWYJXNQXcñQö[J RFNSYJSFSY ZSJ HTS WFTQJWVHXFVZT SöYUWZY WNJS 2 (MJ[F
 WFNS ñHTSTRNVZJ 1JX ZSX 1FZIJWIFQJ 2QcñHTSXRJYHIFSWJQF RJXZWJ TþNQRT
 HTRRFSIJöYDM RFZINXXJSY QcñUFWLSJÆ QJX XFZVWJRXJSY JY WñJQQJRJSY FGXYW
 8F^ 7NHFWIT JYH WJHTRRFSIJSY QcñUFWLSJXJZJWJ RFZIQ KFNY IJ QcñHTSTRNJ I
 INXXJSY QJ QZ]J 2FNX QJX UWJR NJWX F[TZQSHVSTROXBJZQBSWFQJ XN UFW FNC
 QJ QZ]J UTZW UWF[FBNXJYQñ INWJ QcñUFWLSJWVBNXWJ HTSYNSLJSYJ JY UFW XZNYJ
 QZJÆ QJX FZYWJX F[TZJSY VZcNQX WJHTRRWSHUSOWQcñHUNFJSLYSU'VZJ XNTS ScJSK
 UTZW UWTWñN WJHXFXY è INWJ QJ QZ]J 1JX UWFJNRKJWZXS QF HTSXNIöWJ HTRRJ JXXJ
 TSY QcNWQZKFSYMTZVZHJ ScJXY UFX QF XJZQJZJQK WJQFYNTS IJX QTNX ñHTSTRNVZ
 IZ LFNS VZN ITNY IñYJWRNSJW QF HTSXTRRHFNSöBUWX WñHMMJRX TZUQZYöY VZJ Q
 JY NQX HTSYWJINXJSY QJZWX UWTUWJX QTNZXTJS7NHSFSW STYJISJXJXHMöWJXUTSXFGQ
 RJSY UQMTINILFTRNYñRT^JS IcJSWNHMXXJRJSYÆVJJCñHTSTRNJ JY QF RTWFQJ <JX
 QJX FZYWJX QJZW IñRTSYWJSY JS HTS XñVZcñHQ^F[ZISGJBTXTXNYNTS HJ ScJSJX
 HTZUIJLWF[NYñ JY ZSLWFSIQZ]J IJ IñYFNQXTVCZNYNñVJOSFUKWNY VZcJ]UWNRJW è XF
 INLFQNYñ OJ IñRTNSVZSRQöSFZLRJSYJ UFXÆ QIöKXGJSHJ IJ GJXTNSX HTRRJ UWN SI
 XJHTSIX HTRRJYYJSY QcM^UTHWNXNJ IJ SJXJF KFSNZKJW VZJWQF KFiTS QF UQZX ñHQ
 UWTIZHYNTS JXY UWñHNXñRJSY IñYJWRNSñJ QF WQTUZIQFUYWNSJ.QY^FYWTU IcMTRR
 QcNSXUNW FYNTSÆ NQXTZGQNJSY QJX fGJXXNMSTRWRBXSñXy ZNSQXZTVQZJWJSY XN Qc
 VZJXFSX HTSXTRRFYNTS TS SJ UWTIZN WFN Y2WFOQJ WQUTTZJGQXKSKQNHNYFYNTSX U
 VZJ QF UWTIZHYNTS SJ UJZY IJ [JSNW VZJ UQZSYZSNJSMPGXQCNUSJSYX FZ UTNSY IJ [Z
 UQZX QZ]ZJZXJ UFW QF HTSHZWWJSHJÆ NOXZGQNCNUTSZWBJZ]cZZNF UöHMJSY HTSY

IZ RFWNF 13ÆJXY HJ UFX RTWFQ ScJXY HJ SFX ZWJTBJ XJSX MZRFNS IJ QF SFYZW
YWNSJ IJ QcFXHñYNXRJÆ\$ NQ XJWF ñHTSSRYZVWQQJ QQMSRRQScJXY UFX JSHTW
LñSñWFYNTS 1F UWTIZHYNTS IJ QcMTRRJ BWTUWFJöY GTRRRRJ
ZSJ HFQFRNYñ UZGQNVZJ

1J XJSX VZcF QF UWTIZHYNTS JS HJ VZNRHFSM JWFSZJNQJJS KWFSiFNX HcJXY è I
WNHMJX FUUFWFöY TZ[JWYJRJSY IFSX QJ QJNSXNWZCJ QIQdLFFQNZM HTRRJ WFNXTS
QJX UFZ[WJXÆ UFW WFUUTWY è HJZ] VZN KTTSSYJFSJSFZYT QNQYXcWZJ J JY QF RòRJ HMT
UWNRJ YTZOTZWX IcZSJ RFSNöWJ XZGY NQJQcLQZQXFFSFRGNTLSZSJ QJ KTSIJRJSY IZ
NQ JXY QcFUUFWJSHJ UFW WFUUTWY è HJZTSHN[XFSYQcSMGRXRJHQT RRJ HTSXHNJS
XcJ]UWNRJ IcZSJ RFSNöWJ LWTXXNöWJ INWJGQJ XN[SHöWJNNQJQJF GTQNYNTS
QcJXXJSHJ 1J GJXTNS LWTXXNJW IJ QcTZ[WJQFAKTJWRZSJ QcFZOMHJSFYNTS VZN JXY
GNJS UQZX LWFSIJ IJ UWT'Y VZJ QJ GJXTNSJWSRQJEF LSHMF HTSXHNJSHJ IJ XTN
1JX XTZX XTQX IJ 1TSIWJX WFUUTWYJSY è QJFZKX QJQZBZVWQNYQXZJ JS &SLQJYJWV
VZJQJX UFQFNX HcJXY è INWJVZJ UFW WFWFWNFVZJWZTUSW XñRFXWJ VZcè XTN
NQX XTBNZSHWXXJ UQZSHWFWFWQJW HTRFZY UFWYNW UTZW HWNYNVZJW JY FU
QcñHTSTRNXJZSJ UQZX LWNFSQJ WNHMJXXJ 8N STZX HFWFHYñ WNXTSX JSHTWJ

*Y YTZY HTRRJ QcNSIZXYWNJ XUñHZQJ XEWQJ WFWFHRJZYCNQ JXY QF SñLFYNTS
IJX GJXTNSX JQQJ XUñHTZXNBNWXXZ W UWTUWNFYNTS IJ QcJXXJSHJ MZRFNSJ
QJZW LWTXXNöWJYñ UWT[TVZñJ FWYN HNJQQRJQJ RERAVONYFQGYNTS IJ QF UW
OTNJ VZJ UWTHZWJSY HJX GJXTNSX LWTXXNZWXXHSSBNXYJTSHWEX JSHTWJ QJ UT
XcñYTZYUQJWXY ITSHHJYFUUFWZSKJFYNTSUFWYFSY IJ QZN RòRJ RFNX JS UFWYF
XTNS HJYYJH QcNSIXHONLZSTEXXNöWJ GFW GFWTNUWNñYñ UWN[ñJÆ
IZ GJXTNS 1JX JXYFRNSJYX FSLQFNX XTSY UFW QFSXFNZSIXS è QF RFSNöWJ [NJNQ
IJX NQQZXYW FYNTSX X^RGTQNVZJX IJ QF UWFSTUNMñYñ QWñMñSTBZATQTLNJ IJ -JL
QZ]J RTSYWJ QJ [ñWNYFGQJ WFUUTWY è QcMTRRJNIZ RFNZSYYSFSY QNVZNIñ HTRRJ
QF WNHMJXXJ NSIZXYWNJQX .QX XTSY ITSHUFZXNXYF WZcWSPXTS QJX
XJZQJX WñOTZNX XFSHJX ITRNSNHFQJX IZ UJZJYQVZVZC KSNZSXXJ XJ YWFSVZNQC
YTZY FZRTNSXYW FNYñJ F[JHITZHJZW UFWHTFSXTHNBSHBSLQFNXJ

3TZX F[TSX IñOè [Z HTRRJSY QcñHTSTRNXYPJ UQJXKJSHJ MZRFNSJ XJZQJRJSY
KFits [FWNñJ QcZSNYñ IZ YWF[FNQ JY IZ HFUNFSGQNYNTHFWNYFQJSXñJ YTZY HTR
JXY IZ YWF[FNQ FHHZRZQñÆ | 1F IñYJWRNSHYTRS IZRUZUWNSFQTSX F[JH QZN QcF
è QcNSYñWNJZW IJ QF UWTIZHYNTS XTNY QF WJUMZIRZSNJTSZSHFQñSFYNTS Ic
UNYFQ F[JH UWT'Y XTNY QJ HFUNYFQ HTRQJRSYNSöWVUQZVJRSWHNJSHJ JS YFSY
RFYNöWJIZ YWF[FNQ XTNY HTRRJNSXYWWRFSXW FJFNQOFSNQZNSJ UJZY ITSH
RòRJ QFRFHMNSJ JXY QJ HFUNYFQ VZN JXYHTRRZSRRRJNFFNX JS •Z[WJ
RJSY HTRRJ NIJSYNVZJ F[JH QJ YWF[FNQ JXYTZVYFQFTENQWQNTIñJ IJ QF UWTUW
IZHYNKÆ | 1cTZ[WNJW JXY ZSHFUNYFQÆ SNXRXFQFSXWJXZHMYSYFMWJWRJSY 5TZ
IJX KWFNX IZ HFUNYFQÆ | *S HJ VZN HTSHJWNSJQW T ZQONJWQQJFZY ZSJ FHYNTS
YWF[FNQ JXY QF WJUWTIZHYNTS IJ XTS HFUNYFQJNQJFQJBTWYSY WFWZNHJ RTZ[JRJSY
HTSHJWSJ QJ HFUNYFQNXJY NQ JXY ZS KFSJZMS XñFHMZINQXKtFQTONY QZN RòRJ
HFUNYFQÆ JS'S | 1cñHTSTRNXJYXZUUTXJYQcZSMYZS UWNTRHJXXJZ XJY WöX WZIJ JY Y
QcZS JY IJ QcFZYWJ HTRRJ QcZSNYñ IZ HFUNYFSQHX SXNYñW QWHTZTRRJ ZS UWTLWö
[WNJWÆ HcJXY QcñYFY UWNRNYNK UFWFINFGTAMZST(ZXR RJTSX FJHZ]ZNX ZSJ HTSX
FXUJHYX VZcNSHFWSJSY IJZ] UJWXTSSJX @R-NYF XNXS ZVZJSYZè QZFY IZ RTZ[JRJSY M
LTWLJ QcZSIJ QcFZYWJ HJQF JXY UTZW QcHTSTRNXSHJZSZN[QJñUFXXJ
RJSY HTSYNSLJSY JY UFW XZNYJ VZN SJ UJZY XWUXVQNZXWZ[VUNJWX HTRRZSNXY
IJ QcJ]YñWNJZW HK 2NQQ Æ IcFGTWI QF ITHYWNSJ QF UWTUFLFSIJ

1JX SFYNTSX VZN XTSY JSHTWJ F[JZLQñJ ZUNFXVJSRHRQFYXRJSX NQX XcFUUWTUW
XNGQJ IJX RñYFZ] UWñHNJZ] JY VZN XTSY ISZHIJSHTWJGJXTNS IJ QF XTHNñYñ JY
KñYNHMNXJYX IJ QcFWLJSY RñYFQ ^ SJ XTSY RFXJSHTWJ[QSZ QJ GZY 4S UJZY
SFYNTSX IcFWLJSY FHMJ[ñJX 4UUTXNYNTSWSQWQJQF XWFXZQJFYX IJ HJ RTZ[JRJ
JY Qc&SLQJYJWWJ ^Æ (TRGNJS QF XTQZYN[TSNIY XñSBNKJXXYMZWJWNJWX XTHNFQNX
WNVZJX JXY ZSJ YèHMJ IJ QF UWF]NX JY XJRFBNLYWFWYHTSSJSXTSY UQZX Qè HTRR
YWJRNXJ HTRGNJS QF UWF]NX [WFNJ JXY QFZSTISINYTTSXIRZSJSX IcZSNTS 1cFX
YMñTWNJ WñJQQJ JY UTXNYN[JFUUFWFöY UFMYSJQFUKTS[UWXXEYNTS VZN è XTS YTZ
KñYNHMNXRJ 1F HTSXHNJSHJ XJSXNGQJ IZQKFZYW HZJNXSYJQF KWKKñJWSNYñ MZRFN
WJSYJ IJ HJQQJ IZ LWJH UFWHJ VZJ XTS J]NXYJSHJ XJSXNGQJ
JXY FZXXNINKKñWJSYJ 1cMTXYNQNYñ FGXYWFNYJJSYWJ XJSXNGNQNYñ JY
JXUWNY JXY SñHJXXFNWJ YFSY VZJ QJ XJSX IJ QcMTRRJ JZCZVWQJñUTVZJNQ WJHTSS

/ 2.110QñRJSYX IcñHTSTRWJFUZQNYNTS/ZBWNXTY 5FWNHTNS LFZHMJ IJ QF UFLJIZ RFSZXHWNY J

U XV

.GNI U XV

RñWNYJX IJ 5WTZIMTS JXVZNXXJ NHN ZSJ HW
YMñTWNJ VZN WJUTXJ JXXJSYNJQQJRJSY XZW
XJZQJRJSY QJX 'SX IJ QNLSJX HJ VZN NSYJWJ
YNYZNTS IZ YJ]YJ 3TZX WJUWTIZNTSXSHJV
IJWSNJWX YWF[FZ] IJ Qc.SXYNYZY IZ 2FW]NXRJ

UMWFXJ[NIJ RFNXZSJ[ñWNYñ JY QF \$TGQZSKXN RUOC MZRFJSSNJYñ HTRRJ ZSJ HMTX
 GWNQQJXZW HJX 'LZWJX JSIZWHNJJX UFW QJXYWIF[FINQ QF KTNX XTS JXHQF[J JY XT
 @==B8NQcñHTSTRNJ UTQNYNVZJF) WRJ VZS QWJZKBSM BGOJHYJ HFUWNHNJZX
 QcTKKWJXJHTZ[WJSY YTZOTZXWQcZSJ QcFJZYWB) SQQ JHTZOGQN[ñ FZXñWNY ZJQQJA
 VZJ IcFUWöX XJX UWTUWJX F)WRFYNTSX QcTJXñWJN SSMTRR QF WNHMJXXJ HTRRJ
 YMñTWNJ IJ QF 5TUZQFYNTS IñUFXXJ YTZQJZWSYQFY WRSöWJ VZN QF ITRNSJÆ
 VZJ QJ WñXZQYFY JXXJSYNJQ IJ YTZYJ QF UQWJZH FYUNTBUWQcUJZMXXFSHJ JY @HJ Sc
 YJSHJ IJ QcMTRRJ ^KFNY ITSH FUUFWFöYVWFIO QZNXKIFSHQF VZN pJ XSYUWZWñWQJ(BJ
 UQZXñHQFYFSYJ QF INXUWTUTWYNTS JSYWQ-QFBJRFBS QcNYOCZKNTMSJGWNQQFSYJ

VZJQ UTNSY QcFWLJSY VZN è QcTW NLN \$BNQXQJZTW JSTGIWY QFJSXFSY XJQTS Qcñ
 UZNXXFSHJ[WFNJ JY QJ GZY ZSNVZJ ^ÆHTRXGñB QSñLWSñXZVQ QcJXXJSHJ RòRJ IJ
 RT^JS VZN KFNY IJ RTN ZS öYWJ VZN KFNY RISJSVQñH ZWBSG @JHYKKNK IJ OTZNXFX
 ñYWFSLJW JXY ZSGZYJS XTNp TS UJZY QJ[FM]FROFUKFZX\$HXSJ JS SJ QZN INXFSY V
 QF UWTUWNñYñ KTSHNöWJ Qè Tp QF YJWWJFXWQJX XTZWZHH YJNQS XNJÆXJX UWTIZN
 ITSY QJ HMJ[FQ JY QcñUñJ Qè Tp NQX XTSY FZJXS[WFJNGFKHTJSD XNRJSYF FZ]FUUF
 IJ XZGXNXYFSHJ XTSY FZXXN WJHTSSZX HTRRJXQcFUJWFTUWJNJW UTZW QZN RòRJ
 UZNXXFSYJX UTQNYNVZJX IJ QF[NJ &Z 2T^QF ÆLZNXSIFSHFJXKZIN ñHMFUJJ è QcFZYV
 JXY ñRFSHNUñJ IöX VZcJQQJ F QJIWTNY IJ UNTSMZXWQñD QJQJ FBSXWFöY YTZY IcFGT
 QJX 5TUZQFYNTSX STRFIJX QJ HMJ[FQ JXYWNNñN XKFNMIXNTUNFYWNHJ KFSYFNXN
 ZSMTRRJ QNGWJ ZS UFWYNHNUFSY è QF HTURJZSNFZYñ QF XZUUQFSYJ FZXXN FHYI

3TZXF[TSX INY UQZZXMFZMTR RJ WJYT ZWSB JSY VZN QZN JXY UWTUWJ 1FGFNXXJ
 XF YFSNöWJ JYH RFNX QFWJYWTZ[JXTZX ZSJ KKVJR ZFSQñHTSSXñWZJSHJ JY ZS WñX
 MTXYNQJ 1J XFZ[FLJ IFSX XF HF[JWSJ ^HJRñQJURJSSY IN SIZXYWNJQ 1JX RT^JSX IZ
 SFYZWJ VZN XcTKKWJ XUTSYFSñRJSY è QZNIU XZIW WZISNQ XSNÖTZXKJSY ITSH HMFVZ
 JY VZcNQ ^YWTZ[JFGWN ^SJXJXJSY UFX UQZXWñFNMFTSLNW[JSZXUQIZQcFZLRJSYFYNT
 J]FHYJRJSY YTZY FZXXN F QcFNXJ VZJ QJ UXRSñMJSYFISXQQZJFZ UNöLJX .Q ITNY IT
 2FNX QF HF[JTp QTLJ QJUFZ[WJ JXY VZJ QVZQZHM RñRiç MTSYñFQJNYFQ ITSH UñWNW
 JQQJ JXY fZS ITRNHNQJ VZN HTSYNJSY JS QZIN RSJUZISXñFUSNYFQNXJYJ NSIZXYWN
 ñYWFSLöWJ VZNSJXJITSSJ è QZNVZJ IFSX QF SHJñZWJ RFSQJQJZJWYJX INWJHYJRJS
 ITSSJ XF XZJZWg cNQ SJ UJZY HTSXNIñWJWL WñRñR è QF URWUWñM IZ RTZ[JRJJSY NSIZ
 RFNXTS ^ÆTp NQ UTZWWFNY JS'S INWJÆ NQñF TSXZINöQñZ^ñPñQJJSY SñHJXXFNV
 YWTZ[J UQZYñY IFSX QF RFNXTS IcZS FZYWQFIBS/X QW RñFNYKTS HNöWJ ITNY YTRGJ
 IcZS ñYWFSLJW VZN HMFVZJ OTZW QJ LZJYUWWMñQcñJ]BSQ XñFñQñSTWNJ IZ HFUNY
 UFNJ UFX QJ QT^JW)JRòRJ FZ UTNSY IJ [ZJUW QF VZJFQNYñ UQZX JXY HcJXY Qè Q
 NQ HTSSFöY XTS QTLJRJSY HTRRJ QJ HTSYVRñFWRJZSQ TNSIZJSYWNJQ)TSH QJ UWT
 MZRFNS XNYZñ ITR QcFZ IJQè FZ HNJQ IJ QF WñWñZMñKXNY QZN FZXXN TZ GNJS RF

1cFQNñSFYNTS FUUFWFöY YTZY FZYFSY IFSWQWJ K FñG MZS RJ[XSNW QZN RòRJ Q
 RT^JSX IJ XZGXNXYFSHJ FUUFWYNJSSJSY YJZSWFZYZQñN SVZXYWNJQ UWFYNVZFSY
 HJ VZN JXY RTS IñXNW JXY QF UTXXJXXNTS NSIFHN RñNSZQJ TScFJNQcNSYñWöY IJ QcF
 FZYWJ VZJ IFSX QJ KFNY VZJYTZYJHMTXJ JMY SQQWñWñRñRZYJQF XZUUWJXXNTS IZ
 VZcJQQJ RòRJ VZJ RTS FHYN[NYñ JXY FZYWJSHMñM J èQFJSTSNFQNXFYNTS IZ HFU
 ^JY HJHN JXY[WFNFZXXN UTZW QJ HFUNYFQ QZKñY HZcZXS XTRRJYñRJ INWJHY IJ QF
 YTZYJ QF UZNXXFSHJ NSMZRFSNJ VZN WöLSUFUNYFQ VZN YWF[FNQQJ XZW QF WNI

)ñ'SNYNTS IJ QF WNHMJXXJNSFHYN[J INXñWU QF WñWñFSXITBSR FYNTS IJ YTZYJ UV
 XJZQJRJSY è QF OTZNXFXSHJÆ IcZSJ UFWYS HZQZWNJQñ JSFQñZHYñNWJ HTRUQöYJ
 XJ HTSIZNY HJWYJX HTRRJ ZS NSIN[NIZ XYZQYBXSX XñVñMQNYñX JSHTWJ MZRFNS
 RöWJ XJUFXXFSY IJX QZGNJX NSHTSXNXY FZSQJXYñNñQJRTSXYMöWJQ IZ UWTUWNñY
 ñLFQJRJSY QJ YWF[FNQ IcJXHQF[J IcFZYW ZNW QFWñZñZñWUWññFñSL ^ÆQJYWF[FNQ (J
 IJ QcMTRRJ HTRRJ QF UWTNJ IJ XTS IñXNW ÆTIZñUXQ ZNT ZñXñZNTQ SJ WJ[NJSY SZQQ
 NQ HTSSFöY QcMTRRJ QZN RòRJ ITSH XJ HSSZEWJ QZGJXñNS SNFNX XF OTZNXFX
 HTRRJ ZS öYWJ XFHWññ JY SZQ HJUJS IFSYHTSS IRñWñWñXññH WñFYNTS XZGTWITSSñ
 MTRRJX FUUFWFöY HTRRJ XZUJWGJ HTRRJXYFFX UNQ QcEJOTZNXFXSHJ HFQHZQñJ
 IJ YTZY HJ VZN UJZY UWTQTSLJW HJSY [NñXQ MZRTFSNTSñJXTZFW NQ QcFOTZYJ FZ]H
 GNJS HTRRJ QcNQQZXNTS NSKèRJ VZJ XF UMTNWNLTFSHNOZñHKTWñSM JZJ HJ VZcNQ K
 JY XF HTSXTRRFYNTS NRUñYZJZXXJ JY NRUWñKXñMñJ JHIZSñNQJ XTNY WJRUQFHñ
 YNTSSJSY QJ YWF[FNQ JY UFW XZNYJ QF XZZGXYNXTS FISZHFUñRZYFQ ZNF ÆTZNXXFSHJ
 QF WñFQNXFYNTS IJX KTWñHJX JXXJSYNJQQFZX HJFQñM FñR QcñQS ISU[QFZ VZN OTZNY J
 HTSSFöY VZJ HTRRJ QF WñFQNXFYNTS IJ XFHTUSXKYFQZNTXñYñF SIUNX VZcFZYWJKTNX I
 XTS HFUWNHJ JY IJ XJX QZGNJX FWGNY WFNBSZJXñJS GñQ FMSWJñW QFBSXJXY ITSH ZS X
 HJYYJ WNHMJXXJ Qè IcFZYWJ UFWY HTSSFZñH QF WñWñFñMñZKñFñS XñRQF RJXZWJ Tp JQ

IJ X FQcFHNVSF D N FCSWB Q 5 NH TRFZCPT6R 8YQKFOX HRJNSY D TDT SNH UJVTS WñJf @;)Xñ` B Ž0 0p`
QcF QHTRS 5J#NvjSDVZNF KYFNHDSV QJYJY QcMTRJ W [ZSVYFXFJ X 2V 6VVRX X NTS)—AA—9 X) XsJ
cJXYñ K T R V D E @ T Z 8 q QfXDSN VZX JSFSN ò VWDIF STYUWNVñNU WJMN MN J
TS'WRJ XTS HTSYWFWNJ

1F VZJWJQQJ IJX ñHTSTRNXYYJX è UWTUTX IZ QZ]J JY IJ
ñUFWLSJ ScJXY UFW HTSXñVZJSY VZJ QF VZJWJQQJ IJ QcñHTST
J UTQNYNVZJ FWWN[ñJ è ZSJ STYNTS HQFNWJ IJ QcJXXJSHJ IJ QF
NHMJXXJ F[JH HJQQJ VZN JXY JSHTWJ JSYFHMñJ IJ XTZ[JSNWX
TRFSYNVZJX JY FSYN NSIZXYWNJQX 2FNX QJX IJZ] UFWYNJX SJ
[JSY UFX WFRJSJW QcTGOJY IJ QJZW VZJWJQQJ è XTS J]UWJX
TS XNRUQJ JY UFW XZNYJ ScFWWN[JSY UFX è [JSNW è GTZY QcZSJ
QcFZYWJ
@===.; B 1F WJSYJ KTSHNöWJ KZY JS TZYWJ WJS[JWXñJ UFWHJ
ZJ WJSYJ KTSHNöWJ ^ HFW è QcTUUTXñ IJ QcFWLZRJSY IJX UM^
XNTHWFYJX VZN KFNXFNJSY IZ UWTUWNñYFNWJ KTSHNJW QJ XJZQ [WFN
UWTIZHYJZW QcñHTSTRNJ UTQNYNVZJ RTIJWSJ F IñRTSYWñ FZ
HTSYWFWNJ VZcNQ ñYFNY JS YFSY VZJ UWTUWNñYFNWJ KTSHNJW QJ XJZQ
WJSYNJW YTZY è KFNYN RUWTIZHYNK 1cFLWNHZQYZWJ XJWFNY QcFKKFNWJ
IZ HFUNYFQNXYY VZN ITSSJWFNY HJY JRUQTN è XTS HFUNYFQ XcNQ
F[FNY è JS FYYJSIWJ QJ UWT'Y MFGNYZJQ 1J UWN SHNUJ UTXñ UFW
QJX UM^XNTHWFYJX ^ VZJ QF UWTUWNñYñ KTSHNöWJ ñYFSY QF XJZQJ
UWTUWNñYñ UWTIZHYWNHJ IJ[WFN Y XJZQJ UF^JW QcNRUûY IcÖYFY
ITSH FZXXN XJZQJ QcFHHTWIJW JY UWJSIWJ UFWY è QF LJXYNTS
IJ QcÖYFY ^ XJ HMFSLJ ITSH JS QF Iñ'SNYNTS NS[JWXJÆ QcNR
UûY XZW QF WJSYJ KTSHNöWJ JXY QJ XJZQ NRUûY XZW ZS WJ[J
SZ NRUWTIZHYNK JY UFW XZNYJ QJ XJZQ VZN SJ XTNY UFX SZN
XNGQJ UTZW QF UWTIZHYNTS SFYNTSFQJ .QJXY ñ[NIJSY VZJ XJQTS
HJYYJ HTSHJUYN TS QJ UWN[NQöLJ UTQNYNVZJ IJX UWTUWNñYFNWJX
KTSHNJWX SJ WñXZQYJ UQZX STS UQZX IJ HJ VZcNQX UTWYJSY QJ
UTNIX UWN SHNUFQ IJ QcNRUûY

9TZYHJ VZJ 5WTZIMTS XFNXNY HTRRJ QJ RTZ[JRJSY IZ
YWF[FNQ HTSYWJ QJ HFUNYFQ ScJXY VZJ QJ RTZ[JRJSY IZ YWF[FNQ
IFSX XF IñYJWRNSFYNTS IJ HFUNYFQ IJ HFUNYFQ NSIZXYWNJQ
HTSYWJ QJ HFUNYFQ VZN SJ XJ HTSXTRRJ UFX JS YFSY VZJ
HFUNYFQ HcJXY è INWJ IcZSJ KfïTS NSIZXYWNJQQJ *Y HJ RTZ
[JRJSY XZNY XF [TNJ [NHYTWNJZXJ HcJXY è INWJ QF [TNJ IJ QF
[NHYTWNJ IZ HFUNYFQ NSIZXYWNJQ ^Æ4S [TNY ITSH VZJ HJ <JXY
VZcZSJ KTNX QJ YWF[FNQ XFNXN HTRRJ JXXJSHJ IJ QF UWTUWNñYñ
UWN[ñJ VZJ QJ RTZ[JRJSY IJ QcñHTSTRNJ UJZY òYWJ QZN FZXXN
UJWHñ è OTZW JS YFSY VZJ YJQ IFSX XF IñYJWRNSFYNTS WñJQQJ

1F XTHNñYñ ^ YJQQJ VZcJQQJ FUUFWFöY è QcñHTSTRNXYY ^ JXY
QF XTHNñYñ GTZWLJT NXJ IFSX QFVZJQQJ HMFVZJ NSIN[NIZ JXY ZS
JSXJRGQJ IJ GJXTNSX JY ScJXY Qè VZJ UTZW QcFZYWJ HTRRJ
QcFZYWJ @===; B ScJXY Qè VZJ UTZW QZN IFSX QFRJXZWJ TþNQX IJ
[NJSSJSY QcZS UTZW QcFZYWJ ZS RT^JS 1cñHTSTRNXYY ^ FZXXN
GNJS VZJ QF UTQNYNVZJ IFSX XJX IWTNYX IJ QcMTRRJ ^ WñIZNY
YTZY è QcMTRRJ HcJXY è INWJ è QcNSIN[NIZ VZcNQ IñUTZNQQJ IJ
YTZYJ IñYJWRNSFYNTS UTZW QJ WJYJSNW HTRRJ HFUNYFQNXYY TZ
HTRRJ TZ[WNJW

1F IN[NXNTS IZ YWF[FNQ JXY QcJ]UWJXXNTS ñHTSTRNVZJ IZ
HFWFHYöWJ XTHNFQ IZ YWF[FNQ IFSX QJ HFIWJ IJ QcFQNñSFYNTS 4Z
GNJS HTRRJ QJ YWF[FNQ ScJXY VZcZSJ J]UWJXXNTS IJ QcFHYN[NYñ
IJ QcMTRRJ U0Ž€

UJZYUFXFOTZYJWFZ]F[FSYFLJX @==;3IUFNFKJTSYHUJCSñYFYIJXTHNñYñHTSX
XcFNIFSYIJQFQñLõWJYñIZQñ[WNJWp1JXJKKJYM[NXJWUNKJWñUFWYNWUFWRI
KñWJSYXYFQJSYXTZIJLWñXicNSYJQQN1JSMWF[FZZYJYcZSSXFKFHZQYñIcñHM
HZQYñTZIcZS UJSHMFSYFZHTRRJWHJTZBQZYñHJQKSIYJQJXUWTIZNYXVZNHTSX
SJUJZ[JSYòYWJRNXJSHTRRZSJYUJZJXSYTQNKXUTZWQJXVZJQXNQHTS
RTNSXIZRTSIJHTSYWNGZJTWèQdF[FSYFLJHJXèFZYWZNpXTSYQcñLT÷XRJ
HTRRTINYñHTRRZSJIJQcJXUõHJ(MFVZFVñHFFGUXSXJUTZWQJX XJW[NHJXW
YTZOTZWX TGQNLñIJXcJSYWJYJSNWJYIJXJ]JMKYSSWJQZMWTNYIJUWTUWNñYñ
RòRJèUFWYJYNSIñUJSIFRRJSYIJXFZYWJXIXJJSQJUTZWVZJQcñHMFSLJ
UJZYWJYNWJWQFRTNSIWJZYNQNYñIJHJYQJXFWTRRñXISVZQHSYWñHNUWTVZJ
VZJQF SFYZWJFWñUFWYNXJSYWJXJXJFWNSQZXSWWRXIZWQcñHMFSLJYIJ
MTRRJX FZHTSYWFNWJQJXYFQJSYXQJX[NQñXSMXUFWFYJX
XTSYZYNQJXQJXZSXFZ]FZYWJXUFWHJYVZJQJXJNKKñWJSYX
UWTIZNYXIJHMFHZSJIJQJZXWIN[JWXXJXJWYJXJGNLSJXJYJQcñHMFTRRJWHJ
YWNJWJXUJHYN[JFZRT^JSIJHJ UJSHMFSAZSNJWJXJQcñHMFTRRJWHJ
YWTVZJWJYèHTRRJWHJW XJYWTZ[JJSYRNXUTZWFNXSN[NXNTSIZYWF[FM
INWJJSZSJRFXXJHTRRZSJTpHMFVZJMTRRJFYNYTSIJQcMTRRJUJZYòYWJW
FQQJWFHMJYJW XZN[FSYXJXGJXTNSXZSNRUTQXNñCñRZJSX.QSJUJZYJS
HTSVZJIZUWTIZNYIJQcNSIZXYWNJIJXFZVQZXVZSNXUWTIZNWJIZRTZ[JRJSY
HcJXYQFKHZQYñIcñHMFSLJWVZNITSSJQNZHMTXJXJWVZSNQJFUUWTHMJW
IZYWF[FNQQcFHHWTNXXJRJSYNYJHJYJINSJXQTSZSJXIJXFZYWJXÆQJXUW
UFWHTSXñVZJSY YTZOTZWXòYWJQNRNñKFSYQYñZYSQZJWFSQYQcÆRUQTNIZYWF
KFHZQYñIcñHMFSLJW TZJSIcFZYWJXJYJWRFHJMNUSJXQTSYVSTZ[JXTZ[JSYVZJ
IZJIZRFWHMñ8NQJRFWHMñJXYYWõXJJYñWJUFZWRJTSñXpJSXñUFWFSY YTZ
SJXJWFJSHTZWFLJèXcFITSSJWJSYNñWJYZNSTYSZSJYJSIFSHJèXJHTSYWFW
XJZQJTHHZUFYNTSKFZYJIJUTZ[TNWY/ TZJZYèXHMBSQJXWZN UJZ[JSYIJVZJ
YTZYHJXZWUQZXIZUWTIZNYIJXTSYWF[FHQXZNVIJXñKJHFNQNYJWQJXZSJX
XFUWTUWJHTSXTRRFYNTSHTSYWJZSIFWñSIFWZQVQJXZMTRRJXSJUJZ[JSYJ]
UWTIZNYIZYWF[FNQIcFZYWZN VZcNQ[TZIWñTNYñWYUWTSXWñKñpÆJJSYJXF[JH
)FSXQcñYFYF[FSHñÆf&NSXNHMFVZJMTTRRJIZGYNKNYñVZcNQXUFW[NJSSJ
IcñHMFSLJXTZIJ[NJSYZSJXUõHJIJRF/HMñBZJYVZS UJYNYSTRGWJNQJXY
XTHNñYñJQQJRòRJJXYUWTUWJRJSYZBJXTQNRNYñHTRZYFSYVZJUTXXNGQJ
RJWñFSYJ(K)JXYZYYIJ9WFH^ÆQFXHTHTSñJXJepHISBZVJNSIN[NIZ5TZW
XñWNJHTSYNSZJQJICñHMFSLJXQJHTRJNMHYWñGZTWYJQJFKTWHJXIJXMTRR
XTHNñYñIcFHHZRZQFYNTSIJXHFUNYFZ]FZURQJSRFSNõWJQFUQZX F[FSYFLJZX
F[JHQFIN[NXNTSIZYWF[FNQJYWñHNUVTVZSAXSVAETZQJIJHFXIcTUñWJW XZV
TZJSIcFZYWJXYJWRJXIJUWTIZNW

;TNQèBTFZV8RNYM

8NHMFVZJFKRNQQJUWTIZNXFNYQFYT'FONSHJFZ]LWFSIIXJRFSSZKFHYZWJX
XFHTSXTRRFYNTSQFXTHNñYñUTZWWINYFRFHSZKFHñZWNXUQFHñJXIFSXQ
VZTNVZcNQSJXc^KõYFZHZSJXUõHJICñHMFSLJFSFQJXFNWWT[NXNTSSJSYVZ
VZJXFSXòYWJKTISIFRJSYFZ]NQXXTSI8JMKURFSNpGQZXNJZWXUF^XIJQFV
IFSXQcñYFYF[FSHñIJSTXSTUZHñYñKJÆIJQcTGOJYVZcJQQJXUWTIZNXJSYÆ
VZJQFXñUFWFYNTSIJXYWF[FZ]JXYZSMFGNOJJRUQTNIJX
KTWHJXIJQcMTRRJVZcJQQJFHHWTõYJSHTSXñVZJSHJ
QJXUWTIZNYXIJQFXTHNñYñHcJXYèINWñXFXVZNXKõESHJY
XJXOTZNXXFSHJXRFNXVZcJQQJûYJVZQNZJHMIXJWQFENQJYWNHMJXXJIJC
HFUFHNYñIJHMFVZJMTRRJUWNXNSIN[NIZIQOJRJSY1F
UWTIZHYNTS SJUJZYF[TNWQNJZXFSSñHMFSLJÆUWTVZJRJSYFNSXNVZJXZWQJKNFY
FKKWFSQFMIXXñJèJQQJRòRJUJZYXJZ

&NSXNUF8FQJ/

1JXKTWHJXNSMñWJSYJXèQcMTRRJXTBNXNTSIZYWF[FNQJYUQZXXYNQJYJ
LJSHJJYXTSFUYNYZIJUM^XNVZJFZYWF[FHQJZYQVIXXZRWFNSXNQ&IFRQJ

.GNMTRJ.U

8TZQNLSñUFW2FW]

.GNMTRJ.UU

8TZQNLSñUFW2FW]

.GNIYTRJ.UU

8TZQNLSñUFW2FW]

.GNIYTRJ.UU

)*89:99IJ9WFH^ÆÖQñRJSYXicNIñTQTLNJ.rJYFUFWYñQcFHTSTRNJUTQNYNVZJ9...5F
9WFNYñIJQF[TQTSYñJYIJXJXJKKJYX5FWNXU.GNIYTRJ.U

.GNIU

8>Æ9WFNYñIcñHTSTRNJUTQNYNVZJxñINYNTS/2.11ÆÖQñRJSYXicñHTSTRNJUTQNYNVZJ5FWNXU.GNIYTRJ.U

.GNIYTRJ.U

80&7*0Æ9MñTWNJIJXWNHMJXXJX XTHNF
JYFUFWYñQcFHTSTRNJUTQNYNVZJ9...5F

.GNIYTRJ.U

.GNIYTRJ.U(JYYYJHNYFYNTS JXYQJ

/2.11ÆÖQñRJSYXicñHTSTRNJUTQNYNVZJ

5FWNXU

.GNIUU

MZRFNSX JXY UQZYÛY QcJKKJY VZJ QF HFZXJ)N[QXNIFSNIXNTVSHZFNQ JY ñHMFSLJ X
YWF[FNQ HcJXY è INWJ IJ QcñHMFSLJ (cJXKÖSBZXXZN HJTSYVWZNQVñHTSTRNXYY YN
XJZQJRJSY VZN WJSI ZYNQJ HJYYJ IN[JWXTNHNFOJK XEFXNNYSXJ JY VZJ NSHTSX
UFWYNHZQNöWJX IJX IN[JWXJX WFHJX IcZScZSXUXÖZQFBNRÖQSSJ QF HTSYWFINHYI
XTSY UFW SFYZWJ UQZX KTWYJRJSY RF WVZIFJXNNTSJIQ QFNJTWXNYñ UFW QcNSYñWöY
IJX ITSX JY IJ QcFHYN[NYñ MZRFNSJ 2FNX 1HJXRFKJQHX VZJ STZX F[TSX è J]FRN
FSNRfZ] SJ UJZñHMFSLJQFWU WTUWNñYñ INKKñFSJSX UcZSQFJNMX VTXNYNTS è QcñHTSYFIS
IcZS FSNRFQ IJ QF RörJ JXUöHJ RFNX IJ WFHJXYMWFZVWJFSX QcñLT÷XRJ^JXY HTSX
SJ XJWY è FZHZS NSIN[NIZ FSNRFQ 1JXXFSTNTEZQJJSJY JS WJYTZW IJ QFIN[NXN
UJZ[JSY UFX FIINYNTSSJW QJX VZFQNYñX MZKKGñHJSMFSLJJKSDZKXNJSFVW QcJXXJS
JXUöHJÆ NQX SJ UJZ[JSY JS WNJS HTSYWNGZTMNñQñF[FSWFMJXXJ QF UWTIZH
TZ è QF HTRRHTTRRZSIJXQJZW JXUöHJ .Q JSN[NXNTS IZ YWF[FNQ JY QcñHMFSLJ 4
[F INKKñWJRRQSMTHAM VZN QJX YFQJSYKZJYWF[FNQ UWT[TVZJ QcFUUFZ[WNXX
QJX RTIJX IcFHYN[NYñ QJX UQZX INXUFWFJWQcFHSYNZYVQNXSIQJXIZJQQJ 1cñHMF
ZSX FZ] FZYFWHJX VZJNJSY WFXXRGGJW QXZVXWJHTSSZX HTRRJ QJX UWTIZHJWZ
IN[JWWTIZNYX JS ZSJ RFXJ HTRRZSJ T p HMFHYZSIUXZYF QJSYN[MVXKINYSX/ZNZYJQVNT
FHMJYJW)J RörJ VZJ QF IN[NXNTS IZ YWF[FNQJSFZöVWJ RñJW 8PFWGJP IN[NXJ C
INXUTXNYNTS è QcñHMFSLJ JQQJ LWF SINY NJTCSQTJZJQJX QNTNHYXJX ñRWSYNJQQJX UV
QcñYJSIZJ IJ QcñHMFSLJ IZ RFWHMñ)FSXJQZ÷JYFWYF[FNQJX KTWHJX NSIN[NIZJ C
HMFVZJ MTRRJ JXY HTRRJWifSY QF XTHMJSY JXYXZSJSYJQQNLJSHJ JY QF KFH
XTHNñYñ IJ HTRRJWHJ 8F^ HTSXNIöWJ QcñHMFSLJ BZHTWRJFNQÆ IñMNU[QÖQX VZHNX
KTYWZNY JY STS KTSIFRJSYFQ 1F XTH NñYñÆSZöWQÖNYSZNGXINXWJWQ ^ÆQFIN[NX
XFSX QZN .Q IJ[NJSY NSINXUJSXFGQJ IFSX*QñZYFWJFQFSNñN XQFS IZ YWR[FWQMX Y
XTHNñYñ 5TZWYFSY QF UWTIZHYNTS SJ UJZB1E[TVWF[ENQZMXZFSNCSIX YZS XSRUÖJAB
1F IN[NXNTS IZ YWF[FNQ JXY ZS RT^JS HTRRQñJXXZSYNQJQZSJY KFN Y UFW QJX UWT
MFGNQJ ZYNQNXFYNTS IJX KTWHJX MZRFNSJXXJUTQVKQZYWFNYMJKGZJW è ZS NSIN[
XTHNFQJ RFNX JQQJ INRNSZJ QF KFH ZQYñUITXKMGVZJ MTRRW FYNTS IZ YWF[FNQ JY
UWNX NSIN[NIZJQQJRJSY (JYYJ IJWS NöWNISXKRLFSMVESHUXY QZSUWTIZHYNTS NSIN
UWTLWöX IJ 8F^ QF WNHMJXXJ JS RFXXJ ^Æ.SYJQQNLJ
8PFWGJP INXYNSLZJ QJX KTWHJX NSIN[NIZJQQJ FSNöFWNSYNNTS IZ YWF[FNQÆ
è QcMTRRJ QcNSYJQQNLJSHJ JY QFINXUTXNYNTS UM^XNVZJ FZ YWF
[FNQ IJX KTWHJX IñWN[ñJX IJ QF XTHNñYñ QcñHMFSLJ JY QF
IN[NXNTS IZ YWF[FNQ VZN XJ HTSINYNTSSJY WñHNWWTYZJYJSY
2FNX QF HTSINYNTS SñHJXXFNWJ IJ QcñHMFSLJ JXY QF UWTUWNñ
Yñ UWN[ñJ 8PFWGJP J]UWNRJNHN XTZX ZSJ KTWRTGOJHYN[J
HJ VZJ 8RNYM 8F^ 7NHFWIT JYH INXJSY @EWXVZNSQXKNTSXIJQJX UFXXNTSX
QcñLT÷XRJ IJ QcNSYñWöY UWN[ñ QJ KTSIJ BJSYTSYQcñHMFSLJ QRTZSY IJX IñYJWRNS
IZ YWF'H QF KTWRTJXXJSYNJQQJ JY FñVZFYNVZQcñHMFSLJQRTZSY IJX IñYJWRNS
2NQQ WJUWñXJSYJ QJ HTRRJWHJ HTRRJ QFHMNS\$SKVZTSUXKZSXNJQQJX SFYZWJG
IJ QFIN[NXNTS IZ YWF[FNQ 1cFHYN[NYñ MZRFNSJ WRFNÖJ WRWSYZNYJQZJW JSY VZCÖRW QJ
QZN è ZS RTZ[JRJSY RñHFSNVZJ 1F IN[NXNXSSXZNGVWFNQJYK NQJXY ñ[NIJSY |VZ
QcZYNQNXFYNTS IJX RFHMNSJX KTSY UWTLYWRFNÖJ TGSWUXHMFÖXTQZJRJSY UFX ZS
QF UWTIZHYNTS 4SITNY HTS'JW è HMFVZJ MTRRJVZSHZHTöYWFENWJ QF KfITS IN
FZXXN WñIZNY VZJ UTXXNGQJ IcTUñWFYNTS XWRJöY ZV SXöYñYQZ QN[FWFFHYöWJ UW
XNTS IZ YWF[FNQ JY QcZYNQNXFYNTS IJX RÖHöWNSX^HTöFNKNTSS\$JSY QcTGOJY J]N
QF UWTIZHYNTS IJ QF WNHMJXXJ JS RFXXJ HIFöHöZöWUTUWN YOW ZNKXKÖSMJIVZJÆ
(cJXY QJ KTSIJRJSY IJX LWFSIJX RFSZKFHY ZVQöF)WRFYNTS XJSXNGQJ JXY XZUW
XTZX XF KTWRTJ NSIñUJSIFS YJ RFSLJV
@==;...B 1cJ]FRJS IJ QFIN[NXNTS IZ YWF[FNQJY HcJXY QcF)WRFYNTS
JXY IZ UQZX MFZY NSYñWöY UFWHJ VZ cNQXZVSYJ QcMTRRFNSHTSH XF XJSXFYN
XNGQJRJSY FQNñSñJ IJ QcFHYN[NYñ JY IJ öFXXTWHTFNSöF)WRFYNTS IJ QcTGOJY
IJ QcMTRRJ JS YFSY VZcFHYN[NYñ JY KTWHTFQJRJSY XEFUWTUWJ OTZNXXFOSHJÆ
WNVZJX IZXYWNJ Iñ[JQTUöN HcJXY è INWJ UF
)NWJ VZJ QFIN[NXNTS IZ YWF[FNQ JY QcñHMFSLJ WJUTXJSYXZJW
QF UWTUWNñYñ UWN[ñJ ScJXY UFX FZY WJ HMTXJ VZcF)WRJW VZJ
QJ YWF[FNQ JXY QcJXXJSHJ IJ QF UWTUWNñYñ UWN[ñJ F)WRFYNTS
VZJ QcñHTSTRNXYY SJ UJZY UFX UWTZ[JW JY VZJ STZX FQQT SX
UWTZ[JW UTZW QZN)FSX QJ KFN Y UñHNXñRJSYXNSYJNWTNYSFZ FWYNJIZ YWTNXNö
YWF[FNQ JY ñHMFSLJ XTSY IJX KTWRTJ IJ QcFJWJJSIWHñöQF UWTUññ=.= IZ XJHTSIRFSZX
WJUTXJ QF ITZGQJ UWJZ[J VZJ IcZSJ UFWY FZHMJJSQFUFJJS=...JXYñHWNYJ QF UFW
F[FNY GJXTNS IJ QF UWTUWNñYñ UWN[ñJ UTZXJWöFQNXFWJ XZVZ FFWLJSY UU =1.
IcFZYWJ UFWY JQQJ F RFNSYJSFSY GJXTNSöFNSQöFSTQNYNTS IJ QF
UWTUWNñYñ UWN[ñJ 1JRTY JXY NQQNXNGQJ

IJQcMTRRJ JXY ITSHJQQJ RòRJZS UWTIZNY IJQFZRF SWGHVWUXYSV TZW RTN HJ VZJ
YFYNTS UWFYNVZJ IJXTN UFW QcMTRRJÆ UJQJWJSXJXQF UWWJ HJ VZJ QcFVWJZNSX
UWNñYñ UWN[ñJ^ñYFHMñJ IJQJTSNFXONSIBYRTS^RñRJ RTN QJ UTXXJXXJZW IJ QcF
IJXTGOJYXJ IJXZSWQcMTRRJ YFSY HTRRJ TGOJYX FZXXN LWF SIJ VZcJXY QF KTWHJ I
OTZNXFXSHJ VZJ HTRRJ TGOJYX IcfHYN[NYñ QcFWLJSY XTSY RJX VZFQNYñX JY R
1cFWUJSSUTXXñIFSYFQñYTZY FHMJYJW JS è RTN XTS UTXXJXXJZW (JVZJQJXZ
UTXXñIFSY QF VZFQNYñ IJ XcFUUWTUWNJWSYJZY ICSHSGOQJXJSY IñYJWRNSñ UF
ITSQcTGORRJ UTXXJXXNTS ñRNSJSYJ 1cZSXQJWMFBNX OJ UJQFRCFHMGRVQJ TSH
IJ XfZ FQJXñQF YTZYJ UZNXXFSHJ IJ XTS JXKSSHKZKQFUFKXW QcJKKCBMIJZQKRTWHJ
UFXXJ ITSH UTZW YTZY UZNQXFSYWJREBWLJSTZXXFSYJ JXY FSñFSYN UFW QcFWLJ
YJZJWYWJ QJ GJXTNS JY QcTGOJY JSYWJ QcFNNñJ QcXZNTXJSJWHQZX RFNX QcFWLJ
XZGXNX YFSHJ IJ QcMTFZRWY2IFNRX^JSYJ WRJUFY YJXÆ OJ SJ XZNX ITSH UFX UJWHQ
èRF[NJ XJWY FZXXN IJ RT^JS YJWRJ è QcJRFZYFJSXJRIBQMTSSòYJ XFSX HTSXHNJ
FZYWJX MTRRJX UTZW RTN QcFZVWRBJTZW RTN QcFWLJSY JXY [ñSñWñ ITSH FZXXN XT

6ZJINFSYWJÆ NQJXY HQFNW VZJYJX RFXJQJGJXZVWJX ITSH XTS UTXXJX
*Y YF YòYJ JY YTSHP XTSY è YTNÆ
2FNX YTZY HJ ITSY OJ OTZNX FQQñLWJ RZSJ ITSH MTSSò XFSXQJXBNXQcFWLJ
*S JXY HJ ITSH RTNSX è RTNÆ\$
8NOJ UZNX UF^JW XN] ñYFQTSX
1JZWX KTWHJX SJ XTSY JQJX UFX RNJ QcXKFSX XUNWNYZJQX JY HJQZN VZN I
/JRòSJGTS LWFNS JY XZNX ZS LWTX RT SXNJZW ICSXUWNY ScJXY NQ UFX UQJ
9TZY HTRRJ XN OcF[FNX[NSLY VZFYWJ ICSXUWNYÆ\$ 2TN VZN UFWQcFZVWRBJTZW
,4*9-*Æ +FZXY 2ñUMNXYTUMñQòX ZSH•ZW MZRFNS JXY HJ VZJ OJ SJ UT
UTZ[TNWX MZRFNSJÆ\$) TSH RTS FWLJ

8MFPJXUJFWJ WNRFSXc&YVMSJX

)JQcTWÆ)JQcTW OFZSJ ñYN SHJQFSY UFWñMZZJÆ R3JXSNRJVZNX FSHJX JS QJZ
IZHNJQ OJ SJ XZNX UFX ZS XTZUNWFSY KWNNTQcFVWJUSZQNTJS VZN MZRFNSZQF[N
XZ)WFNY è WJSIWJ GQFSH QJ STNW GJFZ QJTDQFIOBNXYQcMSVZN RJ QNJ è QF
OZXYJ STGQJ QcNSKèRJ OJZSJ QJ [NJZ] QcFMQcS\$ QJXQèHMJ UFX QcFSSXJSUJZY
(JY TW ñHFWYJWF IJ [TX FZYJQX [TX UWFYHSTZYJWXY STZJW YTZX QJX QNJSX
XJW[NYJZWXÆ NQ FWWFHMJWF QcTWJNQJWJWJXPTZ\$ QcF9WJXJQ IJ XñUFV
IJX RTZWFSYXÆ HJY JXHQF[J OFZSJ LWFESYNW FJY WTP ZSN[9WJXJQ IJ XñUFV
UWF QJX XJWRJSYX GñSNWF QJX RFZINX YSSNWF FJYNXHTSS FQURTWFS ICSQNTS
QòUWJQN[NIJ ITSSJWFFZ][TQJZWX UQFNJ JY FWNWJLPSRIRFLXJ QcXBTÆNñYñ
JY QTZFSLJ XZW QJ GFSH IJX XñSFYJZWXÆ MHCJXY QZVWJXZTQNLSJ XZWYTZY IJ
UTZXXJ è XJ WJRFWNJW QF [JZ[J ñUQTWJJS(YQJ VZN KJ
WFNY QJ[JW QF LTWLJ è ZS MòUNYFQ IJ UQFNJQ MNM QFJXN NSNTW [NXNGQJ QF Y
QcJRGFZRJ QF UFWKZRJ JS KFNY IJ STQJFZZFSQNTZW MZRFNSJX JY SFYZWJQ
IcF[WNQ &QQTSX RñYFQ RFZINX UZYFNSTHTXZSTJèJYTZ FJWJ[JWXNTS ZSN[JW
QcMZRFNSNYñ YTN VZN RJYX QF INXHTWIJ KUFVYN SñKJZQXN XAUTXXNGNQNYñX
SFYNTSXp |.Q JXY QF HTZWYNXFSJ ZSN[JWXJQ
[JWXJQ IJX MTRRJX JY IJX UJZUQJX

*Y UQZX QETNSÆ

4YTN ITZ]WñLNHNJ HMJW FLJSY IJ IN[TW HFSWVWJXNTS JY QF HTSKZXNTS IJ Y
JY QJ UòWJ GWNQQFSY UWTKFSFYJZWIZRONSJQJYQZFYDWWQJX QF KWFYJWS
RJS [FNQQFSY 2FWX XñIZHYJZW YTZOTZVQFQJZSHJKWFNSJ ñJ QcFWLJSY XTSY
QNHFY JY FNRñ YTN ITSY QF XUQJSIJZW KFNYSHTSNVJYFS\$MVLJXXJSHJ LñSñWN
XFHWñJ VZN HTZ[WJ QJ LNWTS IJ)NFSJ YTN ICFZLNXNSGQJX MTRRJX .Q JXY QF
VZN TZTJX JSXJRGOJ QJX NSBTRKFNXGOJXÆ FNFN
XJGFXJW YTN VZN UFWQJX UFW YTZYJX QJXGZTZX MEX@Zñ1XBJY YFSY VZcMTRRJ
IFSX YTZX QJX XJSX UNJWWJ IJ YTZHMJ IJX H•ZVX YVFNZñ
JSWJGJQQJ QcMZRFNSNYñ YTSJXHQF[J JY UFWYFJWYZQJXY
QF JS IJX VZJWJQQJX VZN FQFVZYVQZM XJSYÆ UZNXLWèHJè QcFWLJSY 1cFWLJSY KFI
GòYJX FNJSY QcJRUNWJ IZ RTSIJ KTWHJX JXXJSYNJQQJX HJ VZcJQQJ Sc
VZcNQJSKFNY ñTSH TSYWFNWJ

8MFPJXUJFWJ IñHWN Y UFWKFOCFMUSY QcJXXJSHLJ
5TZW QJ HTRUWJSIWJ HTRRJ SITSX ICF GTWJ IJ UFWYJ UQZNXJW
QJ UFX XFLJ IJ ,•Y MJÆ IJ UFWYJ UQZNXJW OJ SJ XZNX UFX FX
WTZYJ è UNJI QcFWLJSY RJ UWTHZWJ
IJ UTXYJ HcJXY è INWJ VZcNQ YWFSX
IJ QF WJUWñXJSYFYNTS VZcNQX ñYFNJ
IJ XFNXSHJ UTSXñJ 'LZWñJ [TZQZJ IFS
XNGQJ WñJQQJÆ NQ QJX KFNY UFX XJ
YNTS UFW FNJZW è QcòYWJ WñJQ /TZFS
Qc@FWLJSY B JXY QF KTWHJ [WFNRJSY
1FIJRFSIJ J]KXYS FZXXN UTZW HJQZ

+FZXY ex UFWYNJ 9WFIZHYNTS 1NHMYJSGJWLJWJ

8-&0*85*7*Æ 1JX 9WFLñINJX 3TZ[JQQJ YWFIZHYNTS UFW FNJZW
2JXXNFJS 5FWNX f1F[NJ IJ 9NRTS IcfYMòSJXg &HYG0:8HòS
U XV

.GNI U

8TZQNLSñ UFW 2FW]

8TZQNLSñ UFW 2FW]

:S HTNS IJ QF UFLJ JXY IñHMNWñ

QFWLJJSY RFNX XF IJRFSIJ JXY ZS UZW ðYW W FJNFUWJTUVZAXHSJXY è INWJ XNYTSFR
YFYNTS VZN XZW RTN XZW ZSY NJWX XZW QUWFZYWZJXJc Qc.FRSTZFUWRHFNWJTXVZFJ
IcJKKJY ScF UFX IcJ]NXYJSHJ ITSH WJXYJNYTZY RSM VRzCMITRRJ FNRFSY YZ SJ YJ
NWWhJTGQðFBNKKñWJSHJJJSYWJQFIJRFSIJ JKSMITHRNJ[FNRtTs FRTZW JXY NRUZNXXF
GFXñJ XZW QcFWLJJSY JY QF IJRFSIJ XFSX BKQMZY ZOFXñJ XZW
RTSGJXTNS RFUFXXNTS RTSIñXNW JYH JXY QFINKKñWJSHJ
JSYWJ QcxYWJ JY QF 5JSXñJ JSYWJ QF XNRUQJ WJUWñXJSYFYNTS
JJNXYFSY JS RTN JY QF WJUWñXJSYFYNTS Y@QW-NYZ-VZQJ JY QFTNFQJHYNVZJ
RTN JS IJMTWX IJ RTZCJSðBSWñJQ UMNOTXTUMNJ JS LñSñWFBQ B

8NOJ ScFN UFX IcFWLJJSY UTZWGJT^FLJW OJ ScFN UFX IJ
XTNSScJXY è INWJ IJ GJXTNS WñJQ JY XJ WñFQNTXFISY UWIZY FLYJWJ QJ RTRfPSYUTZVQJ
8NOcFN QF [THFYNTS IcñYZINJW RFNX VZJUQNSCZFWUFXOZCFYNLJSYQJX NIñJX Iñ[
UTZW QJ KFNWUJ[OHBYFNYSIFñYZINJW HcJXIY ÈT SNWW VZJQVZJX NSINH FYNTSX JY
UFX IJ [THFYNTS FHYN[J]ñWN YFGQJ 5FW HTSJQVJS XNSOMSCONWñSQFWYNHZQNJ
QJRJSY UFX IJ [THFYNTS IcñYZINJW RFNX 5MñSTRS FNQTEñDQFNVS'S XZW QJ WF
QTSYñ JY QcFWLJJSY OcFN UFw IJXXZX QJ RFVHTZMJRSJ[HWNFYNTS JRTIJWSJ è -JL
JKKHYN[J]IcFWLJJSY ^ERT^JS JY UTZ[TNW ZSNWNWNNVOZJ FJQñRFSIJ RTIJWSJ Xc
WNJZWX VZNSJ[NJSSJSY UFX IJ QcMTRRJ HTSFYSBZZMTRSRJ FSHNJS GNJS VZcJ
JY IJ QF XT HNñYñ MZRFNSJ JS YFSY VZJ XTHNZOJY ^JERT^JS IñJQTUUFF[JHSJYJG
UTZ[TNW IJ HTS[JWYNW QF WJUWñXJSYFYNTS SRSWZJQNTYUQJQFJFYFYNYZIJ HWNY
QNYñ JS XNRUQJ WJUWñXJSYFYNTS YWFSXMTWRJUYQTZMVZXIXNBNJS ZSJ NSHTSX
QJX KTWHJX JXXJSY SFFQZWXQVJQQUQcMTRRJQF VZJXYNTS FUKTFWRJRRFNSY WñJQQJ
JSWJUWñXJSYFYNTS UZWRJSY FGXYW FNYJXXJSFM KCZNXERISXRSTZCFNHFHQJHYNV
UJWKJHYNTSX JS HMNRðWJX ITZQTZW JZXJXLJCZE ScFZNSHTSRWNJSHJ ^FZ XZOJY
NQ YWFSXKTRURJWQJHMNTSRWYX WñJQ QJX YQVZJ RTIJWSJ è QF UMNOTXTUMNJ IJ
KTWHJX JXXJSYNJQQJX WñJQQJRJSY NRUZH XFFNFJQMHZNSCZJNJSYWSYNHZQN JW
VZJIFSX QcNRFLNSFYNTS IJ QcNSIN[NIZ JSHVTWNNVZJXHXMSRRIQVZST'ZQXJWWJRN
WñJQQJX JY JS UTZ[TNW)ñOè IcFUWðX HJYTJY FQSNIYSNT SQJNQJHTYSITIFSÆVZUX JS
ITSH QF UJW[JWXNTSNIñSñNMZEGOUJX X VZNTUUTXNYNTS F[JH 8YWFZXX NQ WJRUC
HMFSLJ JS QJZW HTSYWFNWJ JY QJZW ITSSJ JXN YZBQcMTRRJZNF GXYWFNY QF XZC
HTSYWJINXJSY QJZW X VFQNYñX UWTUWJXFGXYWFNYJg JY RòRIJJSHTWVKYNFSSNXF
.QFUUFWFöY FQTWX FZXXN HTRRJ HJYYJQAEKZXFSHYJSUTWJ [NWyZZJQQJRJSY
[JWXNTS HTSYWJ QcNSIN[NIZ JY HTSYWJ QJ KQWJSKXXTHSKFQF QYHNvZJ IJ -JLJQ
VZN UWñYJSIJSY ðYWJ IJX JXXJSHJX UTZW STBX.ONXVTSXIMBNKYNMFENQRAE f(TRF
QF'IñQNYñJSNS'IñQNYñ QcFRTZW JS MFNSQFHFKFNJSBFRTZW JS UTXFSY QJ
QF [JWYZ JS [NHJ QJ [NHJ JS [JWYZ QJ [FIKKdWRFHYWJ JSJXJ UWTIZNXFSY JQC
RFöYWJJS[FQJY QJHWñYNSNXRJJS NSYJQONTZBMJHCWNSQOQQUJOWNRJ è STZ[
JS HWñYNSNXRJ HJVZCJQQJJSLSIWJJYJQQJ RòRJ HF

(TRRJ QcFWLJJSY VZN JXY QJ HTSHJUY JNYFSSYQXHRFJ IcJSLJSIWJW JY IFXS
SNKJXYFSY IJ QF[FQJZW HTSKTSIJY ñHMFUS\$YTYHTXRXMXJXYJHTSXHNJSHJIJ
NQJXY QF HTSKZXNTS FQF UJWRZYFYNTS ZSNYJW SXHQJXTIZVRZ64Z JSHTGVJEAE f.
HMTXJX ITSH QJ RTSIJ è QcJS[JWX QF HTSKZXNTS FQF UJWKWFSIFNX ScTSY JS
RZYFYNTS IJ YTZYJX QJX VZFQNYñX SFYZW QQRXZJYRMZRFINSQcXSN[JWX ScJXY IJ]
6ZN UJZY FHMJYJW QJ HTZWFLJ JXY HTZWFLNZJZ RJSRVKSXWQZJ RTZ[JRJSY IJ QF H
JXY QêHMJ (TRRJ QcFWLJJSY SJ XcñHMFSLJUFEXHTSYNSVZ\$JH HJQZN HN QcZ(SMYñ
VZFQNYñ IñYJWRNSñJ HTSYWJ ZSJ HMTXJ IñYJWKNSTSHSMKKñWJSY RòRJ UFX
IJX KTWHJX JXXJSYNJQQJX IJ QcMTRRJ RFQX HTSHJUY NTZYMQLñQNJSSJ RFNX FA
RTSIJ TGOJHYNK IJ QcMTRRJ JY IJ QF SFYZQWJYñOVñQMFSSV
ITSH ^IZ UTNSY IJ [ZJ IJ XTS UTXXJXXJZW ^YTZYJ VZF
QNYñ HTSYWJ YTZYJ FZYWJ ^JY FZXXN XF VZFQNYñ JY XTS TGOJY
HTSYWFNWJXA NQ JXY QF KWfyJWSNXFYNTSSKJQJNRSTXHXNIGNONWñXHJ.QFXXFLJ[M
TGQNLJ è XcJRGWFXJW HJ VZN XJ HTSYWJ JNQ F XZNYJ IJ HJ VZN JXY IFXS STYWJ ñINYNT
8NYZXZUUTXJX QcWZRMJRSXYSSW FU JYHTRZSNSXRP UU)FSX XF 5WñKFHJ
UTWY FZ RTSIJ HTRRJ ZS WFUUTWY MZRFNLFSEQXJHWNYNVZJ IJ QF INFQJHYNVZJ IJ -JL
ñHMFSLJW VZJ QcFRTZW HTSYWJ QcFRTZW ñQFNHS FSHJ HTSYWJ LñSWFQJUIJWSNJW HMFUNYWJg *QQJ'LZW
QF HTS'FSHJ JYH 8NYZ [JZ] OTZNWIJ QcFWY QXCFLNJJYFNIAWNJWNHM 897&:88ITSY C
ZSMTRRJ F^FSY ZSJ HZQYZWJ FWYNXY NVZJUEWZNJSZ [JZ] JJJWHJW
IJ QcNS(ZJSHJ XZW IcFZYWJX MTRRJX NQ KFZYVZJY^YZ^ETNWNZSPIJW J[FSLJQN XMJS
MTRRJ VZN FNY ZSJ FHYNTS WñJQQJRJSY FSNRPFYWNHUNDY KLYNRZ ... 'WFZSXHM\NL
QFSYJ XZW QJX FZYWJX MTRRJX (MFH ZS IJ YJZMFJUTAVYXèSYIHPPY(MWNXYJSYZF
QcMTRRJ ^JY è QF SFYZWJ ^ITNY ðYWJ ZSJTBKMKJXBFYNTSMZSIJWY ZSIJNS'JNYWP
IñYBWSñWñUTSIFS Y è QcTGOJY IJ YF [TQTSYñ ?3WPHMJSNSYJWYMZW
NSIN[NIZJQQY ZVFNBQX XFSX UWTITVZJW IcFRGZIW U

@=.B(TRGNJS JSXJQN[WFSYXQF HWNYQVZFN[FNSVZJZWIJ QcFSHNJSSJUMN
STUYNVZJXLJSXF[FNJSYUJZHTSXHNJSHJHJQVZWNQWFFHHTRUQN JY QF XNRUQNH
UTWYXF[JH QF INFQJHYNVZJ MñLñQNJSSJ+HTRGQFSIMQFQNYWJ FZRTSIJ KTSY ZS
HTSXHNJSHJ JXY SñJ RòRJ ZSJ KTNX FHHTRUQQcQYFHYNZIJ NS[JWXJ IJX FZYWJX
HWNYNVZJR FYNWJQQJ 'FZJWTSRJSYWJ QTFXLWZB\$FSXKFNYS IJ +JZJWGFHM JX
(FZXJ IJ QF 1ÆCNUQVHñK WYJ QF VZJXYNTS NSINXSHWÖYVZJ QF UMNQTX TUMNJ ScJXY W
2 ,WZUUIJÆ f6ZcJS JXY NQ IJ QF 1TLNVZJG NSQX TVZXSñTFFSJicNiñJX JY Iñ[JQTUUI
FZ] HWNYNVZJX è [JSNW VZcJQQJ ScJXY VZcZSJ FZYWJ KTWJRJ

2FNX RòRJ RFNSYJSFS+YJZFWGFXHMZJY FSYYJSHJ IJ QcFQNñSFYNTS IJ QcMTRRJÆ
IFSX XñMöXÆ IFSX Q\$XPITVZJ IczSJ RF FZXXN HTSIFRSFGQJ
SNöWJ IñYFNQCMNQFSXQFNÆIJJQWJJSJ SNW |IcF[TNW KTSIñ QJ[WFN R FYNWNFQN
[JWXñ WFINHFQJRJSY QF [NQNQQJ INFOJHYNSVZFNXQSY[MILFQQRJSMNIZTWFUUTWY
XTUMNJ FUWöX VZJ UFW HTSYWJ HJYJ KFRQJZXR RJYñQJNWZNSHISUJ IJ GFXJ IJ QF
HFUFGQJ IcfHHTRUQNW HJY FHYJ RFNX QcF[FSSYTIZUTHFTRUQQF SñLFYNTS IJ QF
@FcB JXY UWTHQFRñJ HWNYNVZJ UZWJ IñMNSKINDY WJGQJ QZXYNVMK FGXTQZ QJ UT
[TNY HQFNW JS JQQJ RòRJ FUWöX VZJ IFSX XZW SZW LRZWRJQJXUWJ UTXFSY XZW QZN I
WNYZFQNXJY JQQJ F WFRJSñ YTZY QJ RTZ[JRJ SñHñQHTMRKJSTYNWJZBZG FHM J]UQNV
WUUTWY IZ WJXYJ IZRTSIJ^VZNJSKFHJ IcjQQQYTRGñC FRTSIJ FNSXN QJ UTNSY I
QF HFYñLTWNJ IJ QFF[RFXJQJÆRòRJ JY VZcJQQRHJWYNYZIJ XJSXNGQJ Æ
F WñXTQZ YTZYJX QJX TUUTXNÖYNTSXQJTLRFYNVIZJQJUSWY IJ QcFQNñSFYNTS JSYJ
TUUTXNYNTS ITLRFYNVZJ JSYWJ XF UWTUWQXNFSJSXKJ IJ QZFSNTYVWXJQFGXYWFNY I
YNXJ IZRTSIJ JSYWJ QJ(MWNXY HWNY NVZJYNTS CMCZRFQZJYJY SñRFSQNJ ^HcJXY è
VZJfKTZQJg FUWöX F[TNW KFN Y OTZW FUVQFNQJZVQJYFMWJZ WJQFUMWQXN LNTS JY IJ Q
MJZWJ QF UWJZ[J IJ XF UWTUWJ J]HJQQJSHJ)J\$JIMÖRTSRYJSFSEY NQ FGTQNY Qc.S'S
QcNSINLJSHJ IcjXUWNY IJ QF RFXJ FUWöX F[SNXNGQJS Q\$SHTSHñWJY QJ'SN QJ UF
QJ OZLJRJSY IJWSNJW HWNYNVZJ JS IñHQFVFSYQWZYNQSOJZWF WUQWINTS JY IJ QF Y
HMFNY Tþ YTZYJ QcMZRFNSYñ IñHFIJSY JXJ WFXKNRQQRJFNSY JS NQ FGTQNY è XTS
KFHJ IcjQQJ XñUFWñJ UFW JQQJ JS LWTZUQXFIGSYWHMFYNTSSXQcNS'SN 7ñYFGQNX
[JWWFNY FYYWNGZJW XTS HFWWñXIF[MTNWM SYMñJTSCHJLÆ J
KFNYNRUWNRJW XTS ñQñ[FYNTS FZ IJXXZX IJSTZJVS YJZJUSQKHMZ QF SñLFYNTS IJ QF
RFNSX FNSXN VZcFZ IJXXZX IZRTSIJ XZWVQJWQZJGTSWWSFISHYNTS IJ QF UMNQTX
IFSX ZSJ XZGQNRJ XTQNYZIJ JQQJ QFNXXJUXUWQJRTJSMJWVZSñFNRJ QF YMñTQTL
IJYJRUX è FZYWJ IZMFZY IJ XJX Qð[WJX XF WHFUWöX XQZFXJNWWSIMWJ ITSH QcF)WRJ J
IJX)NJZ] IJ Qc4Q^RUJ ^ÆFUWöX YTZYJX HXöWJÆBTZNXXFSYJX
LJXYNHZQFYNTSX IJ QcNiñFQNXRJ IJX fOJZSUXF MñRFQNTSXJG XNZYNN(JTZ QcF)WRFY
FLTSNXJ XTZX QF KTWJRJ IJ QF HWNYNVZJ IHJQZAN VñNSJcFYRñRUJQNVZñJ IFSX QF Sñ
UFXKFNY QF UQZX QTNSYFNSJ FQQZXNTS è QFYSHHSZXNHYTRIRB[STñWZSY UFX JSHTW
J]UQNHFYNTS HWNYNVZJ F[JH XFRöWJ QF INSBFKKNMZñJJJ XTJSQHTSYWFNWJ ITZY
NQ ScF RòRJ @WNJSB XZ NSINVZJW XZW XTS^F\$YNGJZITNHSMN UNWJZJ[è HTRRJ SJ XJ U
QcñLFWI IJ QF INFQJHYNVZJ IJ +JZJWGFHMR;TRUQFZYS XTSR UJTWX YJSHJ HTRRJ NSF[
YJRJSY HTRUQöYJRJSY IñSZñ IJ HWNYNVZJ[NX è [NX IJ XTN
RòRJ

+JZJWGFHM JXY QJ XJZQ VZN FNY JZ ZSJ FYYWNYZHNUWñKZJYJFNSNW j Æ f1cJXXJS
HWNYNVZJ JS[JWX QF INFQJHYNVZJ MñLñQNTXSSUNJXVZINZQNYN[FScYXJ WNJS IcfZYWJ
[ñWNYFGQJX IñHTZ[JWYJX IFSX HJITRFNSJÆCñQJXñF9S XñTRRJHYZFGQNXñ 1FUMNQTX
[WFNJ WZSSXWBYNTSSJQQJg QTH HNY U

'WZST'&:*7Æ)NJ LZYZ 8FHMJ IJW +WJNMJNY ZSI
&SLJQJLJSMJNY ?ZWNHM ZSI<NSYJWYMZW 1JUEXXFLJFZVZJQ2EWI
KFNY FQQZXNTS U XV XJWUUTWYJ JS KFNY
2FWMJNSJHPJ

;TNW QF 5WñKFHJ IJX 2FSZXHWNYXIJ

;TNW QF 5WñKFHJ IJX 2FSZXHWNYXIJ

2FW] KFNY NHN FQQZXNTS FZ] FWNHQJX UFWZX IFSX FHMöLJKTñHJTSYWFNWJ 4S HTRRJSHJ I
YZW ?JNYZSLIJ 'WZST'&:*7 (MFWQTYJYJSGZWL JSQZNYJWSSQVXZUWNRJ 2FNX XcNQ KFZY QJ
HWNYNVZJ IczSJ RFSNöWJ IñYFNQQñJ IFSX 1F8FNSY HTRRSHöW UFW QZN FZ QNJZ IJ HTRRJSJW
(J IJWSNJW RJRGWJ IJ UMWFXJ WñXZRJ QJ UFWF HñEUMJYFQcFZVZTNITSH HJ VZNITNY XF HJ
FWYNHQJ IJ-.7?*1 IFSX QcQ.LJRJNSJ 1NYJWFYJZ ?JNYZSLIJ FZVZJQ2EWI
ITSY[TNHN QJ YJ]YJÆ f1TWXVZJJS'S YTZY QJRTSIJXCFQONJWENTSYWJQJQJ
QF HWNYNVZJ ^ÆJY QJ YJRUX ScJS JXY UFX QTNS VZFSISYTZYQJRTSIJ
IñHFIJSY XJ WFXXRJRGQJWF FZYTZW IcjQQJ UTZW QJ IJW XZVXKÆBTNTSQTX IJX 5WNSHNUJX
QJ HTZWFLIJ IJ QF HWNYNVZJ JY XF XNLSN'HFYNTS CFWJSSNYWñZJWGFHMZñHWNYSYFRRJSYÆ
LWFSIJ FUUWTGFYNTS 3TZX SJ XTRRJX UFX NSVZN MñKQNW SSJWñXZOSXNYJ JS Iñ'SNYN[JVZcè S
9TZY FGTZYWNW è HJHNÆ STZX WñLQJWTSX STX HT RÖVJXNQJXQUMNWñTZJW SNJW JSXZNYJ è XTS
NSIN[NIZJQX JY STZX ñYFGQNWT SX ZS HJWYN HFY LQ\$YMFQONJWñLQ\$XUYQFYMñTQTLNJ VZN JXY Q
HMJ[FQJWJXVZJX JSSJRNX g RNQNJZ XJ YNJSY QF UMNQTX TUMNJ VZN SNJQ
QF YMñTQTLNJ VZN JXY QF SñLFYNTS IJ QF SñL

+JZJWGFGHM HTSITNY JSHTWJ QF SñLFYNTS IJ QF LQGNZFSLUHFWMJJVRUQJNQ F FUUWñM
HTSHWJY HTRRJ QF 5JSXñJVZN XJñUFXXJJQQ RòBZNFXXPSHUSXñQcÖYFY JYH HTRRJIJ)
JY VZN JS YFSY VZJUJSXñJ [JZY òYWJNRRñIN FYJRñSYWPSñLWJTX è QcöYWJMZRfNS NQ SJ
WñFQNYNñ STYJIJ 2FW] KTWRFJ FGXYWFNYYp *QQJX XT SY IJX
2FW] XJ WñKòWJ NHN FZ] TGXJW[FYNTSX IJ +JZJWGFGHM IFSXJXSNW SN
HNUIJX UMNQ TXTQMF NUSN W .QINY FZj Æ f1FUJSXñJXRQñYFSSY ZSJ FQNñSFYNTS IJ QF UJ
XZW XTS HTSYWFNWJp JXY QF UJSXñJ KWFSHMNX XF BZXUK CHRNYY Xes #NZWUEGX XYWFNYYJ (CJX
1FUJSXñJ JRUNòYJ XZW XTS HTSYWFNWJ [JZY INWJ Æ FSY SXñJ WJFNYSZJ FW QJ XF[TNW FGX
UTZW JQQJ STS HJ VZN FUUFWYNJSY è QF UJSXñJ RFNXHXYSN FJFNYSZJ FNHSYNTS JY VZcNQX
è QcöYWJ 4W HcJXY QFNIS ILIZCFUOFVFNZIS SSY è QF WñFQNYNñ HcJXY UWñHNXñRJSY QF
QcöYWJ JY QcZSN[JWXFQNYñ è QF UJSXñJ 1F UJSXñJ KEFNJ UJQF SñLFYNTS IJ
QCZSN[JWXFQNYñp ZS RTRJSY IJ QF UJSXñJ (CJXY ÌNSXNJ VZJ QFNURR RJ KTWRFJ FGXYWFNYYJ
IFGXYWFNYYg TZ QJ HTSHJUY FGXYWFNY VZN QFNXXJQTSSJUMTZW QFNXZJWJSZ RTSIJ FQN
HTSHJUY HTSHWJY g QTH HNY U *YFZJ NQYNZEJ QEMQXXYTASWJ IJ QcFQNñSFYNTS
UJSXJZW VZN WJSHMñWN YXZW QZN RòRJ IFSX QF UJSXñJ CQNYZXSFXNWSY ÜFX FZYWJ HMTX
HMTXJJQQJ RòRJ RFNX IFSX QF UJSXñJ IJ QF HMTXJE NQHJYZOYVJMTXJ
IJ QF UJSXñJ RFNX FZ XJNSIJ QF UJSXñJ RQJÆ IçtBFIN)HZOYVJ UJSXñJ FGXYWFNYYJ HcJ
HTSHJ[TNW QJ HTSHJUY HTSHWJY g .GNI U IJ QF UJSXñJ QTLNVZJ XUñHZQFYN[J 1c
2FW] WJUWJSI NHN QF YFGQJ IJX RFYNòWJX IJ QF ITSSHQCNYSY WñY UWTUWJRJSY INY IJ H
ITSSJ YJ]YZZJQQJRJSY JY UFWKT NX F[JH IJ QñLòWJX FIINYNTSX YTZYJ QF
UFWYNJ & 5TZW QJX UFWYNJX' (JY) NQSJ HN YJ VZJTQJXYòYJXTJHMFUNYJX
3TZ F[ITSX FITUYñNHN QJ YJ]YJ JY QF YJWRNSTQTLNJ IJ QF YWEI ZHYNTS IJ
2 / -^UUTQNYJ]TQ 5FWNX &ZGNJW XIBPDSIWNYX IJ XZTWELHTBUWIXLYW

XF XZUWJXXNTS JXY è QcNSYñWNJZW IJ QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 QcTUUTXNYNTS IJ Qc*S 8TN JY IZ 5TZW 8TNHTS QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 JY IJ QF HTSXHNJSHJ IJ XTN IJ QcTGOJY JY IZ 5TZW 8TNHTS QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 INWJ QcTUUTXNYNTS IJ QF UJSXñJFGXYWFN VZJZS RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 XNGQJ TZ IZ XJSXNGQJ WñJQ 9TZYJX QJX FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 QJZWX RTZ [JRJSYX SJ XTSY VZJ QcFUUFWJ QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 QF KTRWJ J]TYñWNVZJ IJ HJX TUUTXNYNTS XX QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 XFSYJX VZN HTSXNYNZJSY QJXJSXIJX FZY WJXJ QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 UWTKFSJX (J VZN UFXXJ UTZW QcJXXJSHJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 RJW IJ QcFQNñSFYNTS HJ ScJXY UFX VZJ QcJXXJSHJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 YN [J IJ KfITS NSMZRFNSJ JS TUUTXNYNTS è QcJXXJSHJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 VZcNQ XcTGOJHYN [J JS XJ INKKñWJSHN FSYJY QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 JY JS TUUTXNYNTS è JQQJ Yñ HTRRJ UWN SHNUJ RTYJZW JY HWñF

@=;...B 5FW HTSXñVZJSY QcFUUWTUWN FNYNTS JY HWñF
 XJSYNJQQJX IJ QcMTRRJ IJ [JSZJX IJX TGOJHYN FNYNTS JY HWñF
 ñYWFSLJWX JXY JS UWJR NJW QNJZ ZSJ FUUTXNYNTS JY HWñF
 UFXXJ IFS QF HTSXHNJSHJ IFSX QF UJSXñJFGXYWFN VZJZS RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 INWJ IFSX QcFGXYWFHYNTS JQQJ JXY QcFQWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 OJYX JS VZFNQYñ IJ UJSXñJFGXYWFN VZJZS RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 HcJXY UTZWVZTN IñOè IFSX QF 5MñSTRñ STQWENJ TRFQWVJQ FBYNK IJ QcMTRRJ è Q
 FXUJHY YTZY è KFNYSñLFY NK JY HWNY NVZUñSñFQWVJQ FBYNK IJ QcMTRRJ è Q
 VZcJQQJ HTSYNJSY JY VZN XTZ [JSY FSYNH WJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 [JQTUURJSY ZQYñWNJZW ^ TS [TNY IñOè è QcJXXJSHJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 YFSY JS LJWRJ JSUZNXXFSHJ JY HTRRJ R^XN FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 [NXRJ STSHWNYNVZJ JY QcNIñFQNXRJ UFWJXN FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 IJX UWTIZHYNTSX ZQYñWNJZWJX IJ -JLJQ ^ MTRRJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 YNTS JY WJXYFZWFYNTS UMNQTX TUMN VZJXUJWJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 J]NXYFSYJ)JZ]NÖRJRSY 1F WJ [JSIN HFYNTS YZ ZW FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 QcMTRRJ IZ RTSIJ TGOJHYNK ^ÆUFW J]RBSYNTS HTSS FöYWJ
 VZJ QF HTSXHNJSHJ XJSXNGQJ ScJXY UFX ZSJ HTSXHNJSHJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 YWFNYJRJSY XJSXNGQJ RFNX ZSJ HTSXHNJSHJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 XJSXNGQJ VZJ QF WJQNLNTS QF WNH MJXJN JY WJX IJ QF XMS FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 WñFQNYñ FQNñSñJ IJ QcTGOJHYN [FYNTS MZRFNSJX IJ [JSZJX ^Z [WJX JY XZS JQF WJX IJ QF
 XJSYNJQQJX MZRFNSJX IJ [JSZJX ^Z [WJX JY XZS JQF WJX IJ QF
 ITSH VZJ QF [TNJ VZN RÖSJ è QF WñFQNYñ MZRFNSJX IJ [JSZJX ^Z [WJX JY XZS JQF WJX IJ QF
 ^ÆHJYYJ FUUWTUWN FNYNTS TZ QcNSYJQQNW FSYJY FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 FUUFWFöY ITSH HMJ_ -JLJQ IJ YJQQJ KfITS VZJXUJWJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 XJSXNGQJ QF WJQNLNTS QJ UTZ [TNW IJ QcJXXJSHJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 XJSHJX XUNWNYZJQQJX ^ HFW XJZQ QcJXUWNY QTLNVZJ XUñHZQ FYN KÜYñ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 YFGQJ IJ QcMTRRJ JY QF KTRWJ [WFNJ IJ QcJXXJSHJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 UJSXFSY QcJXUWNY QTLNVZJ XUñHZQ FYN KÜYñ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 IJ QF SFYZWJ JY IJ QF SFYZWJ JSLJSIW ñJ UFX QcMTRRJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 UWTIZNYX IJ QcMTRRJ FUUFWFöY WJX IJ QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 IZNYXQcJXUWNY FGXYWFNY JY ITSH IFSX HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 RTRJSYX QcJXUWNY FGXYWFNY JY ITSH IFSX HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 5MñSTRñSTQWENJ TRFQWVJQ FBYNK IJ QcMTRRJ è Q
 UTZW JQQJ RÖRJ JY R^XYN'FSYJÆ RFNX IFSX QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 JQQJ WQYñFQNYñ FQNñSñJ IJ QcTGOJHYN [FYNTS MZRFNSJX IJ [JSZJX ^Z [WJX JY XZS JQF WJX IJ QF
 Sc^FUUFWFNXXJ VZJ XTZX QF KTRWJ IJ QcJXXJSHJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 HFHMñX JSTZQX ñQñRJSYX IJ QF HWNY NVZUñSñFQWVJQ FBYNK IJ QcMTRRJ è Q
 HN XTSY IñOè UFX XJY cZS FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 VZN IñUFXJ IJ GJFZHTZU QJ UTNSY IJ [ZJ FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 fHTSXHNJSHJ RFQMJZWJZXJg QF fHTSXHNJSHJ STGQJ JY IJ QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 QZYYJ IJ QF fHTSXHNJSHJ STGQJ JY IJ QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 JYH HMFHZSJ IJ HJX XJHYNTSX HTSYNJSYHTS FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 XTZX ZSJ KTRWJ FQNñSñJ ^ QJXN FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 ITRFNSJX JSYNJWX HTRRJ QF WJQNLNTS QcÖS FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 *Y IJ RÖRJ VZJ QcJXXJSHJ QcTGOJY JXY YTZOTZ WJX IJ QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 XJSHJ UJSXñJ IJ RÖRJ QJ XZOJY JXY YTZOTZ WJX IJ QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 TZ HTSXHNJSHJ IJ XTN TZ UQZX J]FHYJRJSY QcTGOJYX S FZEWJ RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 WFöY VZJ HTRRJ HTSXHNJSHJ FGXYWFNY JY WJX IJ QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 HTSXHNJSHJ IJ XTN (cJXY UTZWVZTN QJX IWXKQW HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF
 IJ QcFQNñSFYNTS VZN FUUFWFNXXJSY IFSX QF HTSXñWJZJQX RTWRBJX [FWNñJXIJ QF

.QKFZYITSH QcTGOJY MTSXHNJSHJ 1cTGOJY XZHWQJ UTNSY IJ INXUFWFöYWJÆ |
 [NYñ JSYFSY VZJYJQQJ JXY ZS WFUUTWY FQNTSXHNJSHJ MTRRJ XZV ZN UTXJ QF HMT
 WFUUTWY VZN SJ HTWWJXUTSI UFX è QcJXXSYHNJSHJ MTRRJ XZV ZN UTXJ QF HMT
 HTSXHNJSHJ IJ XTN 1FWñFUUWTUWNFYNT STXQJXJXES HJ JGOJYHJ QcF UFX XJZQJR
 YN[JIJ QcMTRRJ JSLJSIWñJ HTRRJñYWFSL BWN XIFSHQJ JUTZW JQQJ RòRQJESñ | EY
 YJWRNSFYNTSIJ QcFQNñSFYNTS SJ XNLSNIJ IGTSHGOFJX XTJZ QdRZSY XZU UWJXXNTS I
 QF XZU UWJXXNTS IJ QcFQNñSFYNTS RFNX FZX XNT SJUTGTGONJHY N\$N FZEY WJX YJWR
 HcJXY è INWJ ITSH VZJ QcMTRRJ JXY ZS òW FJN STHSYTGOSZHQNKYñ IJ QcTGOJY UFWH
 XUNWNYZFQNX YJ HFW IFSX HJYYJ FQNñSFYNTS JQQJ XJ

;TNHN HTRRJSY -JLJQ IñHWN YQJ RTZ[JJR JSQJYñ WZXJS [JWYZ IJ QcZSNYñ NSIN[
 XJRJSY IJ QcTGOJY IJ QF HTSXHNJSHJÆ JQQJ UTXJ QcTGOJY HTRRJ XTN RòRJ

1cTGOJY ScFUUFWFöY UFX XJZQJRJSY JYWRJXNVZdFJLSWRöR JYJRUX HJY FZYWJ F
 LJQ QF HTSHJUYNTS ZSNQFYñWFQJ ^ VZN XZdFWW WRMJS WJUTW HX JS JQQJ RòRJ H
 VZcZS IJX HÛYñX ^ IJ HJ RTZ[JRJSY HTRRJ GOJHYZM [NYñ JY VZcJQQJ JXY ITSH IFS
 SFSY IFSX QJ 1cMTRRJ JXY UTXñ HTRRJ ñLFQZJZYUW òX IJ XTN RòRJ | 9JQ JXY Q
 8TN 2FNX QJ 8TN ScJXY VZJ QcMTRRJ XFNX NTFGXHNWJSHJ JYJ\$QJQJ JXY ITSH QF YTY
 JSLJSIWñ UFW FGXYWFHYNTS 1cMTRRJ JXY | FQJQ STFYV WJRZ RJ XJ WFUUTWYJW è
 8TNÆ8TS •NQ XTSTWJNQJ JYH XTSY IJ QF SFNYZM J IZJ8TNÆ JWRNSFYNTSX JY Q
 HMFHZSJ IJ XJX KTWHJX JXXJSYNJQQJX F J\$JQZNS QMFZESN Yñ SZY WJ JQQJX (JYYJ
 8TNÆ2FNX IJ HJ KFN YNQ JXY RFNSYJSFSY YSZY NKSX YQFZ] JS XTN QcTGOJY è QcJX
 INWJ ^ QF HTSXHNJSHJ IJ XTN è IJX ^JZ] IJ QFWTSQ QNXSHJX NQ IJ [NJSY HJQF JS [ñ
 KTWHJX JXXJSYNJQQJX (cJXY UQZYûY QF HJTB MHNZSHJ JX XNñVZMWRNSFYNTSX XN
 JXY ZSJ VZFQNYñ IJ QF SFYZWJ MZRFNSJ IJ QcTNTQ MZRFNS HJYRUTWYJRJSY XUNWN
 JY STS QF SFYZWJ MZRFNSJ VZN JXY ZSJ VZRFNSYNTISQ Æ.; B QF
 HTSXHNJSHJ IJ XTN

1J 8TN FGXYWFNY JY 'J]ñ UTZW XTN JXY QcMTRRJSYJSèYQF MTSXHNJSHJ XZW QJ UT
 VZcñLT÷XYJ FGXYWFNY QcñLT÷XRJ ñQJ [ñ èVXFYUTZWJRFJSXNW SB MNTSIJXXZX IJ QcTG
 è QF UJSXñJ 3TZX ^WJ [NJSIWT SX

5TZW -JLJQ QcJXXJSHJ MZRFNSJ QcMTRRJ QcFQNTQ FNYñ (TRRJ QcMTRRJ "
 HTSXHNJSHJ IJ XTN 5FW HTSXñVZJSY YXTZU FQSI òS FYNJTSOJHYNK FQNñSñ TZ C
 IJ QcJXXJSHJ MZRFNSJ ScJXY WNJS VZcFQNTQ SFYNTIS QZNFJY ScJXY [ñWNYFGQJ
 HTSXHNJSHJ IJ XTN 1cFQNñSFYNTS IJ QF WZSXJXVJSHZVJQZTNTGOJY JXXJSYNJQ
 ScJXY UFX QcJ]UWJXXNTS VZN XJ Wñ(ñHMTY CFJSX QKHJJSXJXJY X QcMTRRJ WñJQ
 QJ XF[TNW IJ QcFQNñSFYNTS WñJQQJ IJ QdZXJHJSXJ MZRFNS UFXQZ F SFYZWJ STS U
 HTSYWFNWJ QcFQNñSFYNTS WñJQQJ FUUFÆFQNXKESY S-TSXW FFXJRZJSWJ HMTXJ V
 ScJXY IcfUWöX XTS JXXJSHJ HFHMñJ QF URZKXNSJZNRJR SJYQcFGXYWFHYNTS IJ C
 WFRJSñJ FZ OTZW XJZQJRJSY UFW QF UMNQXTXN UMNHMTWKN Sñ SJ UJZY òYWJ VZJ
 IcfZYWJ VZJ QF RFSNKJXYFYNTS IJ QcFQNñSFYNTS IJ IcfQJXQF SHTSXHNJSHJ IJ XTN
 MZRFNSJ WñJQQJ IJ QcFQNñSFYNTS IJ QF JKTYSXTHXJSHJ WJHJTYN J FQNñSFYNTS .C
 (cJXY UTZWVZTN QF XHNJSHJ VZN HTSITNY ZcZS FöX WJUNJQSY QFYZWJQ ITZñ JY U
 5MñSTRñSTQTZMJ WñFUUWTUWNFYNTS IJYQdJQXJSHJ GOJHYN[JX HcJXY ÆGOWYX
 TGOJHYN[J FQNñSñJ FUUFWFöY ITSH HTRRW ZSQXNSY SUEVZSYNONSJ JYFZXXN VZJ XT
 IFSX QF HTSXHNJSHJ IJ XTNÆ QcMTRRJ VZNTXJ UWXS IZS FQYSWJ FQDNH XNKJ WñXJSYF
 IJ XTS JXXJSHJ ScJXY VZJ QF HTSXHNJSHJ IJ QcTNTWZRXJW WñSñFW NFWYJSFSY ITSH
 RFöYWJXXJ IJ QcJXXJSHJ TGOJHYN[J 1J WJXJTXJS HJQYTQDJTRINFSXSY .Q Sc^F Qè WI
 QJ 8TN JXY ITSH QF WñFUUWTUWNFYNTS IJ SATIGDSN LRFYNVZJ (cJXY QJ HTSYWFN
 *)J UWN IZJSJ RFZS òVW W XJQQJ QJ IñUFXXJ RJTSZYIB ZXXN ñ[NHJTSXVZNCZSSJ IJ JZTNU TX
 QcTGOJY IJ QF HTSXHNJSHJ HTSXNXYJ JS HJHMA TS FQNñSHMNTKSHNXYQ È INWJ XJ
 _Æ | 1cTGOJY JSYFSY VZJYJQ XJ UWñXJS ZSd QIMHTKS XIONQUS RòRJ FGXYWFNYJ ZS
 YNTS JY STS UFX ZSJ HMTXJ WñJQQJ
 ñ[NJJSY VZJ QF HMTXñNYñ ScJXY ITSH

)FSX QF UWñKFHJ IJ 1F 5MñSTRñSTQTLNJ -JLJQ ñHWN Sd F)FSXcXJSYNJQ UFW WFUUTW
 HTR UTWYJRJSY SñLFYNK QF UJSXñJ WFYNTNHSF SFYNXS QJXJYRòZS JKNRUQJ H WñFYNTS
 IFSX QJVZJQ QJ HTSYJSZ WJYTZWSJÆ UFW HTSYWJ IFSX XJFYHTZS QNXQFSTH FZ QNJZ IJ XcF)V
 UTXNYN[J QJ 8TN JXY ZS XZQJY WJUWñXJSYñ FZVZJQ QJ HTSYJSZ XFWFUUTWYJ QcFHYJ IJ UTXJV
 HTRRJ FHHNIJSY JY UWñINH FY (JXZOJY HTSYNYZL FCFXJY FCFVZTQJQJ IJ QcFHYJ IJ UTXJV
 HTSYJSZ JXY FYYFHMñ GFXJ XZW QFVZJQQJ QJ RTZ PRNSY IFSY NYSS ñS JWL NJ XTZX QF KTW
 JS JXY YTZY FZYWJRJSY IFSX QJ HFX IJ QF UJSXñJ HTSYWJSHJXRENX UTZW ZSNSXYFSY X
 QJ HTSHJUY JXY QJ 8TN UWTUWJ IJ QcTGOJY VZN XJQUWñQJ IJ ZS òY MENS IñUJSIFS Y WñJQ
 IJ [JSNW QJ 8TN ScJXY UFX ZS XZQJY JS WJUTX XZUUTWYFSY UFX XN [JRJSY QJX
 FHHNIJSYX RFNXNQ JXY QJ HTSHJUY XJ RTZ[F SY XTN RòRJ JY WJWJSFSY
 JS XTN RòRJ XJX IñYJWRNSFYNTSX g YWFI -^UUTQNYJ YTRJ. U

2FW] JRUQTNJ NHN QJ YJWRJ fXJQGXNXHMg 1J XZ) JXJY è INWJ UTZW QF HTSXHNJSHJ IJ XTN
 QF KTNX QcTWNLNSJ JY QF VZFQNYñ 3TZXF [FSIT SX QF FWF] FHWñHWEIZNY QñHNYZ WJZ UWöX YJ]YZJ
 IZ XTN UWJR NJW UFWLFWFUMJ 1J HTSYJSZ XNRUQJ IJ

2FW] INYÆ 8JQGXYNLMJNY VZcNQ KFZIWFN YWFI ZU QcöY WJ JZHM EUNY WJÆ f1J 8F [TNW FGXTQZg

6ZFSIQcMTRRJWñJQ JS HMFNW JY JS TXUHFZSöYXWWSQFFZWJQ NQ SJ UFWYNHN
YJWWJ XTQNIJ JY GNJS WTSIJ QcMTRRJ VZS fXWJWZNScJf fXWZS TGOJY JS IJMTV
YTZYJX QJXKTWHJXIJ QFSFYZWJ UTXJ JXJXKTWJHTQOXHYSKNJSQ QYXJ VZN ScJXY U
TGOJHYN[JX WñJQQJX UFW XTS FQNñS FYNZS M WFRJX NÖRTGÖWJXS cTGFQZHYZ ShöSöWJ U
ñYWFSLJWX HJ ScJXY UFX QJ KFNY IJ UTXJXJ VñRñYXWZOWFÆ IJRfS NöWJ TGOJHYI
QF XZGOJHYN[NYñ IJ KTWHJX JXXJSYNJQQJTXGTGJHJHNN[JX ITS Y QcFH
YNTS ITNY ITSH öYWJñLFQJRJSY TGOJHYN[J @cöY;W.BT:GÖYMYNSKTSLTGOJHYNNAJXY
IcZSJ RFSNöWJ TGOJHYN[J JY NQ ScFLNWFMYSUFX TGOJHYN[J RJJSY

XN QcTGOJHYN[NYñ ScñYFNY UFX NSHQZXJ IF 8XOUFTXJYJVB NöSfWJN VSNJS ScJXY UFX
XTS JXXJSHJ .Q SJ HWñJ NQ SJ UTXJ VZJ IJXZ N GÖFUYXUIF WGOJY :S YJQ öYWJ XJW
VZcNQ JXY UTXñ QZN RörJ UFW IJX TGOJYX ZSfWVZJÆZ dS QcMTWVMXINSQZNNQ Sc^FZW
NQ JXY 3FYZWJ)TSH IFSX QcFHYJ IJ UTXJWJ ZQ SJ IYTSKGFUXTXQ NYZIJ (FW IöX VZJ
IJ XTS fFHYN[NYñ UZWJg IFSX ZSJ HWñ FYNZS IJ MÖTWQOJR TRNF NÖX VZJ OJ SJ XZN X U
XTS UWT GÖWJHKNKNSVZJ HTS'WRJWGTS FHYNPNYXJ ZSJ FZYWJ WñFQNYñ VZJ QcTGO
OJHYXIT S FHYN[NYñ IcöYWJ TGOJHYNK SFYZWJW HJ YWTNXNÖRJ TGOJY OJ XZN X

3TZX [T^TSX NHN VZJ QJ SFYZW FQNKRJ HTS XñVZJ NöWJ TZJ OJ XZN XTS TGOJY
MZRFNSXRJ XJ INXYNSLZJ FZXN GNJS IJ QcTGOJHYNKRS fZYWJ öYWJ XZUUTXJ IT
IZ RFYñWNFQNXRJ JY VZcNQ JXY JS RörJ YöRWX TGOWH[YNMN]öX VZJ OcFN ZS TGO
VZN QJX ZSNY 3TZX [T^TSX JS RörJ YJRUXTÖDJXJZQNXZSGÖYWHYSNöSöYXJSTS WñJ
SFYZW FQNKRJ JXY HFUFGQJ IJ HTRUWJ SIW XQS R N GÖWJ RCMNXXJ TZQWJRJSY UJSXñ H
ZSN[JWXJQQJ NRFLNSñ ZS öYWJ IcFGXYJXfS XNñSJX

1cMTRRJ JXY NRRñINFYJRJSY öYWJ IJ QF SINYZMöJYWS WñfQ HcJXY öYWJ TGOJY IJX
QNYñ IcöYWJ SFYZWJQ JY IcöYWJ SFYZWJQ f[NYNSYSNOMTXVXñZSJNfJXYTGOJYX XJS
UTZW[Z IJ KTWHJX SFYZWJQQJX IJ KTWHJX JN XfQX XÆ TNQ JX XZSS X XNLSN'J XTZ
öYWJ SFYZWJQ FHYNKÆ HJX KTWHJX J]NXYJS fJXSYQZTNZXTVZXTQFQcMTRRJ JS YFSY
IJ INXUTXNYNTSX JY IJ HFUFHNYñX XTZX QFNIGTWRJX YNSHÖQNS fVZN XTZKKWJ JY H
YNTSX)cFZYWJ UFWY JS VZFQNYñ IcöYWJ WfX XWSJQX fS fZMfKMF fYHJSNQ JXY ZS öY
TX XJSXNGQJ TGOJHYNK NQ JXY UFWJNQÖYRQFSKTFVZ HfS NfX fS YNYQQJ IJ QcMTR
FZ]UQFSYJX ZS öYWJ UFX XNK IñUJSI fSY RY SÖN[RMYXñXET SHTCGÖY YÆ

INWJ VZJ QJX TGOJYX IJ XJX NSHQNSFYNTSX J]fNXX QcMTS RJMSTöYX UFX XJZQJRJS
IJ QZN JS YFSY VZcTGOJYX NSIñUJSI fSYXNQ QZMÆZRXfN Z ShöXWJ SFYZWJQ MZRF
TGOJYX XTSY TGOJYX IJ XJX GJXTNSXÆ HJ]NXXS fSYXUTGÖJX XN ITSH ZS öYWJ Lf
NSINXUJSXFGQJX JXXJSYNJQX UTZW QF RHXTSJ BÖJZJYXQfHRTS'fMKJXYJW JS YFSY
RFYNTS IJ XJX KTWHJX JXXJSYNJQQJX)NWXJVSÖQXMTS RfJ TXW)TSH SN QJX TGO
ZS öYWJ JS HMFNW JY JS TX ITZñ IJ KTWHJX SÖÖZWXGÖYZ WñQFSYJQX VZcNQX XcTK
WñJQ XJSXNGQJ TGOJHYNK HcJXY INWJ VZcNQMFZURTFZNS TGOJYZcNQTSX YNRRñINFY
öYWJ IJ QF RFSNKJXYFYNTS IJ XF [NJ IJX SÖÖQX XKNQÖQXYS MZRFNSJ QcTGOJ
XNGQJX JY VZcNQ SJ UJZY RFSNKJXYJW XF SñfJYZZcöQcZ MJSIX TGOJHYXNK ^SN QF Sñ
WñJQX XJSXNGQJ TGOJHYNK SFYZWJQ XJSXNGQJYJSÖJXKRÖHNFYJRJSY IcZSJ RFS
RörJ HMTXJ VZcF[TNW JS IJMTWX IJ XTN TGOJYZRISfS ZWJIX JSR J VZJ YTZY HJ VZN
TZ VZcöYWJ XTN RörJ TGOJY SFYZWJ XJSXfÖTYZWZIS RñRS QcMTRRJ FZXN XTS
KFNR JXY ZS GJXTNS SFYZWJQÆ HcJXY UTXWJXZTYNTNUWJZVRÖNfXJFQQJ JXY UTZW Q
YNXKFNWJ UTZW QF HFQRJW TGOJYZNSK FZYZSÖJXZFNZJWJSZYSFSY VZcFHYJ IJ SFNXX
IJMTWX IcJQQJ 1FKFNR HcJXY QJ GJXTNS F]TUSfVZcöFRSTHJMTZWUXJ XZUWWRJ HTSX

IcZSGOJXJYZW TZ[JJSIJMTWX IJ QZN VZN JXY cSMHXXKNWJ JXY QF [ñWNYFGQJ MNXYT
UTZW QJ HTRUQñYJW JY RFSNKJXYJW XTS WYWSN W XTQJNQ JXY
QcTGOJYUQFSYJ ZSTGOJY VZN QZN JXY NSINXWJTSXfGÖJRJSYVZHNTRRJ QJ KFNY IJ
HTS'WRJXF[NJÆ IJRörJ QF UQFSYJ JXY QSTÖXJQZNXRQÖN QZ6ZSJ FUUFWJSHJ Z
YFSY VZcJQQJ RFSNKJXYJ QF KTWHJ[N[N'fSYJ IZ XTQJNQ QF KTWHJ

JXXJSYNJQQJ TGOJHYN[J IZ XTQJNQÆ
:S öYWJ VZN ScF UFX XF SFYZWJ JS IJMTWJXJXQZN ScöXWNJS IcFZYWJ VZJ QcJXXJS
TGOJHYN[ñJg QTH HNY U ;TNW FZXNñH

3TZX YWFIZNXTSX QJ YJWRJ IJ :S JXJS UFW S
XNLSN'J FZXNRTSXYWJ FGXZWYNñ [TNW S

+JZJWGFHMñHWNY IFSXÖMXXÖWJXSCMFJSNWÆ
fp HFW XJZQXZS XMFQÖJX TNS UTZW J]NXYJW IJ HMTXJX 3TZX ITSSTX NHN FZ fQJNJSI XJNSg JRUQT
WNJZWJX è QZN /cFNGJXTNS IcFNW UTZW WJX UNWJW TMYFZQTZXQZNVZJXJQZTSXWñHñIJRRJSY Y
UTZW [TNW IJ XZGX YFSHJX [ñLñYFQJX JY FSNR FQJX FNTS WRTS XNJWJQcRfNWX IcöYWJ UFX XNTSSñ JY
OJ ScFN GJXTNS IJWNJS IZRTNSX NRRñINFYJRJSY ZSTZWSVZSIXZVJSTZKXWfSHJ VZJ QcMTRRJHJ
VZN WJXUNWJ JXYNRUJSXFGQJXFSX QcFNW ZS öYWJ VZN-fNY. ARÖMSXfGÖWfSXTNWJXj Æ f8F
QFQZRNöWJ RfNX QcöYWJ UJSXFSY OJUZNX QJ UJSXfZKXWfSHJ WZSÖJXNStcöYWJ
VZN WJXUNWJ XJ WFUUTWYJ SñHJXXFNWJRJSY è ZSÖNWRfZYNWñZQVQÖQZN SñHJXXNYJZ] JXY Qcö
TGOJY JXXJSYNJQZVZQÖXKfNYWñJZW è QZNÆ QcöYWSXÖSfS JXY ZSJ J]NXYJSHJXZUJW (Zjp:S
QZN XJ WFUUTWYJ è QZN RörJÆ NQ JXY XTS UWTUJ TGOJYXfS RfTSRJSYSHJZQ RñWNYJ IcJ]NX
JSQZN RörJ NQ JXY UFW QZN RörJHJ VZcNQ JXYg9ZÖHJY WJ TZTQZWJZJ JXY ZS öYWJ IN[NS :

)FSX Qc.SYWTIZHYNTS è 1c*XXJSHJ IZ (MWNXYNNSXJXfS XöZJWQfHMT HNY U
ñHWNYÆ f4W QcTGOJY FZVZJQ ZS XZOJY XJ WFUUTWYJ UFW JXXJSHJ JY UFW

QcJXXJSHJ IJ QcFHYN[NYñ UZWJ NQITNY è XTNSYTZZNFSSXWTZSZJYUWNJRZYWJ JS YFSY
QF HMTXñNYñ ITNY òYWJ SNñJ XTN RòRJJ XJ YWTZ[J ITSH ^ TZ XN STZ
8ZW QJX UTNSYX Æ | (JYYJ FQNñSFHNTS SJ JQCcFGXYWFHYNTS MñLñQ
HTSXHNJSHJ F ZSJ XNLSN'HFYNTS STS XJZQTSPXQY SIFISFXHNJSHJ IJ XTN UFW QF H
RFNX FZXN UTXNYN[J JY | JQQJ FHJYYJ XNQCSMTRRYNTÆ JUCQXNKNZUWWTZ[J JI KSNI IFS
STS XJZQJRJSY UTZW STZX TZ JS 8TN RFNXFYZX NF NY ZVW JS QCBFSYNMZUQNJQZJ IcZSJ U
RòRJ UTZW QF HTSXHNJSHJ Q SñUTZW KQ QJÆ HTSXHNJSHJ ^ QJ XF[TNW ^ JS YFSY VZ
QcTGOJY TZ QcFZYT XZUUWJXXNTS IJ HJQZN SHNFBSZSZXNUSNñHFYAUSVñYJSI òYWJ I
UTXNYN[J TZ JQQJ XFNY QF SZQQNYñ IJ QcTKGQJR òRJ FWMWñ VZSJQDQWJ QJ RTSIJ X.
XcFQNðSJ JQQJ RòRJ HFW IFSX HJYYJ FQNñINSFY AUTSY JOCQU XSIXñFNZN WJSHMñWNY
TGOJY TZ JQQJ XFNY QcTGOJY HTRRJ JQQJ JSXñJ JSI ZJWWGF HM (JY FXUJHY JXY
QcZSNYñ NSIN[XNNGQJ IJ QcxYWJ UTZW 8TN XZ WGFZY QF WTSKXHNUSCF JS YFSY VZ
NRUQNVZJ JS RòRJ YJRUX HJY FZYWJ RTRJ BYSVZBJQXJXHFSIFQNXJ UFX IJ QcTGOJ
XZUUWNRñ JY WJUWNX JS JQQJ RòRJ HJYYJ FQDTGSFHMNTS INY HJS YFSY VZJ YJQQJ
TGOJHYN[NYñ JY VZcJQQJ JXY ITSH IFSX XTS) òYWJ òFRZRWHSDS YFBSYQNVZJ VZJ UTZ
VZJYJQ UWðX IJ XTN RòRJ QcMTRRJ HTSXHNJSY IJ XTN FWJHTSSZ
& NSXN VZJ STZX QcF[TSX [Z QcFUUWTUWNTNY NT SXZ QcDñWRñTCJ RTSIJ XUNWNYZ
OJHYNK FQNñSñ TZ QF XZUUWJXXNTS IJ QcWQOZHQ QJNZSNI FSWXQ Q OJ IJ XTS RTSIJ
YJWRNSFYNTS IJ QcFQNñSFYNTS ^ QFVZJQQJ RFT SñHX XZRNHWY RJ SKYTW RJ FQNñSñJ
IZ HFWFHÝðWJ ñYWFS LJW NSINKKñWJSY OZJ MZAY QHBFQMñ SFYS QS MQXWJXYFZWJ
YNQJ WñJQQJ ^ XNLSN'J JS RòRJ YJRUX TZ RW RZJWWNSXHN ñ FN IFSX XTS òYWJ *FZYV
QJRJSY UTZW -JLJQ QFQXZGOWHXNNTSñ IUFW SXN FUWðXF[TNW XZUUWNRñ UFW
VZJHJ ScJXY UFX QJ HFWFHÝðWJ IñYJ WRNS ß TIN VQ WTJCHTSYSZRFSXQQJ ZS UWTIZNY I
XTS HFWFHÝðWJ YJWKY VZZW QF HTSXHNJ SHJ YJXTZJ HJUJSIFS YXF HTS FWRJFQNLNSTISF
QcNSHTSLWZNYñ JY QcFQNñSFYNTS 1cTGOZY WXQNTLN S S SZL EYñKFZUMFXNNNU[NZ
VZJQVZJ HMTXJVZN XJ XZUUWNRJ XTN RòRJ-JZSQ SZQQNTS HWNYNHXRJ VZN S
(JYYJ SZQQNYñ IJ QcTGOJY FUTZW QF HTSXVZN JSZJWSKHDXSTUSQQJ UTXJW SNJV
XJZQJRJSY SñLFYNK RFNX ZS XJSX UTXNY QK YMFV CHIRNFVZCQS UZYZ XFNXNXW Ic
IJ QcTGOJY JXY UWñHNXñRJSY QcFZYT HTSZWRñFKTUQJQJFSTHSQF WFNXTS XJ YW
TGOJHYN[NYñ IJ HJQZN HN IJ @==;... BXTSGFMXYWFNXYNTSJS YFZWVZF IñWFNXTS 1
HTSXHNJSHJ JQQJ RòRJ QFSZQQNYñ IJ QcTVGDJPFSXZSJ XNLSN'HFVSX QF UTQNYNVZ
YNTS UTXNYN[J UFWHJ VZcJQQJ HTSSFöY HFQNñSSZQ QNYSJ QESXWJYEGDUNJ FQNñSñ
YNK HTRRJ XTS FQNñSFYNTS IJ XTN VZcJQ QJWXFZRYFWZCNQVBNJ[FQOJ 1cF) WRFYNT
VZJUFW HJYYJ FQNñSFYNTS IJ XTNp IJ XTNHTSSYWFENJHYNTS RòRJ YFSY F[J
1F KFITS ITS YQF HTSXHNJSHJ J]NXYJ JY ITZCFQJHK Ç MUTXXJSHJ IJ QcXTEQUNMQH dJXPY
J]NXYJSY UTZW JQQJ JXY QJ XF[TNW 1J XFñTNW JXY XTS FHYJ
ZSNVZJ (cJXY UTZWVZTN VZJQVZJ HMTXJ J&MSXN UNTQ SJQLFZY RòRJ UQZX òYWJ
HTSXHNJSHJ IFSX QF RJXZWJVZJ JQQJ HTSXSNßS XKFN YJX UFW -JLJQ è QF WJQNL
HMTXJF[TNW JXY XTS XJZQ HTRUTWYJRJSYRTJGCKJHSYN KXYE4VRJSXTSLJ IJ XTS UWN
QF HTSXHNJSHJ XFNY QF SZQQNYñ IJ QcTGOQ¥= .H BXFNVCJJI QF JVVDNLNTS JXY QF
QcTGOJY SJ XJ INXYNSLZJ UFX IcJQQJ JQ QJTKGN N SQCçMITSRBYWQJIXFNX ITSH VZJ I
QcTGOJY UTZW JQQJ ^ UFWHJ VZcJQQJ XFNB VSZQVZCGOJQJXHXBSJXY UFX RFHT
FQNñSFYNTS IJ XTN HcJXY è INWJ JQQJ XR FHHS SXHYNJQJIR&RN FQNñSñJ VZN YV
^ QJ XF[TNW HTRRJ TGOJY ^ UFWHJ VZJ QcJTGHJOJSXBXN FZJTWX VZJ RF HTSXHNJ
QcFUUFWJSHJ IcZS TGOJY OJ SJ XFNX VZJQJ JCQNVFRòRB FNXXUTSW XXJSHJ XðFJQWR
XTS JXXJSHJ NQ ScJXY WNJS ICfZYWJ VZJ QN KBFFNIXVF ZGZNSRYWRFJWJ F SFSXS QN JV FCN
VZN XcTUUTXJ è XTN RòRJ JY VZN XcJXY ITSH CTJUYTX TXZVMZTN HMJ_ -JLJQ QF SñL
SZQQNYñ VZJQVZJ HMTXJ VZN ScFUTNSY IçTGTOSJ SIAJNKN VF XSQIE MTB/XVRFYNTS IJ Q
IZ XF[TNWÆ JS IcFZYWJX YJWRJX QJ XF[THMXñKFNSY VZCW/SQFFSñLYFNTS IJ QcJXX
VZcNQ XJ WFUUTWYJ è ZSTGQJMTWQ JXY XJQÇJRTJS'WRSYNTS IJ QcJXXJSHJ FUUFV
WTN VZcNQ XQZONBSAÆFN VZJZJ XcFUUFWFöYWJ
HTRRJ TGOJY TZ GNJQZMWJFWVZNHTRRJ
TGOJY ScJXY VZJQZN RòRJ .GNI j Æ f1F HTSYWFINHYN TS IJ QF UM
)cFZYWJ UFWY INY -JLJQ HJQFN RUQNVZJS SMOÑREJYJRUFW YNHZQN JW VZN SNJ QF Y
HJY FZYWJ RTRJSYÆ VZJ QF HTSXHNJSHJ IMTQNTNY XZUWPN AKTWRJ è STZ[JFZ JS YM
Rñ JY WJUWNX JS JQQJ RòRJ HJYYJ FQNñSFYNTS JYHYHTSYWFINHYNTS JXY UFW
YN[NYñ JY VZcJQDXXS ßTSVHU FZYWJ JS YFSY QF LMNQTXTUMNJ MñLñQNJSSJ g U f&NSX
UWðX IJ XTN RòRJ QF LMNQTXTUMNJ IJ -JLJQ STZX YWTZ[TSXQJ
)FSX HJ WFNXTSSJRJSY STZX YWTZ[TSXWFXJKRGQOEX MñTQTLNJ XJ HTSYJSYJ IJ
YTZYJX QJX NQZXTSX IJ QF XUñHZQF YNTS GFSñLYNTS IZ WFNYSFNQXRJ JY IJ QJX RI
5WJRNðWJR HTSXHNJSHJ QF HTSXHNJSHJ INFQJHYNVZJ MñLñQNJSSJ SJHTSXNXYJJSIñ'
FZSTRIJ QFUMNQTXTUMNJ UTZW SNJW JSXZN
FZSTRIJ QFYMñTQTLNJ (cJXY QFYMñTQTLNJ V
QF'SÆ FZRNQNTZ XJ YNJSY QFUMNQTXTUMN
RFNX HcJXY QF YMñTQTLNJ VZN JXY QF SñLFY

5TZWFQF HTSXHNJSHJ IJ XTNq

FQNñSñJ è XTN IFSX XF SñLFYNTS TZ JSHTWJ JQJYFSK LQYXNTSWNY XZGOJHYNK IñUFEX
HJYYJ JXXJSHJ FUUFWJSYJ JS YFSY VZ cJXXY SñHJ QGDXUHNJ JRWWFQ IñUFXXñ ñLFQ
XNIFSY JSIJMTWXIJ QcMTRRJ JYNSIñU JSIFS YQNLQZS QFVJQNLNTS IñUFXXñJ ñL
YWFSXKTWRFYNTS JS XZOJY)cZSJ UFWY HJ IñUFXXXJRJSY JXY ZS

(cJXY ZS WûQJ UWTUWJ VZJ OTZJITSH QJ IñUFXXJRJSYÆ ITSH QF UWTUWNñYñ U
&ZKMJGIZSIX QJVZJQ XTSY QNñJX QF SñLFFSIX QJWNIñQFIJ QF RTWFQJ *Y HTRRJ Q
HTSXJW[FYNTS QcF)WRFYNTS VZcJQQJ JXY NRRñINFYJRJSY QcFZYW

&NSXN UFW J]JRJSN QFSX QF NJJLZ)WTNY QF WñFQNYñ XJSXNGQJ HTRRJ UFW H
LJQI VJTNJ IñUFXXñ ñLFQJ RTWFQNYñ QF RTWZVNYñQFIJ FQJZW IcfHYNTS WñJQQJ J
UFXXñJ ñLFQJ QcKFRNQJ IñUFXXñJ ñLFQJ FWF QF UJSXñJ VZN QFNXXJ JS WñFQ
HN[QFJXTHNñYñ HN[NQJ QF FQYFñIñUFQXñQcF[TNW WñJQQJRJSY XZWRTSYñÆ Icf
ñLFQJ JNXYTNWJ ZSNJFSXWQFQJWITNY UWNOJY JXY IJ[JSZ UTZW JQQJ ZSRTRJSY IJ
[ñ QF RTWFQJ QF KFRNQJ QF XTHNñYñ MN[QJNY QF QFHYSHYFZXJXN UTZW JQQJ J
RJZWJSY RFNXNQX XTSY IJ[JSZX IJX RTRJSY QJW XñJX IJ QF HTSXHNJSHJ IJ XTN
YJSHJX JY IJX RTIJX IcföYWJ IJ QcMTRRJ VZN QcTSYBUFSX HûYñ HJYYJ J]NXYJSHJ V
[FQJZW UWNX è UFWY VZN XJ INXXTQJ JSY QF XWSSXKñWJSSYQFBSX QF UMNQTXTV
QcFZYWJ 2TRJSYXIZRTZ[JRJSY LNTS QcñYFY QF SFYZWJ WñJQQJ RFN

)FSX QJZW J]NXYJSHJ WñJQQJ QJZW JXXJSTHGRTJGINZQFJXNWFQF ITLRFYNVZJ JY
HMñJ (JQQJ HNScFUUFWFöY SJXJWñ [öQJIVZHIJFQX QF NJJSXñJUTQNYNVZJ JY QF X
QF UMNQTXTUMNJ JY HcJXY UTZWVZTN RFH[ñWñN WñGQJYJ]TNSH JSHJUTXNYNTS JY
WJQNLNJZXJ JXY RTS J]NXYJSHJ IFSX QF UMNQTXHTJSHJNIR QFIMBYJ STS UMNQTX
QNLNTS RF[ñWNYFGQJ J]NXYJSHJ UTQNYNS/TZS JXMNRTTSJ]JXN VZHX IJ HJY öYWJ 5
IFSX QF UMNQTXTUMNJ IZ IWTNY RF[ñWNY FGQJ J]NXYJSHJZHW ISFYZ
WJQQJ JXY RTS J]NXYJSHJ IFSX QF UMNQTXTVAFIZJ WJQFFS FYZWJ QcMTRRJ WJQNLNJZ
RF[ñWNYFGQJ J]NXYJSHJ FWYNXYNVZJ JXY RTISQJXñXHTJS WñRIFYSNTS 'SFQJ
QF UMNQTXTUMNJ IJ QcFWY RF[ñWNY FGQJ J]TSXNJSWTJSMZRFNSYJSFSY QJX RTR
JXY RTS J]NXYJSHJ UMNQTXTUMNVZJ)J RñRñFQQFHYWñYFGQJ JQ ^è QcNSYñWNJZ
J]NXYJSHJ IJ QF WJQNLNTS IJ QcÖYFY IJ QcBSFQJWñSFIYNTS FWFY HcJXY
QF UMNQTXTUMNJ IJ QF WJQNLNTS QF UMNQTXTUMNJ IJ QF SFYZWJ QF
UMNQTXTUMNJ IJ QcÖYFY QF UMNQTXTUMNJ IJ QcFQJWñSFIYNTS 2FSX XN XJZQJ
QF UMNQTXTUMNJ IJ QF WJQNLNTS JYH JXY UTZW RTN QF [ñWNYFGQJ
J]NXYJSHJ IJ QF WJQNLNTS OJ SJ XZNX FZXXN [ñWNYFGQJ J]QcNSYñWNJZW IJ Q
WJQNLNJZ] VZcJS YFSY VZJ UMNQTXTUMJ IJ QF WJQNLNTS IJ QcVZJXJSHJ TGOJHYN
RJ KFNYSNJW QF WJQNLNTXNYñ WñJQQJ JXY QF FQJWñSFIYNTS J]RJSY QF HTRUWñMJ
QNLNJZ] 2FNX JS RòRJ YJRUX OJ QJX HTS'WñUFYZTSMWñJQJ IJ QcMTRRJ IJ QcFU
è QcNSYñWNJZW IJ RF UWTUWJ J]NXYJSHJ JXTXNSHJ QcGSHYNNJZW WJQcFSñFSYNX
HJQQJ IcfZYWZN VZJ OJ QJZW TUUTXJ HFWYNTS QF QNñSöJXZ RZSöJZQJ OJHYNK UF
J]UWJXXNTS UMNQTXTUMNVZJÆ XTNY IFSX QF ZVWKTWñHJ U FQIRñSNJ ^ÆIJ RòRJ VZ
UWTUWJ HFWNQX TSY UTZW RTN QF [FQJZW WJQXNTS J]FZVWJ JXYZQJ IJ[JSNW IJ Qc
RJSY FUUFWJSY IcfQQñLTWNJX IJ 'LZ WJXVZHQñHJXRTZSNXJRJ FGTQNYNTS IJ QF
JS[JQTUWJW XJSXNGQJX IJ QJZW UWTUWJ QF XWJISñJN WñFYNNTS J]XQF [NJ WñJQQJ I
è INWJ IJ RTS J]NXYJSHJ UMNQTXTUMNVZJ UWTUWNñYñ QJ IJ[JSNW IJ QcMZRFNSX
)J RòRJ VZJ QF VZFQNYñ IñUFXXñJ ñLFQJ JYVZFSXN QcFQFñNXRJ JXY QcMZRFNSX
VZFSYNYñ IñUFXXñJ ñLFQJ RJXZWJ QF RJWñWJQñBFXJ JYWRJ IJ QF XZUWJXXI
ñLFQJ JXXJSHJ QcJXXJSHJ IñUFXXñJ ñLFQJ HTMRZSNXBJ JXY QcMZRFNSXJRJ WFRJ
UMñSTRöSJ IñUFXXñ ñLFQJ WñFQNYñ QF WñFQNYñ QcGSHYNNJNTS IJ QF UWTUWN
ñLFQJ HTSHJUY QJ HTSHJUY IñUFXXñ ñLFQJ QF QGDXUHNJXNTS IJ RT^JS YJWRJ ^V
OJHYN[NYñ IñUFXXñJ ñLFQJ NIñJ FGXTQZJ HTSINJYNTS UTZVZFGQJ SñHJXXFNWJ
UFXXñJ ñLFQJ SFYZWJ QF SFYZWJ IñUFXXñJ VZVWJXUWNYXNJGRJSY IJ QZN RòRJ

2FNX QcFYMñNXRJ JY QJ HTRRZSNX
KZNYJ ZSJFGXYWFHYNTS ZSJUJWYJ
JWñUFWWZQcMTRRJ ZSJUJWYJ IJ XJXKT
JWñUFWWZQcMTRRJ ZSJUJWYJ IJ XJXKT
JWñUFWWZQcMTRRJ ZSJUJWYJ IJ XJXKT

3TZXF[TSX YWFIZNY OZXVZcNHN QJRTY &ZKMJGZS JYUFWWZQcMTRRJ ZSJUJWYJ IJ XJXKT
FGTQNYNTS 2FNX IFSX QJ UFXFXFLJ VZN XZNY 2FW]SYFNMñXSZSFIYNTS J]TGOJHYN[J .QX S
QNJW QF STYNTS MñLñQNJSSJ Icf&ZOMJGZSL VZN JXZNMWJYJLZWS QcQFNTXN RUQNHNYñ HTS
XZUWJXXNTS JY HTSXJW[FYNTS)FSX QF ITLNVZJ IñKQFHTUWñJW WñFYNNTS GNJS UQZYûY U
HMFUNYWJ. 7JRFWVZJ NQñHWNXYÆ f&ZKMJGJSF IFSX QF FQFñLHöF WñFQJ
XJSXÆ QJRTY XNLSN'J VZJQVZJ HMTXJ HTRRJ HTSXJWJWñF WñFQJ JYJS
RòRJ YJRUX VZJQVZJ HMTXJ HTRRJ KFNWJ HJXJW JYJSXJSHJ JY IJ XTSJXXJSHJ JSYFS
IJ HTSXJW[JW QZN RòRJ NRUQNVZJ IñOè HJ HûYñ SñLFY SñHTS ZVWQñWñFQJ XJSX UTXNYNK I
TS XTZXYWFNY QF HMTXJ è XTS NRRñINFYJYñ JY UFWñZVZQJ ZSRöYVJ QcGNJS VZcè STZ[JFZ I
TZ[JWY FZ]NS[ZJSHJX J]YñWNJZWJX &NSXN HJ VZN XJYXZUJWñRñNXYN ITSH QcFQNñSFYN
RòRJ YJRUX VZJQVZJ HMTXJ IJ HTSXJWñ VZN F XJZQJRJSY UJWIZ XTS
NRRñINFYJYñ RFNX ScJXY UFX UTZW FZYFSY FSñFSYN g 3TZX ZYNQN XJWTSX
ITSH IFSX HJ XJSX QJ YJWRJ IJ IñUFXXJRJSY

2FW]ITSSJNHN QcJSHMFöSJRJSY IJX UWN SHNUFZ] HFWYNTS J]NHN QcJSHMFöSJRJSY IJX HTSHJ
QTXTUMNJ IZ IWTNY IJ -JLJQ HTSHJUYX VZN HTSXNYN VZQF QF WñSHNUFQJ IJ
UFWYNJXIZQN[WJ

QcJXXJSHJ QF UJWYJ IcTGOJHYN[NYñ JY IZSWñFQYN[NMñQñSITHRSIFS YJ HTRRJ Q
HTRRJ QF UWNXJ IJ UTXXJXXNTS IJ XTN QF RWSñHTRRJFQNTSYJ SñLFYN[NYñ ScJXY
QcJXXJSHJ QcTGOJHYN[FYNTS QF WñFQNXQFYKITVSRJ FGXYWFNYJ JY [NIJ IJ HJY F
'WJK NQ XFNXNY ^ è QcNSYñWNJZW IJ QcFHTSYW S ß SN USI Z QñYWWFñEñQñ VZcZS HT
HTRRJ QcFHYJ IcJSLJSIWJRJSY IJ QcMT RRJJJSF WFOZNF S R G XYWFHYNTS IJ YTZY HT
QJ WFUUTWY è XTN RòRJ HTRRJ è ZS ò YWJ HñJ WTSYL QW X K TQWRJX LñSñWFQJX FGXY
RFSNKJXYFYNTS IJ XTN JS YFSY VZcòY WJ ñY W F S W J W H T R R J H T S Y J S Z J Y U F W X Z N Y
HTSXHNJSHJ LñSñWNVZJ JY QF [NJ LñSñWNV Z J T Z S I H T S S N U S Z V Z J [F Q F G Q J X U T Z W H M
G 2FNX HMJ_ -JLJQ ^ FGXYWFHYNTS KFNWRTJZ IU QFZYñJSXñJ QJX HFYñLTWNJ
HTRRJ HTSXñVZJSHJ IJ QF UJW[JWXNTS VZJ SñZ X U F Y N S X WñJQ JY IJ QF SFYZWJ WñJ
IñOè IñHWNYY ^ HJY FHYJFUUFWFöY IcZ SJ U B Q X H Q R R S Z S I H T S Y J S Z Q T L N V Z J I J Q F
XJZQJRJSY KTWJRJQ UFWHJ VZcFGXYWFNY H(FW Z c ò M L W Q M Z R I F Q S Q Z I N H N I J U T X N Y
RòRJ ScF IJ [FQJZW VZJ HTRRJ òYWJ UJSX S Yñ H Z Q F Y W F [N Y H c J X Y I c F [T N W K F N Y I J
HTRRJ HTSXHNJSHJ IJ XTNÆ JY IJZ]Nò RJRJSY KTWJRJ X Z S N [J W X J Q Q J X '] J X I J Q F U
QF HTSHJUYNTS JS JXY KTWJRJQJ JY FGXY W F N Y S J F Q H X Z Q B M L F X X I N T S F S F Y Z W J J Y
IJ QcFQNñSFYNTS XJ HMFSLJ JS HTS'WRFY S T S J X Z E F Q Nñ S E Y R Q Sñ S F Y N T S LñSñW
&ZYWJRJSY INY UTZW -JLJQ HJ RTZ[JRJSY Z X S I J S I F W U J S XñJ IJ QcMTRRJ JY IJ Q
RJSY IJ XTN IcTGOJHYN[FYNTS IJ XTN JS W Z S S H Z U F Q N Kñ S F Yñ X T S Y L W T Z UñX HTRR
JY IJXXFNXNXJRJSY IJ XTN JXY QF RFSNKU W Y F Yñ X Z X F G R G Q Z W F H Y N T S 5 F W J] J F
IJ QF [NJ MZRFNSJ JY UFW HTSXñVZJSY QF Q W S Xñ ß H J H Q Q Q X X V Z S N H J Iñ U F X XñJ JXY C
JXY XTS UWTUWJ GZYJY VZN JXY FUFNXñJ JS S Q Q X R P Q c V Z N F Q X T Q Z J 2 F N X V Z c J X
UFW[JSZJ è XTS JXXJSHJ QZJÆ \$ * Q Q J X J Iñ U F X X J J Q Q J RòRJ è X
8TZXXFKTWRJ @ === . B FGXYWFNYJ JS YFS S F X W J L N F X Q U W Y N V Z N X Q J Iñ G Z Y U F W Y
HJ RTZ[JRJSY UFXXJ ITSH UTZW QF [NJ Iñ W N Y F G I Q U T S Y S M Z W I c ò Y W J Z S J Y T Y F Q N Y
RFNSJ JY HTRRJ JQQJ JXY YTZY IJ RòRJ ZS J Y F G X Y W F S Y W Z T S X J X F N X N Y J Q Q J RòRJ
ZSJ FQNñSFYNTS IJ QF [NJ MZRFNSJ JQQJ M F M X N V T Z Q Q R U W T H T R R J F G X Y W F H Y N
HJXXZX IN[NS RFNX UTZW QJ UWTHJXXZX IS S S F S Q ò W N T S R E ^ J Q Q J I T N Y X c F G F S I T S
UWTHJXXZX UFW QJVZJQ UFXXJ XTS JX X J S H S I J W I Q C F G X Y W F I H Q N T S J Y F N S X N J Q Q J F
FGXYWFNYJ UZWJ FGXTQZJ XTS HTSYWFN S F Y I Z W F I H T Y N Q Z J Y T Z Y J S Y
9WTNXNÖRJ RJSYÆ . QKFZY VZJ HJ UWTHJ X S S X Q F N W Z S F L V S Y Q F U J S XñJ FGXYWF
ZS XZOJY RFNX HJ XZOJY ScFUUFWFöY VZJR H T R R J U F W X Q Z X F Z Æ Q c . Iñ J F G S F Y Q Z W V Z
HcJXY UTZWVZTNHJ WñXZQYFY QJ XZOJY V Z S X Q V Z T S H M T X Q Z N RòRJ
HTRRJ QF HTSXHNJSHJ IJ XTN FGXTQZJ JXY Q N ð Z . B c f X U W F Y G F G Q Z W F O N T S X N Iñ W
FGXTQZ Qc . Iñ J V Z N X J H T S S F ö Y J Y X J R F S N K J X O Y T S K c T S T R S N Wñ F Q H J Q Q J RòRJgJXY
JY QF SFYZWJ WñJQQJ IJ [NJSSJSY IJ XNRUQJX* U A Fñ S S H P M Q T U I X I N J xñINY U
X^RG TQJX IJ HJY MTRRJ NWWñJQ HFHMñ JY W N M ð F G X S Q Z Z W K J W Q X T F R W J X T W Y N W
NWWñJ Q Q O A E Y JY U Wñ I N H F Y X T S Y I T S H I F S X Z S Q F Q U R W R J S Y I J X F U F W Y N H Z Q F W N
IcNS[JWXNTS FGXTQZJ è QcñLFWI QcZS IJ Q F F Z W R W S E Y N T S X J Y Q c Q Z O U W F R S Z M F S Y J V Z
TGOJY R^XYNVZJTZ QF XZGOJHYN[NYñ V Z N Xñ T S W J (M Q K F G N V J X Q W X Z W Q N G W J R J S Y
OJY FGXTQZ JS YFSY VZJ UWTHJXXZX QJ X Z O Z U Y S F Y Z M O S H J W Y J N J S Y V Z N X J H T R U T
è QZN RòRJ IZ KTSI IJ HJYYJ FQNñSFYNTS R F N T S Q N W Y W W S B J J Y X N G F W T V Z J J Y è
JS RòRJ YJRUX JS QZN RòRJ JY QJ XZOJY J M M F S Q N V Z K X J X T S Y Y J W W N G Q J R J S Y H
UWTHJXXZXÆ HcJXY QJ RTZ[JRJSY HN WHZ Q F S Y W W N J Z S V I c Q S F G X X F B Y H X N T S I N W J Q J
JS XTN RòRJ FGXYWFNY . SXYWZNYJ UFW QcJ]UñWN
5WJRNJW UTNSY (TSHJUYNTS KTWJRJQQUQJ FGXYWFöY JXTZX IJ RZQYNUQJX H
QcFHYJ IcFZYT JSLJSIWJRJSY JY IcFZYT T S S T W Y N F G X Y W F N Y J X J Q S T S H R B Y X Q Q
QcMTRRJ UTXJW XTS òYWJ FZYWJ QJ UFWYNHZQ
IcTGOJY IJ[JSZ ñYWFSLJW QF WñFQNYñ IJXXTS S Y N V Q Q F Z U Q Nñ SñJ XTN IJ XTS ST
IJ QcMTRRJ ^ UZNXVZJ -JLJQ UTXJ QcMTR RJ W K L F Q N Y Q B Y I J X T S N S Iñ Y J W R ñ S F N W J
HTSXHNJSHJ IJ XTN ^ SJ XTSY WNJS VZJ H T S X H N U S H Q N G W J R J S Y I c M Z Q J Q R S Q H F
QcNñJ IJ QcFQNñSFYNTS QcJ]UWJXXNTS F J S X J Q Q F N V Z J H Y R U F J M S X Yñ F H Y N T S H T
VZJSY [NIJ JY NWWñJQQJ IJ HJQQJ HN QF Sñ E G Y S I T S S I F W Q B F Q X Y W F H Y N T S J Y è W
XNTS IJ QcFQNñSFYNTS ScJXY ITSH ñLFQJR V S Y J R Q Q S N Y Z c Z Q N Z L c . Iñ J F G X Y W F N Y J
UWJXXNTS FGXYWFNYJ JY [NIJ IJ HJYYJ F G X Y W F Y N T S Y J R I U S Q F N Y S F X F Z Y W J H M
SñLFYNTS IJ QF SñLFYNTS IcFHYN[NYñ X Z S X S F S Y F G Q Q W F [N Y F S V Z N W J S T S H J è J C
XJSXNGQJ HTSHWöYJ IJ QcTGOJHYN[FYNTS S Q F X S M J R I N Q S Y N T S H U F X X F L T L I N V Z F
XFUZWJFGXYWFHYNTS QF SñLFYN[NYñ FG X M Q Z U M G X N V O S F S F Y Z S W J Z F Z Y W J H M T X J
è XTS YTZW JXY ']ñJ HTRRJ YJQQJ JY VZ N J X X E U S Xñ X H T R R J N Q J è Wñ F Q N X J W U T Z W
UFW XZNYJ IñHWNYY UFW QZN IJ RFSNö

+JZJWGFHMñHWNYY IFSXQJX9MöXJXUWT[NXTNWJX j ^ f (M J _ - J L J Q
QF UJSXñJ JXY QcòYWJÆ QF UJSXñJ JXY QJ XZOJY Q c S Y W M F Z Z S U Wñ K N H F I Z N X T S X U F W H T S Y J
1TLNVZJ JXY QF UJSXñJ IFSXQcñQñRJSY IJ QF UJSXñJ Z T Z Q F S X K F Z U M X N Y J
UJSXJQQJ RòRJ QF UJSXñJ HTRRJ XZOJY XFSXUWñINHEYY Z Z Q F U J S Xñ J
VZN JXY è QF KTNX XZOJY JY XTS UWTUWJ UWñINHEFY g QTH HNY U j

QcFGXYWFHYNTS è QB HTSYJRUSYNTS UTWYJèJQQJ RòRJ &ZIJQSHW&ZUUV
VZNUTZXXJQJUMNQTXUMJèVZNYYJW QF VFSYJWZCQKXVWFNSYHJHTZWWJXUTSI^XTZ
QF HTSYJRUCQFQNTSèNXXYFQLNJ IcZS HTSYQSZRTZJRJSY XZUUWNRJ JS YFSY VZJ I
1cMTRRJ IJJSZ ñYWFSLJW è XTN RòRJ JXXYFZFXKTCWRJ SFYZZWJQQJp IJ QF Wñ(
UJSXJZW IJJSZ ñYWFSXJSMHèXNTS è INWJ è JS YFSY VZJ QZSJ JY HTRðYJp JXY QF
QcJXXJSHJ SFYZZWJQQJ JY MZRFNSJ (cJXY QcTZUWVZXTNY XJTS VZNI XcFUWðX QF 1TLN
XTSY IJX JXUWNYX 'LñX VZN WñXNIJSY JS IWMUTWFXSYQZ VQZN RòRJ IcFZYWJUFV
YZWJ JY IJ QcMTRRJTLNFSXJQ F WFXXR GQñQZN RòRJ 1FYJWWJ JXY QF KTWJRJ SF
JY JSKJWRñ YTZX HJX JXUWNYX 'LñX JY F HTSXWFSYWZñZSñZS SñLFYNJJIJ QcTUUT
IcJZJ IcFGTWIHTRRJ SñLFYNTSFQñX è INWJHTFYZWJ JS YFSY VZJ SFYZWJ HcJ
SFYNTSèF UJSXQcMTRRJHTRRX SñLFYNTS XZWJ TpJQQJ XJ INXYNSLZJJ SHTWJHT
IJ QF SñLFYNTS HcJXY è INWJHTRRJ XZUUXWJXKNTSZIN HXYMFHMñ JS JQQJ QF SF
FQññSFYNTS HTRRJVRFBQñQFUXYSYNTSMZ IJ HJX FGXYWFHYNTSX JXY QJ SñFSY
RFNSJÆ RFNX^HTRRJNQ JXY JSHTWJ QZNHTRRJUSWFSXYSQñWS cFUFXIJ XJSX TZ
IJ QcFQNñSFYNTS^HJYYJ SñLFYNTS IJ QF SñKFNTSñXMTXWNYñQVZN ITNY ðYWJ XZ
WñYFGQNXXJRJSY IJ HJX JXUWNYX 'LñX IFX QJZYWFSQññSFYNTS QFYñQñTQTLNJ'S
XTNY QJ KFNY IJ XcFWWðYJW FZIJWSNJW FIYJUTXñYNTS VQZXYTWZUWQF SFYZWJ SJ
XTN RòRJ IFSX QcFQNñSFYNTS VZN JXY QcJNXS FQñTQZñUñIJHJÆ
JXUWNYXÆLñXVY JSHTWJ IFSX QFRJXZWJ TpHJYYJFGX
YWFHYNTS XJ XFNXNY JQQJ RòRJ JY WJXXJJSYSZSJZSNZSN IJ
XTN RòRJ QcFGFSITS IJ QF UJSXñJ FGXYW FNYFQñZWRXZYX Wñ[ñQñJ HTRRJ Qc
XJZQJRJSY IFSX QF 5JSXñJ VZN ScF SN•NQ SñJQSYWñFZYWQñQTRRJ Qc.IñJ JXY F
SNWNJS FUUFWFðY HMJ_-JLJQHTRRJ QF IñHNXNTS FZYWJRJSYINY HTRRJ JQQJ JX
SFðY WBYQZFY FSY VZcJXXJSHJ JY IJ XJHTSX FHYJW è QF SFYZWJ ScJXY UFX JYñWN
HTSYJRUCFYNTS YNJJRJSY è HJYYJNiñJ RFNX QcJYJ
IñY IWPNSYNTSIESXQEVZIQOñI

[illegible]

(cJXY è INWJ VZJ -JLJQ WJRUQFHJ HJX FGXYWFHYNTSX 'LñJX UFW
QcFHYJ YTZWSFSY JS HJWHQJ JS QZN RòRJ IJ QcFGXYWFHYNTSÆ JS HJQF NQ F
ñ[NIJRRJSY QJRñWNYJcF[TNWR TSYWñ QF XTZW HJ IJ YTNH HX HTFñJ IJ YLJQ FZVZJQ 2FW] KFN Y F
NSFIñVZFYX VZN ICFUWòX QJZW IFYJ IctWNLNSJ XTZYñUWTFWJ ICFUWJ ICFUWJ HJ JS YFSY VZJ UT
QXTXMJX IJ QJX F[TNWF WXJXJRGQñX JY ICF[TNWF HññWRISF YQSFY USQFSS YVZJ QNLSJ JY XZW
HWNYNVZJ FZ QNJZ IczSJ FGXYWFHYNTS IñYJWRNSñJ UQCFKXYWCFHYNTSJ HTFñW QJZW è QZN RòRJ ñJ
IFSX YTZYJ XTS JYJSXNTS STZX [JWWT SX UQZX QTN IñYJZWñSN YNTSñJ IFSX QJUTZW XTN IJ QF
XñUFWJ QF UJSXñJ IZ XZOJYÆ RFNX IòX RFNS YJSF S YRNO IFSX IñYJZWñJ IJ QcòYWJ JYñWNJZW è
XN QcMTRRJ ScJXY UFX QFRFSNKJXYFYNTS IJ XTS NKNHñVJJSUñFJ [NX IJ QF OZ]YFUTXNYNT
òYWJ MZRFNSJ STS UQZXÆ ITSH QF UJSXñJ SJ UTZ[IñYJZWñSN YNTSñJ IFSX QJUTZW XTN IJ QF
HTSIZJHTRRJ QFRFSNKJXYFYNTS IJ QcJXXJSHJ IJ QcMTRRJ JSYFSY VZcNQ
JXY ZS XZOJ MZRFNSJY SFYZWJQ ITZñIcñJZ IctWJNQJX JYH [N[FSY IFSX
QFXTHNñYñ QJRTSIBJY QFJSFYVWJ .GNI j

HTSHJUY JXY è QF KTNX QJ XZOJY JY QcTGOJY (JYYJ NIJSYNYñ
JXY SñLFYN[NYñ FGXTQZJ HFW IFSX QF SFYZWJ QJ HTSHJUY
F XTS TGOJHYN[NYñ J]YñWNJZWJ FHMJ[ñJ RFNX NQ F XZU
UWNRñ HJYYJ FQNñSFYNTS VZN JXY XNJSSJ JY NQ JXY JS JQQJ
IJ[JSZ NIJSYNVZJ F[JH XTN &ZXXN JXY NQ HJYYJ NIJSYNYñ
XJZQJRJSY JS YFSY VZJ WJ[JSZ IJ QF SFYZWJ [JWX XTN
RòRJ U Æ
1F RFSNKJXYFYNTS VZN HTRRJ NIñJ FGXYWFNYJ JXY
UFXXFLJ NRRñINFY IJ[JSNW IJ QF SFYZWJ JXY JS YFSY
VZJ RFSNKJXYFYNTS IJ Qc*XUWNY VZN JXY QNGWJ QJ KFN Y IJ UT
XJW QF SFYZWJ HTRRJ XTS RTSIJ Æ UTXNYNTS VZN JS YFSY
VZJ Wñ(J]NTS JXY JS RòRJ YJRUX UWñXZUUTXNYNTS IZ
RTSIJ HTRRJ SFYZWJ NSIñUJSIFS YJ 1F RFSNKJXYF
YNTS IFSX QJ HTSHJUY JXY HWñFYNTS IJ QF SFYZWJ HTRRJ
òYWJ IJ HJQZN HN IFSX QJVZJQ NQ XJ ITSSJ QF HTS'WRFYNTS
JY QF [ñWNYñ IJ XF QNGJWYñp 1c&GXTQZ JXY Qc*XUWNY YJQQJ JXY
QF UQZX MFZYJ Iñ'SNYNTS IJ Qc&GXTQZ Æ